UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
Section de Psychopathologie clinique

Actualité de la clinique freudienne

L'INCESTE et le PARRICIDE

LA FONCTION PATERNELLE

à partir de la lecture de " Totem et tabou "

2

Séminaire de Psychanalyse 1996 - 1997

aefl
Association d'Etudes de Freud et de Lacan

UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA ANTIPOLIS
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
Section de Psychopathologie clinique

Actualité de la clinique freudienne

L'INCESTE et le PARRICIDE

LA FONCTION PATERNELLE

à partir de la lecture de " Totem et tabou "

Séminaire de Psychanalyse 1996 - 1997

Organisation de la publication : **Jean-Louis Rinaldini**
Elisabeth Blanc
Bernard Richard
Transcriptions : **France Delville**

A.E.F.L. Elisabeth Blanc, 10 Boulevard Tzaréwitch, 06000 Nice

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite, sans les débats, du séminaire de psychanalyse qui s'est tenu à la Faculté des Lettres de Nice durant l'année universitaire 1996/1997 organisé dans le cadre de la section de Psychopathologie clinique par l'A.E.F.L. (Association d'Etudes de Freud et de Lacan) en collaboration avec l'Association Freudienne Internationale. Les textes ont été en règle générale fournis par leurs auteurs. France Deville a assuré la transcription de certaines interventions.

CONTRIBUTIONS

Jean-Louis RINALDINI Psychanalyste (Nice)
Elisabeth BLANC Psychanalyste (Nice)
Edmonde SALDUCCI Psychanalyste (Marseille)
Ghislaine CHAGOURIN Psychologue clinicienne (Marseille)
Denise VINCENT Psychanalyste (Paris)
Gabriel BALBO Psychanalyste Chargé de cours (Paris XIII/Turin)
Jean-Pierre LEBRUN Psychanalyste (Namur)
Jean-Paul HILTENBRAND Psychiatre Psychanalyste (Grenoble)
Marc CAUMEL Psychiatre Psychanalyste (Grenoble)
François MILBERT Psychiatre Psychanalyste (Nice)
Daniel CASSINI Psychanalyste (Nice)
Roland CHEMAMA Agrégé de philosophie Psychanalyste (Paris)

Couverture : Max ERNST
L'ange au foyer, 1937.

SOMMAIRE

5 **JEAN-LOUIS RINALDINI**
POURQUOI SACRIFIER LE PÈRE ?

19 **ELISABETH BLANC**
L'HORREUR DE L'INCESTE

29 **EDMONDE SALDUCCI**
PEUT-ON PARLER D'UNE CLINIQUE DE L'INCESTE ?

33 **GHISLAINE CHAGOURIN**
PEUT-ON PARLER D'UNE CLINIQUE DE L'INCESTE ?

37 **DENISE VINCENT**
L'INCESTE. FANTASME OU RÉALITÉ ?

45 **GABRIEL BALBO**
SEMPER ?

51 **JEAN-PIERRE LEBRUN**
DESTINS DE LA FONCTION PATERNELLE

63 **JEAN-PAUL HILTENBRAND**
A PROPOS DU TOTÉMISME ANALYTIQUE

79 **MARC CAUMEL**
TOTEM ET TABOU OU L'ESQUISSE DU DISCOURS ANALYTIQUE ?

87 **FRANÇOIS MILBERT**
DOSTOÏEVSKI ET LE PARRICIDE

95 **DANIEL CASSINI**
GEORGES BATAILLE : MA MÈRE. LA FEMME AU LOUP

111 **ROLAND CHEMAMA**
POURQUOI NOUS RÉFÉRONS NOUS À TOTEM ET TABOU ?

Jean-Louis Rinaldini

POURQUOI SACRIFIER LE PÈRE ?

Je vais essayer d'introduire aujourd'hui ce qui va nous occuper tout au long de l'année à partir du texte de Freud *Totem et tabou* au centre duquel se trouvent posées les questions de la prohibition de l'inceste, de ce qui fait lien social, et bien sûr celle du père.

Ce texte daté de 1912/1913 nous oblige certainement plus que tout autre à aller questionner d'autres champs que la psychanalyse que ce soit l'ethnologie, la sociologie ou la linguistique. C'est d'ailleurs ce que dit Freud dans sa préface puisque dit-il il se propose «de créer un lien entre ethnologues, linguistes, folkloristes, etc. et psychanalystes [...] sans toutefois pouvoir donner aux uns et aux autres ce qui leur manque : aux premiers, une initiation suffisante à la nouvelle technique psychologique; aux derniers, une maîtrise suffisante des matériaux qui attendent leur élaboration». [1]

A une autre occasion Lacan ajoutera:

«Établir ces connexions me semble indispensable pour bien situer notre domaine, et même simplement pour nous y retrouver [2]».

Je vais donc essayer de me situer dans cette perspective.

Il s'agit dans ce texte d'aborder la question de l'interdit de l'inceste comme loi universelle régissant dans toutes les sociétés les échanges matrimoniaux. Interdit de l'inceste qui est le principe fondateur du complexe d'Œdipe. L'inceste selon Freud est toujours inconsciemment désiré, sa prohibition empêche pour l'être humain de tuer son père et d'épouser sa mère. La fonction de cet interdit est intériorisée et cela introduit à la culture et à l'humanité. C'est toute la question de cette intériorisation qui est l'objet du texte puisque Freud pour cela introduit le mythe originel du meurtre du père de la horde primitive. Ainsi l'interdit de l'inceste est-il une règle qui s'origine dans la nature par son caractère d'universalité mais qui se fonde dans la culture où elle est structurée par et dans le langage ajoutera Lacan, pour qui l'enfant ne peut avoir accès au symbolique que par la loi édictée par le père, en **signifiant** l'interdit de l'inceste. Lacan dans le séminaire «Les formations de l'inconscient» dit à propos de l'Œdipe «...la métaphore paternelle joue là un rôle qui est d'aboutir à l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant qui est là en réserve; la signification s'en développera plus tard. [...] Le père se place si je puis dire au dessus de la chaîne signifiante, dans une position métaphorique, et c'est pour autant que la mère fait du père celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de la loi.»

Revenons à Freud.

Concernant le problème du tabou Freud dit qu'il y reçoit dans son livre une solution qu'il considère « comme à peu près définitive et certaine» alors que celle concernant le totémisme est une solution «que seulement [...] les données actuelles de la psychanalyse semblent justifier et autoriser ». Et cela du fait que «le tabou survit encore de nos jours, dans nos sociétés modernes, [...] bien que portant sur des objets différents, il n'est du point de vue psychologique, pas autre chose que «l'impératif catégorique» de Kant, à la différence près qu'il veut agir par la contrainte en écartant toute motivation consciente.»

Donc universalité et caractère inconscient qui font loi.

Freud va également s'employer à démontrer la ressemblance entre les coutumes tabou et les symptômes de la névrose obsessionnelle : «absence de motivation des prohibitions; leur fixation en vertu d'une nécessité interne; leur facilité de déplacement et contagiosité des objets prohibés; existence d'actes et de règles cérémoniaux découlant des prohibitions».[3] C'est donc un texte qui en annonce d'autres (*Psychologie des foules et analyse du moi, L'homme Moïse et*

[1]Freud, *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986.

[2]Lacan J. *Séminaire IV*, La relation d'objet, Seuil, Paris, 1994, p.252.

[3]*op. cit*. p40.

le monothéisme, et peut-être même *Au delà du principe de plaisir*) et qui marque le fait d'asseoir le complexe d'Œdipe mais aussi sa volonté de fournir une contribution à la psychologie sociale ou mieux d'éclairer ce qu'il en est du lien social, ce qui fait lien social. Cette question extrêmement importante est à elle seule tout un programme, et je me suis résolu de la laisser pour ma part de côté faute de temps, pour me consacrer essentiellement à celle du sacrifice du père. Pourquoi avons-nous besoin de ce sacrifice?

Dans son texte Freud nous fait voyager puisqu'il nous amène à visiter les Aztèques, les Ouataouks d'Amérique, les Aïnos du Japon, les tribus indiennes de Californie ou du Nouveau-Mexique, les tribus d'Australie Centrale ou les Béni de l'Afrique Occidentale... C'est dire sa volonté de s'appuyer sur des données scientifiques. Ce n'est que dans les dernières pages que Freud abat ses cartes par ce mythe du repas totémique, celui du Père tyrannique, dont il affirme l'existence.

Notons que ce thème du parricide est présent dans les grandes oeuvres de Freud, de *Totem et Tabou* jusqu'à *L'homme Moïse et le monothéisme*. A de nombreuses reprises Freud présente le meurtre du père comme un fait lointain qui a réellement eu lieu et qui ensuite a été nié, refoulé, mais conservé dans l'inconscient des masses et des individus. Parfois il présente ce fait non comme un fait réel préhistorique, mais comme un fait imaginaire qui capture quelque chose d'essentiel du réel. Il semble pourtant pencher pour la première solution, un fait réel enseveli dans l' «inconscient collectif» si tant est que ce terme ait un sens. Dans Totem et Tabou le meurtre du Père se présente comme le récit d'une succession d'événements qui se scandent en trois temps au terme desquels le lien social humain est définitivement fondé.

1er temps: La horde primitive (rappel que la horde c'est déjà une organisation familiale ou pré-familiale à la différence de la bande), au sein de laquelle, un père, entouré de femmes, de filles et de fils, jouit d'un monopole sexuel absolu sur ses femmes et sur ses filles. Ce monopole repose sur l'exercice de la violence ou sur la menace de la force et c'est à cette violence réelle ou virtuelle que se heurte le désir des fils pour leur mère et pour leurs soeurs. C'est donc un état social où la force fait loi et assure à un mâle l'accès exclusif à toutes les femelles qui l'entourent.

2ème temps: C'est le complot des fils frustrés qui décident de se révolter contre la loi du père et de le mettre à mort. Ils passent à l'acte, le mangent et font la fête. C'est une association de «mâles fêteurs».

3ème temps: Après le crime, au lieu de se partager leurs mères et leurs soeurs, les fils, se sentent coupables, renoncent à la satisfaction incestueuse de leur désir et au recours à la violence pour y satisfaire. Ce faisant, ils s'obligent à chercher femme en dehors de la horde, se contraignant ainsi à l'exogamie et à céder les femmes auxquelles ils viennent de renoncer en échange de femmes auxquelles d'autres hommes, appartenant à des hordes voisines, auront pour les mêmes raisons renoncé.

Freud se réfère à Darwin [1] pour justifier sa description de la horde primitive. En fait Freud va construire ce tableau où se mêlent données biologiques et données ethnologiques, sous l'influence d'un ouvrage de Atkinson, un disciple de Darwin dont Andrew Lang avait publié en 1902 un texte posthume intitulé *Primitive Law*.

Bref en résumé, l'humanité serait passée d'un état archaïque où régnaient la violence et l'inceste à un état nouveau engendré par une sorte de contrat social, qui a pour contenu le renoncement consenti par tous à l'inceste et à la violence pour la satisfaction des désirs sexuels. Pour cela il avait fallu un meurtre, le meurtre de celui qui concentrait en lui la violence et l'inceste, le meurtre du Père qui par ce meurtre devient encore plus puissant une fois mort que vivant. Rappelons que pour Freud cette histoire continuait puisque après le meurtre, le Père se retrouve dans un substitut, l'animal totémique, dont la consommation non rituelle est interdite, c'est-à-dire qu'il ne peut être tué et mangé que rituellement et périodiquement par tous ceux qui appartiennent au clan dont l'animal est le totem. Finalement ce père, aimé et haï, tué et mangé, deviendra selon Freud la source de tous les ancêtres divinisés des hommes et de tous les dieux. C'est-à-dire que le meurtre du Père a non seulement fondé le lien social (permet de passer de la famille à la société), mais il constitue la source permanente de la morale et de la religion.

Voilà ce que l'on peut dire rapidement pour présenter ce texte. L'inceste y est principale-

[1] Freud S., *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986, p. 163, note 2..

ment référé au «Père». Pour cela , je voudrais dans un premier temps aborder ce qu'il en est de la théorisation du père dans la théorie psychanalytique.

LA THÉORISATION DU PÈRE DANS LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE

Je veux rapidement aborder les points forts de ce que Freud puis Lacan ont théorisé du Père, puis de la fonction paternelle, et enfin du Nom puis des Noms du Père, non pour faire un résumé de la doctrine mais pour marquer quelques points, notamment l'impact biographique à l'oeuvre dans les théorisations et le pas franchi par Lacan. Il est intéressant de noter que, comme dans une boucle, on retrouve dans un texte de Lacan de 1980 ce père-sévère, qui est aussi le point de départ freudien. Dans le séminaire «Les non dupes errent» Lacan évoque à propos de ce qui serait un déclin de la fonction symbolique du Nom-du-Père , un rejet, une forclusion même, un retour d'un ordre de fer. Cela aussi pose question, est-il si sûr que cela qu'il y ait un déclin de la fonction symbolique dans notre société actuelle ? On va constater que ce mouvement d'une idée du père à une autre, cette nécessité de penser **au départ** (donc il faut imaginer une trajectoire!) le père comme un père sévère, celui du mythe, même Lacan dans ses formules sur la sexuation le reprend puisqu'il marque $\exists x\ \overline{\phi}x$, donc un père non soumis à la castration pour arriver plus tard à un père hypothétique, métaphorique.

Freud durant toute une période - celle du trauma sexuel - Freud décrit un père pervers et incestueux. Dans une lettre à Fliess de 1897, il écrit qu'il a eu «la surprise de constater que dans tous les cas le père doit être accusé de perversion sans exclure le mien propre»[1]. Jacob Freud aurait donc été un séducteur pervers. Ceci expliquerait-il cette image du père freudien qui s'offre à la scène sacrificielle, à la scène de totémisation ?

Mais il faut tout de suite ajouter que le détour de Freud par la fable anthropologique est sans doute un temps fort du développement de la pensée freudienne et de la théorie analytique (c'est à peu près reconnu par tout le monde). Pourquoi ? Parce que le père est déjà dès ce moment là, chez Freud, cette instance d'amour qui va jouer le rôle tiers entre la mère et l'enfant.

«La défaite du père et sa profonde humiliation ont fourni des matériaux pour la représentation de son suprême triomphe. La signification que le sacrifice a acquise d'une façon générale réside en ce que l'acte même qui avait servi à humilier le père sert maintenant à lui accorder satisfaction pour cette humiliation, tout en perpétuant le souvenir de celle-ci» [2].

«Le crime qu'on lui impute, l'arrogance et la rébellion contre une grande autorité, est précisément ce crime qui, en réalité pèse sur les membres du choeur, sur la bande des frères. Et c'est ainsi encore, qu'à l'encontre de sa volonté, le héros tragique est promu rédempteur du choeur [3].»

C'est donc une première image de l'amour qui apparaît, à partir du meurtre, du repas cannibalique puis totémique, dont Freud va d'ailleurs se séparer peu à peu . Cependant on trouve encore trace de cet acte cannibalique par exemple dans le texte sur l'identification où il nous dit que l'enfant va s'identifier dans un premier temps au père en l'incorporant. Qu'est-ce qui est incorporé? C'est son nom bien sûr qui est incorporé. Jacques Hassoun lors d'un passage ici à Nice avait évoqué une image surréaliste pour évoquer cette scène, de ce temps premier, immémorial, fondateur. Et le fait d'avoir recours à une image surréaliste montre bien notre difficulté à penser le Père. Il parlait de l'image d'un enfant qui dans cette phase originelle serait en situation «d'avoir la bouche scellée sur un baiser infini et mortel : imaginons l'enfant, doté de cette bouche repliée sur elle même, cousue bord à bord dans un intense et immense baiser. Le père, ce père là, de l'incorporation, viendrait au titre de dépliant ouvrir cette bouche pour la desceller... temps préhistorique donc où le père donne à incorporer son existence, son nom, et quelques uns de ses signifiants.»Desceller la bouche c'est l'ouvrir à la parole.

Ce qui est à l'origine de cet amour pour le père c'est ce nom corporéisé, ce père qui vient

[1]Cf. Le Gaufrey G. *L'éviction de l'origine*, EPL, Paris 1994.

[2]Freud, *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986, p. 172.

[3]*Ibid.* p. 179.

tempérer cette hostilité que l'enfant pourrait éprouver à l'endroit de celui qui est responsable de la «distraction» maternelle. Ce père dépliant de Jacques Hassoun, c'est ce père qui procède de ce que Lacan appellera l'Autre interne, trésor des signifiants. Or pour Lacan cet Autre fut dans un premier temps la mère. Comment alors passer de l'un à l'autre ? Cela nous pose la question de la présence du féminin dans ce premier Père, j'y reviendrai tout à l'heure. Par ailleurs, cette première forme d'identification par incorporation du père n'est elle pas celle où le personnage paternel en rabat sur sa position d'ancêtre premier, terrible, féroce et pervers en donnant à l'enfant la possibilité d'établir cet espace de jeu avec l'Autre qui permettra aux processus d'identifications secondaires de trouver leur espace ?

Voilà donc un premier élément important, le père comme celui qui en rabat, celui qui peut être dans une position de retrait.

Nous évoquions l'incorporation du nom. Cette importance accordée au nom, au patronyme, à la nomination est un des éléments signifiants que Lacan nommera plus tard les Noms-du-Père et qui déjà traverse toute l'oeuvre de Freud qui s'efforce d'entendre ce qui chez le Père, et chez son propre père, a servi de point de départ à l'élaboration de sa théorie. Il y a deux événements intéressants chez Freud.

Par exemple Freud tente d'analyser sa résistance à se rendre à Rome, en soulignant que «ce haut lieu de l'organisation catholique» est la capitale de ceux qui vouent un culte à un fils crucifié et qui, au moins trois fois par an, sont sommés d'avaler son Corps en l'espèce de l'hostie. Or qu'est-ce qui s'oppose à ce voyage à Rome si ce n'est l'image d'un Père meurtri. C'est dans son quatrième rêve sur Rome qu'il se remémore l'épisode du bonnet sabbatique de son père :

«J'arrive enfin à l'événement de ma jeunesse qui agit encore aujourd'hui sur tous ces sentiments et tous ces rêves. Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmener dans ses promenades et à avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général. Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant : 'Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint; d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant : «juif, descends du trottoir!» - «Et qu'est-ce que tu as fait?» - J'ai ramassé mon bonnet' dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main. A cette scène, qui me déplaisait, j'en opposais une autre, bien plus conforme à mes sentiments, la scène où Hamilcar fait jurer à son fils, devant son autel domestique, qu'il se vengera des Romains. Depuis lors Hannibal tint une grande place dans mes fantasmes [1].»

En effet, Freud se trouvait une grande ressemblance avec le général carthaginois qui avait mis Rome en danger , il avait été le héros favori de ses années de lycée. Dans les classes supérieures, écrit Freud, «Quand je compris quelles conséquences aurait pour moi le fait d'être de race étrangère et quand les tendances antisémites de mes camarades m'obligèrent à prendre une position nette, j'eus une idée plus haute encore de ce grand guerrier sémite. Hannibal et Rome symbolisèrent à mes yeux d'adolescent le ténacité juive et l'organisation catholique [2].»

Enfin en 1923, atteint par une première attaque de son cancer, Freud retourne pour la dernière fois à Rome. Dans une lettre adressée le 4 septembre 1923 à Lou Andréas- Salomé, Freud écrit :

«Me voici une fois de plus à Rome, sentant que cela fera du bien. C'est ici que je reconnais que ma fille est une bonne compagnie.»

Les signifiants insistent. On retrouve cette même insistance quand Freud se rend à Athènes, voyage qui s'accompagne d'un trouble de mémoire sur l'Acropole dont il devait dédier l'interprétation à Romain Rolland en 1936. Il est âgé de 80 ans et il conte un trouble en 1904 alors qu'il était avec son frère Alexandre sur l'Acropole. Freud se remémore ce trouble partagé avec son frère : tous deux ressentirent un état de malaise, d'étrangeté, de culpabilité. Freud en effet rattache cet épisode hypermnésique à un sentiment de culpabilité à l'égard de ce père, marchand de drap, ayant frôlé à plusieurs reprises la faillite, et qui ne pouvait subvenir aux besoins de sa famille que grâce aux subsides que lui versait la communauté juive de Vienne. Enfant il avait surestimé son père, adolescent il l'avait méprisé, adulte il était plein de compassion, vieillard il arrivait à énoncer en

[1]Freud S., «Matériel et sources du rêve», in *L'Interprétation des rêves,* PUF, Paris, 1980, p.175.

[2]Freud S., *L'interprétation des rêves, op. cit.,* p.174.

souvenir de ce voyage à l'étranger, cette phrase fondamentale :

«Tout se passe comme si le principal dans le succès, était d'aller plus loin que le père et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé [1].»

On voit Freud rendre compte de ses liens avec son père, on le voit enfin se détacher du père terrible, du Père de la Horde, pour signifier que la fonction paternelle va bien au-delà du père réel ou du père imaginaire qui pourtant la constituent. C'est le père symbolique dont il parle à l'âge de 47 ans sur l'Acropole et qu'il arrive enfin à théoriser en 1936 à l'âge de 80 ans. Est-ce que Freud en cette occasion sauve l'image de son père ou tente-t-il de penser sa propre condition de fils de Jacob, ou de père de la horde sauvage des psychanalystes ?

C'est donc à l'issue de ces passages, Rome, Athènes, que Freud va dégager la fonction paternelle de la fable anthropologique pour arriver à inclure dans sa théorie un père qui ne serait plus un Père de la Horde Primitive qui est toujours promis au meurtre, mais celui qui accepte de céder sur sa jouissance, de se défaire de ses insignes de Père tout-puissant.

On peut entendre très bien cela dans l'épisode de la ligature d'Isaac qui n'est pas un sacrifice. Isaac est ligaturé sur l'autel et attend l'accomplissement de la sentence. Son père Abraham se trouve confronté au caprice divin, dieu cruel, possessif, exigeant, imprévisible : il doit sacrifier son fils comme le ferait n'importe quel Canaanéen. C'est alors que la Voix, lui annonce qu'il existe une autre solution: remplacer Isaac par un bélier, c'est-à-dire ne pas sacrifier aux coutumes des peuples environnants et de faire le sacrifice du sacrifice. C'est à ce moment qu'Abraham peut imaginer une divinité qui va céder, céder sur sa violence, sur ses prérogatives, sur son absolue toute puissance pour accomplir le seul acte qui compte : celui qui assure la pérennité à la descendance humaine et à la généalogie .

Dans le Moïse Freud écrit ces quelques lignes :

«La maternité est révélée par les sens, tandis que la paternité est une conjecture basée sur des déductions et des hypothèses. Le fait de donner ainsi le pas au processus cogitatif sur la perception sensorielle fut lourd de conséquences [2].»

On voit donc se dessiner peu à peu chez Freud un père hypothétique, conjecturel, et on ne peut que penser à ce que Lacan va désigner plus tard du père en disant que c'est une métaphore, celui qui métaphorise le désir de la mère, une substitution de signifiants certes mais qui vise à faire acquérir au sujet un statut symbolique, c'est-à-dire un peu de signification nécessaire pour qu'il soit distinct du réel de son corps, c'est-à-dire autre chose que quelques kilos de chair, autre chose que d'être réduit en son propre corps à la dimension d'un objet face à la demande imaginaire de l'Autre, de se perdre comme objet de la jouissance de l'Autre. Et c'est la métaphore qui constitue cette opération de défense, c'est-à-dire qui permet que puisse se substituer au corps une signification subjective, c'est-à-dire que la signification puisse prévaloir pour le sujet. Je pense qu'il est fondamental de bien voir que la métaphore c'est cette opération qui suppose la primauté de la signification sur le signifiant. Cette signification que le sujet névrosé obtient de la référence paternelle est le gain de sa filiation. Cette métaphore rend compte que ce fameux meurtre du Père qui au fond métaphorise un quelque chose qu'il faut sacrifier, qui nous met dans la dette, est au principe de la Loi, est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste.

Donc, le père ne devient plus qu'une hypothèse existentielle, qu'un mot de la langue. Ce père réduit à un signifiant, un signifiant parmi d'autres, serait celui qui incorporé, donne consistance à la langue et assure symboliquement la transmission du nom. C'est à cet endroit que Freud passe le relais à Lacan qui poursuit cette interrogation (parce que la question du père demeure pour les psychanalystes une question ouverte à la différence du religieux qui clôt la question en y répondant) à partir de la question que pose au psychanalyste la psychose et la forclusion du Nom-du-Père, qui deviendra forclusion des signifiants du Nom-du-Père, avant que ne vienne l'écriture « les Noms-du-Père ». Le pluriel permettant de penser la notion de forclusion qui peut rester silencieuse dans ses effets tant que ne se rencontre pas une injonction à se référer à ces signifiants qui s'interrompent dans la trame signi-

[1]Freud S., Lettre à Romain Rolland : «un trouble de mémoire sur l'Acropole» (1936), *Résultats, idées, problèmes II, 1921 - 1938*. PUF, Paris,1985, p.229.

[2]Freud S., *Moïse et le monothéisme*, Gallimard, NRF, Paris, 1948, p.167.

fiante déclenchant alors une psychose. Il y a là tout une possibilité de débat sur ce qui est forclos (un signifiant?, des signifiants?, la fonction paternelle?) dans lequel je ne peux pas rentrer ce soir, mais que nous reprendrons lors des journées sur «l'Homme aux loups».

«Le père se place si je puis dire au dessus de la chaîne signifiante, dans une position métaphorique, et c'est pour autant que la mère fait du père celui qui sanctionne par sa présence l'existence comme telle du lieu de la loi.» (Lacan, *Séminaire sur les formations de l'inconscient*, inédit).

Lacan pour bien marquer sans doute le passage qu'il fait opérer d'un père conjoncturel à un père structurel, en n'insistant pas sur le fait que ce passage est déjà inscrit dans Freud, dira de Freud que ce dernier est resté amoureux du père, qu'il a certainement eu quelque difficulté à résoudre son propre transfert et son amour pour le père. Ce mythe est bien obscur dira Lacan, «Totem et tabou, un mythe construit pour expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir, 'où est le père?'»[1].

Ce que j'ai voulu souligner, c'est qu'on peut discuter sans fin sur l'universalité du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire sur une organisation patrocentrique de la famille et de la société alors qu'il est clair que ce n'est nullement le cas, mais qu'il est plus intéressant de suivre Lacan lorsqu'il souligne qu'il s'agit moins d'un problème lié à la réalité de l'organisation familiale, comme s'il s'agissait d'un accident de la culture, mais qu'il s'agit d'un fait lié à la structure du langage.

Notons une chose: Que Lacan a eu lui des difficultés à tenir son séminaire sur «Les Noms-du-Père qu'il n'a pu tenir qu'à partir d'un witz, «Les non-dupes-errent». Mais à la différence de Freud comme on l'a vu dans nombre de ses écrits, Lacan ne parle pas explicitement des questions familiales qui lui sont propres.

QU'EST-CE QUI EST SACRIFIÉ DANS LE MEURTRE DU PÈRE ?

Autrement dit, en sacrifiant le père, les hommes parlent de sacrifier quoi ?

Nous venons de parler d'un père qui cède sur sa toute puissance, le meurtre du père concernerait donc le sacrifice du sacrifice, premier élément de réponse.

Autre réponse possible, ce qui est sacrifié, c'est la sexualité, au sens où il n'y a pas de logique du rapport sexuel, sauf l'inceste justement C'est une position que l'on retrouve développée par Maurice Godelier à partir de travaux de primatologues, d'ethnologues ou de biologistes.[2]

Pour Godelier, il s'est passé une transformation des formes de la sexualité humaine qui est associée à la perte de l'oestrus chez la femme. Avec la perte de l'oestrus, la sexualité humaine n'a plus été soumise directement et saisonnièrement aux rythmes de la nature comme l'est la sexualité des femelles des autres espèces de primates. Les possibilités de pratiquer de façon généralisée la sexualité s'en sont trouvées renforcées. Hommes et femmes à partir de la puberté pouvaient donc rentrer dans des rapports sexuels n'importe quand, tout au long de l'année. C'est-à-dire que la perte de l'oestrus chez la femelle humaine a fait sortir la sexualité de l'univers de la reproduction naturelle. Les Explications de Biologistes comme Jean Didier Vincent, *La Biologie des passions* suggèrent effectivement que la perte de l'oestrus a été liée au développement du cerveau et à la cérébralisation de toutes les fonctions corporelles. Dès lors l'homo sapiens a marché à la représentation intérieure, donc autant sinon plus à la stimulation interne, à l'idéel, aux fantasmes qu'aux stimulations externes, à la réalité biologique. La sexualité humaine à partir de ce moment a donc marché à l'imaginaire et au symbolique.

On arrive ainsi à distinguer la sexualité désir et la sexualité reproduction. Mais la continuation de la vie sociale, qui est la condition même de l'existence des individus, s'est trouvée confrontée avec la nécessité pour la société de gérer simultanément la société humaine dans ses deux dimensions, de la sexualité désir et de la sexualité reproduction, dimensions qui allaient de plus en plus s'écartant l'une de l'autre. Or la sexualité désir, qui était désormais associée à la possibilité d'un commerce sexuel généralisé, a fait peser une menace sur la reproduction du lien social en devenant la source de conflits plus fréquents qui risquaient de com-

[1]Séminaire Relation d'objet, p. 210.

[2]Inceste, parenté, pouvoir,*Psychanalystes n°36*, p.33-51, n° spécial: le sexuel aujourd'hui, 1990.

promettre la reproduction des rapports sociaux parce que pour que les espèces sociales continuent d'exister, il faut non seulement que ces individus se reproduisent, mais aussi qu'en se reproduisant, ils reproduisent en même temps la bande à laquelle ils appartiennent, c'est-à-dire reproduisent le type même de rapports sociaux qui sont la condition d'existence de tous les individus appartenant à la même espèce. La sexualité généralisée , disjointe de la reproduction de l'espèce, *n'a pas en elle même de sens social* mais elle est sollicitée sans cesse de témoigner de l'ordre ou du désordre qui règnent dans une société, mais surtout de témoigner *pour ou contre* cet ordre.

En libérant la sexualité humaine de son crochet, la nature a contraint l'homme à intervenir sur sa propre sexualité pour permettre à la société de continuer à exister et, à lui même, de continuer à exister en société. C'est-à-dire que l'homme qui devient sujet désirant est devenu la seule espèce animale qui soit devenu coresponsable avec la nature de sa propre évolution. Ce «quelque chose» qui est intervenu dans son évolution **a fait que la sexualité humaine soit sacrifié** pour que les humains continuent d'exister en société. Quoi qu'il en soit de la part du biologique et du social qui ait entraîné cette transformation de la sexualité humaine, l'humanité s'est trouvée à chaque fois contrainte d'intervenir sur elle-même et cette nécessité a fait loi. Il a donc commencé à produire de la société pour vivre. L'évolution est devenue histoire. C'est-à-dire non plus que des rapports d'adaptation avec la nature mais de transformation de la nature en même temps que de l'homme.

Pour Godelier, c'est cette sexualité humaine généralisée, la sexualité désir, identifiée au Désir de l'Autre, part sauvage de l'être humain, qui a fait Loi, mais qui n'est pas la Loi du Père, mais qui est la négation, le refoulement dans l'inconscient de quelque chose qui appartient à la sexualité des deux sexes. Cette négation c'est celle sauvage, a-tropique, de la sexualité humaine. La société humaine s'est donc édifiée sur la base d'une négation permanente par l'homme de quelque chose qu'il est, qui lui appartient, d'un refus de soi, d'une opposition à soi. L'homme social ne peut donc être que divisé, clivé. Donc une partie de la vie sociale s'édifie avec de l'énergie soustraite en quelque sorte à la sexualité. Elle s'est fabriquée avec des matériaux, des métaphores et des fantasmes issus de la sexualité et qui sont présents entre autres, dans les discours fondateurs que sont les mythes de l'origine du monde et de l'homme. Attention, il s'agit non pas de favoriser la reproduction biologique mais surtout la reproduction de l'ordre nécessaire dans une société pour qu'il y ait justement de la société. Cette perte, ce travail de courbure de la sexualité, n'a pas été une mutilation mais une promotion.

L'intervention de limitation de la sexualité s'est exercée d'abord sur les unités familiales pour y régler les rapports sexuels entre les individus appartenant aux diverses générations en imposant ce qu'on a appelé la prohibition de l'inceste tout autant homosexuelles qu'hétérosexuelles, entre humains mais aussi avec d'autres espèces animales. Cette prohibition vise à créer deux axes le long desquels se construisent les rapports humains de parenté, celui de la filiation et de la descendance d'une part, et l'axe de l'alliance de l'autre. Car dès que l'on interdit de trouver partenaire chez soi on doit le chercher ailleurs et si cet interdit s'applique génération après génération, alors l'individu comme la société se trouve dans l'obligation d'identifier et de **mémoriser** ce qui est soi et identique à soi et ce qui ne l'est pas, de garder la mémoire des hommes et des femmes dont chacun provient, tout en identifiant les individus et les groupes avec lesquels on pourra s'allier. Chacun se présente comme le point de passage de rapports qui le définissent, le traversent et le dépassent.

On voit où cette thèse nous interroge puisqu'il est vain dès lors de dire que la parenté c'est l'invention du père et que la loi est la loi du père. La parenté c'est un réseau de rapports qui impliquent en même temps la reconnaissance du père et de la mère, du père de la mère, etc. Donc la prohibition de l'inceste n'a pas été posée pour produire de la parenté, mais pour permettre à l'humanité de continuer à développer son existence sociale après que quelque chose se soit passé qui l'a obligée à intervenir seuls parmi toutes les autres espèces animales à intervenir sur sa sexualité. C'est-à-dire que la prohibition de l'inceste déborde l'univers de la parenté tout en étant sa condition d'émergence. Le tabou de l'inceste est à la fois débordant la parenté et logé à l'intérieur d'elle, et reproduit en même temps qu'elle. Ajoutons que cela a été contemporain du langage. Car pour qu'il y ait un développement des rapports de parenté il faut qu'existent des mots, il faut pouvoir dire «mère» et construire l'expression «arrière grand-mère». Comme il

est nécessaire qu'apparaissent aussi les sépultures, (les vestiges d'une tombe voulue datent de 10 000 ans avant l'apparition de l'homo sapiens sapiens). Naissance et mort d'un individu deviennent des moments ritualisés de la reproduction des rapports de parenté.

Au fond, dans cette position, comme chez Freud, il y a l'idée que quelque chose s'est réellement passé qui a mis en marche un processus irréversible dans lequel nous sommes toujours. Que ce quelque chose était lié à la sexualité humaine. Et lié de telle sorte qu'une part de l'être humain sexué ne pouvait appartenir à sa conscience, coexister avec elle. Il ne s'agit pas d'un meurtre mais d'un sacrifice. Donc souffrance mais souffrance qui ouvre à la création, la promotion. Si elle entraîne souffrance personne n'en est coupable (donc déculpabilisation de la thèse de Godelier) même si pour que ce sacrifice se répète de génération en génération il faut que des personnes d'autorité en soient les agents mais non les auteurs. En revanche chez Freud la culpabilité individuelle et collective passe au premier plan. Culpabilité insurmontable qui vient limiter le contrat social dans la honte du désir interdit.

Ce qui peut nous interpeller c'est que dans cette perspective, l'Œdipe devient même s'il est universel, d'une universalité seconde. Car dans la thèse de Godelier, on rencontre, au delà du masculin, deux fois le féminin: la perte de l'oestrus, et dans le fait de la séparation d'avec la femme qui sert de mère. Dans ces deux cas la femme se trouve au centre de ce qui fait l'essence du social propre à l'humanité. Certes ce sont les hommes qui poussent à la séparation; mais parce que pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la sexualité ni avec l'univers de la parenté, des fonctions d'autorité sont rassemblés dans les mains des hommes. Ils sont plus que les femmes représentant la société comme tout ayant vocation à défendre le bien commun.

Malgré les différences avec la théorie freudienne cette position est très intéressante puisque d'une part elle introduit le sujet désirant contemporain du langage et d'autre part elle indique la marque du féminin dans ce sacrifice. C'est une thèse avec laquelle nous pouvons nous sentir en proximité puisque nous savons que le rapport à l'objet, à l'objet sexuel est pour l'homme l'histoire d'un ratage. L'animal lui, a un rapport immédiat à l'objet, alors que l'homme a un rapport toujours raté à l'objet. L'animal a ce privilège d'être dans un rapport naturel à l'objet sexuel. Il y a dans la nature une femelle qui l'attend reconnaissable par un certain nombre de traits physiques. Le paradoxe pour l'être parlant c'est d'avoir accès à la sexualité qu'à la condition de renoncer à l'objet qui l'a (qu'il a) adoré, préféré, aimé, représenté par la mère. Donc c'est une impasse qui vient inscrire l'ensemble de nos fonctions sous le signe de la dysfonction, puisqu'il faudra ce dysfonctionnement principiel pour que soit organisé notre rapport au monde.

LE MYTHE DE L'ŒDIPE

Une autre occurrence du meurtre du père se retrouve évidemment dans l'Œdipe.

Freud ne résume nulle part mieux que dans Totem et tabou l'importance non seulement psychanalytique mais anthropologique qu'il accorde au complexe d'Œdipe, quand il affirme qu' «on retrouve dans le complexe d'Œdipe les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art»[1].

Je me propose pour terminer d'aborder la question de l'Œdipe par un autre biais que celui par lequel nous avons l'habitude de l'aborder. Puisque nous sommes dans le mythe, y compris dans celui de *Totem et tabou*, qu'est-ce que nous pouvons retenir comme définition du mythe qui soit opératoire pour nous ? Certes d'une façon générale le mythe est un discours sur l'origine. Mais Lacan nous force à aller plus loin. Lacan, dans le Séminaire sur *La relation d'objet* nous dit qu'un mythe se présente comme un récit. Qu'on peut en dire beaucoup de choses de ce récit, dire qu'il est atemporel, on peut essayer de définir sa structure, on peut le prendre sous sa forme littéraire, etc. Mais qu'il a dans l'ensemble un caractère de **fiction**. Mais une fiction qui présente une stabilité au point que toute modification en entraîne une autre, ce qui suggère la notion de **structure**.

Surtout cette fiction entretient un rapport singulier avec quelque chose qui est toujours impliqué derrière elle, à savoir **la vérité**. La vérité a une structure, si l'on peut dire, de fiction. (Cf. aussi le Séminaire sur la «Lettre volée»). Ou autrement dit la sorte de moule que donne la catégorie mythique est un certain type de vérité, où il s'agit de la relation de l'homme, à quoi? Aux thèmes de la vie et de la mort, de l'existence et de la non existence, de la nais-

[1]Freud S., *Totem et Tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1986, p. 179.

sance, c'est-à-dire de l'apparition de ce qui n'existe pas encore. Il s'agit donc de thèmes qui sont liés d'une part à l'existence du sujet lui-même et aux horizons que son expérience lui apporte, d'autre part au fait qu'il est le sujet d'un sexe, de son sexe naturel.

Ce qui fait dire à Lacan que la vérité ne saurait s'énoncer que d'un mi-dire dont le modèle serait l'énigme, pour ajouter que «l'énigme est quelque chose qui nous presse de répondre au titre d'un danger mortel.[1]»

Citons également:

«Le mi-dire est la loi interne de toute espèce d'énonciation de la vérité, et ce qui l'incarne le mieux, c'est le mythe.»[2]

«Le mythe ne saurait avoir d'autre sens que celui d'un énoncé de l'impossible.»[3]

C'est-à-dire que la vérité est impossible à dire, à énoncer de façon claire et distincte.

J'ai souligné tout à l'heure l'importance de la rencontre du féminin dans le père, et ce que nous pouvons retrouver dans l'ouvrage de Jean-Joseph Goux, *Œdipe philosophe*[4] à partir de la lecture du mythe chez Freud et Hegel propose une réinterprétation du mythe pour apporter un éclairage sur la généalogie du sujet occidental. Car le mythe d'Œdipe est un mythe irrégulier par rapport aux autres mythes et il est intéressant de se demander pourquoi Freud le retient.

Chez Hegel [5] la référence à Œdipe est brève mais d'importance considérable selon l'auteur. Puisque Hegel fait de l'épisode mythique d'Œdipe devant la Sphinge la scène primitive de la philosophie. C'est-à-dire qu'Œdipe est le philosophe prototypique. Rien moins que le commencement de la pensée philosophique, donc de l'Occident que Hegel figure par la victoire d'Œdipe. Parce que Œdipe est pour Hegel celui qui assure le passage, qui fait virer l'histoire d'un moment spirituel à un autre. Précisément par la réponse «l'homme» à l'énigme de la Sphinge, Œdipe assure la transition du moment égyptien, ou symboliste, de l'histoire de l'esprit (dominé par la figure d'Osiris) au moment grec ou conceptuel, c'est-à-dire proprement philosophique. L'Égypte est pour Hegel le pays des symboles et l'esprit ne se reconnaît pas encore lui-même, il est prisonnier des images qui adhérent au sens. C'est-à-dire que l'idée n'a pas encore trouvé son autonomie par rapport à la matérialité qui permet de la symboliser. Hegel parle à propos de l'Égypte de symbolisme inconscient, en Égypte tout est mystère, énigme, obscurité,. Le symbole renvoie toujours à autre chose, par allusions, évocations, pyramides, colosses, Sphinx, inscriptions. Il y a donc une altérité radicale de la signification. Les oeuvres d'art égyptiennes sont des énigmes objectives, elles posent des problèmes mais ne contiennent pas de solutions, c'est l'énigme en soi. Le sphinx (ou Sphinge puisqu'en allemand comme en grec le mot sphinx est féminin) le sphinx égyptien est donc le symbole de ce régime du symbolique; il est mi-homme, mi-animal, comme si l'esprit était encore plongé dans l'obscurité, n'avait pas encore accédé à la pleine conscience de lui-même. Pour Hegel donc c'est Œdipe qui va faire passer de l'Égypte à la Grèce, qui va franchir l'écart qui sépare le symbolisme inconscient propre au moment égyptien du symbolisme conscient et surtout de l'idée claire à elle-même qui caractérise l'émergence de la pensée grecque. En un mot: que c'est par la connaissance réflexive de soi, la conscience que l'homme a de lui-même comme esprit, que tout symbolisme est dissout pour faire régner la clarté du concept. Et c'est Œdipe qui réalise cette dissolution, qui est la mort de la Sphinge. Par l'opération auto-référentielle du «connais-toi toi même», Œdipe réussit une sortie d'Égypte. Ce qui est intéressant c'est de noter que cette vision opère le passage du symbolisme inconscient au symbolisme conscient comme si la rencontre avec le mythe d'Œdipe devenait inévitable dès l'instant où le rapport inconscient/conscient, ou le devenir conscient de ce qui est inconscient, était affronté.

Par ailleurs ce n'est pas le même passage du mythe qui intéresse Freud et Hegel. Pour Hegel c'est l'épisode de la Sphinge. Pour Freud, le parricide et l'inceste. A y regarder de plus près selon J.J. Goux, les deux peuvent se rejoindre si l'on fait une interprétation nouvelle, une exégèse autre du mythe d'Œdipe. En effet, si on met en parallèle plusieurs mythes grecs du hé-

[1]Lacan J., Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, *Ecrits*, p.218.

[2]*Ibid*. p.127.

[3]*Ibid*. p.145.

[4]Goux J.J., *Œdipe philosophe*, Aubier, Paris, 1990.

[5]Hegel, *L'Esthétique*, «L'art symbolique», chap. 1, 3, trad. S Jankélévitch, Aubier, Paris, 1964, vol. 2, p.75.

ros, qui sont des mythes d'investiture royale; si on étudie comment dans ces mythes un héros devient roi, ce qui renvoie à la question plus générale, comment un être masculin devient homme, suivant quelles voies et par quelles épreuves parvient-il à l'identité virile, ce qui est la question de l'initiation, on constate que plusieurs mythes grecs répondent à cette question, celui de Persée, de Jason et Belérophon [1] à la structure narrative commune que J.J. Goux appellent des monomythes.

1. Un roi, *persécuteur*, craint qu'un homme plus jeune ou à naître, prenne sa place, comme un oracle le lui a prédit. Il cherche à éviter la naissance de l'enfant ou à éloigner l'intrus.
2. Ce futur héros échappe au projet meurtrier du roi persécuteur. Pourtant il se retrouve plus tard dans une situation ou un autre roi - appelé le *roi mandateur* - cherche à le supprimer. Mais ce deuxième roi ne se résout pas à commettre lui-même le crime, alors il assigne au héros une tâche périlleuse qui doit lui faire perdre la vie.
3. L'épreuve est un combat contre un monstre femelle. Le héros réussit à la vaincre grâce à l'aide des dieux, d'un sage ou de la future fiancée.
4. La victoire sur le monstre conduit le héros à un mariage avec la fille d'un roi, appelé le roi *donateur*.

Donc le héros doit tuer un monstre femelle avec l'aide de sages ou de dieux. C'est à ce prix qu'il épousera la fiancée qui bien sûr n'est pas sa mère. Le héros grec mythique est donc en relation avec trois rois. Un premier persécuteur, puis après un éloignement forcé, un roi mandateur, et un troisième donateur de qui provient la fiancée.

Il y a là un noyau mythico-rituel, une sorte d'invariant anthropologique.

Si l'on suit l'auteur, en quoi le mythe d'Œdipe ressemble-t-il étrangement au mythe noyau et en quoi s'en différencie-t-il?

Ressemblances: l'éloignement, l'épreuve, le mariage.

Différences:

1. Le motif de l'épreuve imposée par un roi est absent du mythe d'Œdipe . A sa place se trouve le meurtre d'un roi qui est le père du héros.
2. La confrontation avec le monstre femelle présente des différences comme le fait qu'il n'y a pas d'assistance des dieux et pas d'assistance des mortels. Œdipe réussit tout seul, pas d'échelonnement des épreuves, Œdipe réussit d'un seul coup. Pas de mobilisation de la force physique, mais victoire par l'intelligence, avec un seul mot, d'ou le suicide du monstre et non son meurtre sanglant.
3. Enfin, mariage non pas avec la fille d'un roi, mais avec sa mère.
4. C'est le propre père du héros qui est à la fois le roi persécuteur, le roi mandateur, et le roi donateur.

Donc le mythe d'Œdipe est un mythe d'investiture royale irrégulière ou plus encore un mythe d'initiation masculine ratée ou éludée. C'est à partir de ce ratage de l'initiation que l'on peut comprendre le parricide et l'inceste qui se substituent à des épisodes typiques précis, y compris les détails de la rencontre avec la Sphinge, qui est le moment initiatique majeur mais qui est à la fois affronté et esquivé par Œdipe. Car Œdipe réussit tout seul sans l'aide des dieux et des sages en autodidacte (défaut initiatique) mais en plus le meurtre sanglant du monstre femelle n'a pas lieu, la victoire est verbale et non martiale.

Généralement il y a trois épreuves renvoyant à des fonctions si l'on se réfère à Dumézil qui reprend la tripartition de Platon, et qui concernent la fécondité, la guerre et le sacré. Or Œdipe ne satisfait qu'à une épreuve de première fonction, épreuve de langage, donc sacerdotale mais ignore les épreuves de deuxième et troisième fonction qui concernent la fécondité et la guerre. Ce défaut dans l'initiation va se répercuter dans les deux crimes qu'il commet. Ainsi au défaut de l'épreuve guerrière correspond, comme en contrepartie, le crime de parricide, et au défaut de l'épreuve concernant la fécondité et le sexuel, correspond le crime d'inceste. Tout se passe comme si ces deux crimes étaient la contrepartie fatale d'une anomalie, d'une carence, dans le passage initiatique.

Voilà pourquoi le même mythe peut marquer pour Hegel l'inauguration de la philosophie (évitement de l'initiation traditionnelle sanglante par la conscience réflexive) et pour Freud le nom du «complexe d'Œdipe» puisqu'il s'appuie sur la consécution parricide inceste et qui est mythiquement parlant aberrante. Alors que mythiquement la consécution est monstricide fiançailles. En effet, dans le monomythe, s'il y a meurtre au premier plan ce n'est pas le meurtre du père, c'est le meurtre d'un être qui ne correspond à aucune réalité familiale, puisque c'est le meurtre d'un monstre

[1] Sur ces mythes voir Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, Paris, 1951.

femelle. Mais peut-on l'assimiler à un matricide ? Rapidement on pourrait dire oui puisque le héros qui va devenir roi est celui qui tue en un combat sanglant, la dragonne, la serpente, la monstruosité femelle. Mais il ne s'agit pas du meurtre à proprement parlé de la mère en tant que toute la mère mais plutôt de la mère sombre. Au coeur du scénario initiatique il y aurait donc du «meurtre de la mère» et non du «meurtre du père» qui lui resterait second. C'est-à-dire non meurtre de la mère en tant que telle, identifiable et imaginable, mais meurtre d'une part du féminin sombre qui est du côté de la mère, dans la dimension du maternel sans coïncider avec elle, et qui est cette part à affronter et à abandonner. Car sur le plan mythico-rituel, dans les mythes réguliers, ce meurtre, qui d'ailleurs entraîne du côté du héros une mort symbolique, appelle une seconde naissance, permet de délivrer, de libérer le féminin non maternel qu'on pourrait appeler la fiancée.

Ce qui voudrait dire que l'Œdipe freudien jette un voile sur la vérité du désir et de la castration.

Ce que Lacan appelle la Chose est sans doute à repérer ici. Selon Freud c'est le père par la menace de castration qui est l'interdicteur de la mère désirée. Lacan l'a montré, ni ce désir, ni cette menace paternelle ne sont la forme la plus radicale de ce qu'est le Désir et la Castration. L'Œdipe jette une sorte de voile en établissant le conflit avec le père qui protège du désir pour la Chose par l'interdit. Alors que le Désir (véritable) se soutient du fait d'un objet est impossible et non pas seulement interdit, alors que la Castration, la Castration la plus décisive, se joue dans la confrontation désirante et angoissée avec la Chose, objet primordial du désir, plus anxiogène que la menace paternelle. C'est-à-dire que si l'on envisage l'inceste avec la mère autrement qu'au travers du drame oedipien, il s'avère n'être barré que par le désir de cette mère pour du tiers, cela veut dire qu'il est impossible avant d'être supposé interdit. La clinique montre qu'un père ne suffit pas à prévenir les ravages qu'exerce sur son enfant une mère qui en fait l'objet unique de son désir, c'est-à-dire qui forclot proprement dit le père.

On voit bien par cette approche de la singularité du mythe d'Œdipe freudien (évitement de l'initiation et donc évitement de la mort symbolique et l'évitement de la castration) par rapport au récit monomithyque, que le mythe d'Œdipe freudien opère comme un voile par rapport à la vérité du désir fondamental qui est de se confronter mortellement à la Chose, au monstre femelle par l'épreuve.

Donc Freud porte son attention sur le mythe d'Œdipe comme s'il était régulateur et explicatif alors qu'il est mythiquement irrégulier, par souci d'y introduire du père en force. C'est la structure du monomythe qui devrait servir de référence à toute approche de l'inconscient. Voilà sans doute pourquoi Lacan parlait du «mythe de l'Œdipe». Pourquoi Freud choisit-il cette voie? Sans doute parce que l'occident est Oedipien au sens de Hegel. La philosophie est oedipienne en tant qu'elle s'inaugure comme sortie d'Égypte par anthropocentrement ou réponse humaniste : connaissance de soi par soi même, réflexivité, en un mot désaveu du dispositif initiatique. etc. Si Hegel repère le moment initiateur de la philosophie dans la figure d'Œdipe c'est parce que c'est le héros de l'initiation éludée. C'est le «connais-toi toi même» «pense par soi-même» qui prennent l'homme puis le moi, pour centre.

D'une certaine façon on pourrait donc se demander si ce «meurtre du père» n'a pas le statut d'un «fétiche», c'est-à-dire que le meurtre du père fonctionne comme un voile, comme dit Lacan à propos du fétiche, pour voir ce qui ne peut être vu il faut le voir derrière un voile, c'est-à-dire qu'un voile soit placé devant l'inexistence de ce qui est à voir. Et ce qui est à voir fondamentalement c'est la part du féminin qui y est à l'oeuvre.

Il y a donc quelque chose de proprement impensable dans cette question du père et de son meurtre. Lacan le souligne lui-même :

Le seul qui pourrait répondre absolument à la position du père en tant qu'il est le père symbolique, c'est celui qui pourrait dire «je suis celui qui suis». Mais cette phrase du texte sacré ne peut être littéralement prononcée par personne. Le père symbolique est à proprement parlé impensable. Le père symbolique n'est nulle part. Il n'intervient nulle part. La preuve est à trouver dans l'oeuvre de Freud, celle qui lui était la plus chère, *Totem et tabou*, un mythe moderne construit pour expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir : Où est le père ?

Totem et tabou est fait pour nous dire que, pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique, soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort. Bien plus, que ce soit le père tué. Comment cela peut-il être pensé en dehors de la

valeur mythique ? Car ce père n'est pas conçu par Freud ni par personne, comme un être immortel. Pourquoi faut-il que ses fils aient avancé sa mort ? Et pour quel résultat ? Pour s'interdire à eux-mêmes ce qu'il s'agissait de lui ravir. On ne l'a tué que pour montrer qu'il est intuable. C'est mythique car c'est la catégorisation d'une forme de l'impossible, voire de l'impensable, à savoir l'éternisation d'un seul père à l'origine, dont les caractéristiques sont qu'il aura été tué. Et pourquoi sinon pour le conserver? En français et dans quelques autres langues, dont l'allemand, tuer vient du latin tutare qui veut dire conserver. [1]

Le complexe d'Œdipe ne veut rien dire de plus que la vie sexuelle de l'individu reste tributaire d'une impasse qui a la suite de Freud a été nommé complexe d'Œdipe, le complexe d'Œdipe ne veut rien dire de plus que cet obstacle est non pas mythique mais de structure, opposée à toute réalisation sexuelle accomplie.

En ce sens le mythe apparaît bien comme indispensable justement parce qu'il est structurant car il permet de continuer à parler un événement qui sinon serait entouré de silence, ou pire qui serait expulsé du langage et de la langue. Il y a ce lieu de la jouissance qui doit être quitté qu'elle qu'en soit justement la jouissance. Et c'est sans doute cela l'interdit de l'inceste, ou l'interdit de la jouissance totale, ou de la bêtise, c'est cet interdit d'avoir trouvé une fois pour toutes et d'ignorer l'inconnu donc aussi le nouveau.

[1]Lacan J. Séminaire IV, *La relation d'objet*, p.210 et suiv. à propos du «Petit Hans.»

Elisabeth Blanc

L'HORREUR DE L'INCESTE

Je voudrais commencer cette intervention en partant d'une phrase entendue très souvent en analyse, phrase prononcée aussi bien par des hommes que par des femmes:

« Je ne peux pas parler avec ma mère,
je ne peux pas remplacer mon père »

On peut entendre cette phrase de différentes façons: soit « ma mère ne me parle pas, mon père est irremplaçable pour moi ou bien je ne peux pas prendre sa place auprès de ma mère »

CETTE PHRASE RENVOIE A UN IMPOSSIBLE

- Une parole impossible
- Une place impossible

Cette phrase que n'importe lequel d'entre nous a pu prononcer, à un moment de sa vie, renvoie à notre questionnement sur l'Inceste.

L'Inceste se situe au coeur même de cet impossible.

Un impossible et un impensable. La violence absolue. La violence innommable.

L'Inceste provoque l'horreur, mais aussi, d'une certaine manière, la fascination. Le ressenti, l'affect provoqué par l'Inceste est ambivalent pour ne pas dire ambigu, mais il recouvre une parole impossible comme pétrifiée. Pétrification devant quelque chose que l'on ressent être à la fois de l'ordre du sacré et de l'ordre du monstrueux.

L'HORREUR

Étymologiquement, le mot horreur signifie la terreur sacrée. Dans la mythologie grecque, la figure de l'horreur est présentifiée par la Gorgone:

La déesse Athena, la déesse vierge et masculine, sortie toute armée du crâne de Zeus portait sur son bouclier le visage de la Gorgone, Méduse, qui avait le pouvoir de pétrifier tous ceux qui avaient l'audace de la regarder en face.

Je voudrais évoquer également l'histoire d 'Actéon.

Actéon, un chasseur, a vu la déesse Diane se baigner toute nue. Il fut pétrifié par cette contemplation et puni de ce crime. Il fut transformé en cerf et dévoré par ses propres chiens. Actéon a vu une divinité, pas n'importe laquelle, Diane, la déesse de la nature sauvage et de la fécondité, vierge comme Athena et qui réunit en elle les principes masculins et féminins.

Il l'a vue nue. L'Inceste relève du dévoilement de la nudité. Le cestum en latin, c'est la ceinture, le voile qui recouvre le sexe de la déesse.

L'incestus, l'incestueux c'est le non chaste, l'impudique, celui qui est sans voile.

Sans voile, comme la Vérité. Actéon a vu la déesse nue, dans la totalité de sa vérité. Il a bravé l'interdit absolu de la théologie grecque. La théologie grecque est une théologie du regard: Voir la Divinité en face est considéré comme la transgression absolue, un acte incestueux.

Je voudrais citer un passage du très beau livre de P.Klossowski: « Le bain de Diane »:

« Ce que voit Actéon se produit au delà de la naissance de toute parole, il voit Diane se baignant et il ne peut dire ce qu'il voit. Même s'il erre avec l'intention de la surprendre, son errance est comme une remontée à l'état antérieur de la parole. Actéon voit parce qu'il ne peut dire ce qu'il voit, s'il pouvait le dire, il cesserait de voir. Ainsi, sans le savoir et parce qu'il ne sait pas, il va apercevoir le corps invisible de Diane qui s'est en quelque sorte cristallisé dans le regard de la déesse croisant le regard d'Actéon. Ce regard échappe au temps et à la durée. C'est de toute éternité qu'il la guette, de toute éternité qu'elle éprouve la souillure de son regard, de toute éternité qu'elle éprouve le besoin de se laver de cette souillure et nul masque de cerf ne saurait jamais lui permettre de contempler le bain de Diane d'un regard pur. Le regard de Diane qui n'est que l'Être sans vie ni mort rencontre dans les yeux révulsés du chasseur renégat la vie qui se meurt du désir de la nommer.

Il fallait qu'Actéon devenu à la fois incestueux et mystique, perde conscience, qu'il sût perdre conscience et connût le délire comme Dionysos pour qu'il puisse recevoir le châtiment de la déesse comme une révélation. Devenu cerf, il pénètre dans le secret de la divinité, déchiqueté par ses chiens, il prélude au message d'Orphée. Cette mort est l'image de la divulgation et de la conservation d'un secret ».

Que voit Actéon? Il voit l'horreur:

- un être sans vie ni mort,
- un être qui contient en lui les principes féminin et masculin
- il voit son propre regard dans le regard de la déesse.
- Il voit l'impossible: la totalité
- L'impossible parce que peut être il n'y a rien à voir.
- Il voit l'invisible.
- Il voit sans savoir. Il est inconscient.
- Un instant d'éternité, avant toute parole.

LA FASCINATION

Fascination d'Actéon qui se manifeste par une pétrification de la parole et du regard.

Fascination vient d'un mot latin fascinus qui désigne le Phallos grec, ce que nous appelons le phallus, c'est à dire le sexe en érection.

Dans fascinus on retrouve le mot fascis qui désigne le lien et qui a donné, entre autres le mot fascisme.

Le phallus nous renvoie à la sexualité, à l'horreur et à la fascination provoquées par la sexualité.

- Le phallus en érection, image de la toute puissance et fantasme d'une érection sans fin.

Mais l'érection, ce moment suprême de toute puissance est aussi un moment d'apoplexie où la mort se révèle dans un instant d'immortalité.

Le phallus porte en lui sa détumescence, son impossibilité à rester érigé: sa transformation en pénis.

- Horreur et fascination devant la béance ouverte par la sexualité, devant l'abîme qui nous sépare de l'autre, c'est à dire l'horreur primordiale du féminin, en tant que le féminin vient présentifier l'autre pour l'homme comme d'ailleurs pour la femme.

Je voudrais citer un passage du livre de N.Loraux: « Les expériences de Tiresias » qui raconte l'avènement du féminin, de Pandore dans la théogonie d'Hesiode.:

« Et voici que la femme est un mal pour les hommes. Pour ces anthrôpos qui, dans la bienheureuse commensalité des dieux, ne savaient pas encore qu'ils n'étaient qu'une moitié d'humanité des andros? ou pour l'humanité entière, hommes et femmes? à moins que, fléau pour les humains, la femme ne fasse pas partie de l'humanité? car les hommes étaient déjà là (entendons les humains)

Plus exactement, il y avait les dieux et les hommes, couple en instance de séparation mais par rapport auquel la femme fait figure de <u>supplément.</u> Instrument de la rupture, la femme sépare les hommes des dieux, mais elle les sépare d'eux mêmes en introduisant la sexualité, <u>cette asymétrie du même et de l'autre.</u>

Sans doute est elle aussi porteuse d'humanité, mais cela Hesiode ne le dit pas ouvertement dans la théogonie. Ce que, par contre, on peut lire dans le texte c'est l'effet redoutable de la femme et du mot gyné. La femme n'a pas été plus tôt nommée que les anthropoi se transforment en andros. Ils le resteront.

La femme n'a pas été plus tôt nommée...Encore ne l'a-t-elle été qu'à regret. Non seulement dans la théogonie, elle ne reçoit pas le nom de Pandora, mais à parler rigoureusement, la première femme ne reçoit pas son nom de gyné. Certes le mot apparaît mais lorsque tout est fini et pour désigner les êtres issus de celle ci.

Quant à celle que, pour faire vite, on appelle la première femme, elle n'a pas de nom. Son être s'épuise tout entier dans ce mal que conçoit Zeus, cette semblance que forge Hephaistos, ce piège tendu aux humains, ce fléau installé parmi les mortels » et qui va les rendre vraiment mortels.

On voit là le pouvoir de la parole de nomination qui vient séparer et marquer la place de l'autre dans l'Autre.

Donc, d'un coté, fascination pour une sexualité sans faille, divine, une supersexualité, je dirais hors sexe c'est à dire hors sexuation, sans coupure: celle du phallus toujours érigé.

Et horreur de la béance ouverte par la sexualité, l'arrivée de l'autre, du féminin. N.Loraux insiste sur cette difficulté à nommer le féminin.

LA FASCINATION OU REVE DE TOUTE PUISSANCE.

P.Quignard dans son livre: « Le sexe et l'effroi » en parle ainsi: « L'homme n'a pas le

pouvoir de rester érigé, il est voué à l'alternance incompréhensible et involontaire de la potentia et de l'impotentia. Il est tour à tour pénis et phallus, mentula et fascinus. C 'est pourquoi le pouvoir est le problème masculin par excellence, parce que c'est sa fragilité caractéristique et l'anxiété qui préoccupe toutes ses heures... Le fascinus disparaît dans la vulva et il ressort mentula »

Cette détumescence, cette transformation du phallus en pénis passe par sa disparition dans la vulva. Cette disparition est le prix de la jouissance, mais en même temps cause d'inquiétude et d'angoisse.

Au travers de cette disparition, de cette perte, apparaît l'autre, le féminin. Ce qui ne veut pas dire que la femme soit devenue détentrice de ce phallus, même si parfois elle l'imagine. La femme rêve aussi, parfois de toute puissance.

Cela signifie que le phallus va se trouver entre l'homme et la femme: ce qui les sépare et ce qui les réunit.

LE PHALLUS, SYMBOLE DE SEXUALITE ET SIGNIFIANT DU MANQUE

Lacan va faire du Phallus la métaphore du désir. Personne ne l'a, c'est pourquoi homme et femme le désire, l'homme dans la femme et le femme dans l'homme.

En même temps, Lacan en fait le signifiant du manque dans l'Autre qu'il place au coeur même du langage. Voici ce qu'il en dit dans les Écrits (La signification du phallus p. 692): « De toute façon, l'homme ne peut viser à être entier (à la personnalité totale),... dès lors que le jeu de déplacement et de condensation (du langage) où il est voué dans l'exercice de ses fonctions, marque sa relation de sujet au signifiant.

Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir.

On peut dire que ce signifiant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typographique) de ce terme, puisqu'il équivaut à la copule (logique). On peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération.

Tous ces propos ne font que voiler la fait qu'il ne peut jouer son rôle que voilé, c'est à dire comme signe lui même de la latence dont est frappé tout signifiable, dès lors qu'il est élevé (*aufgehoben*) à la fonction de signifiant.

Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle même qu'il inaugure (initie) par sa disparition ».

Par la sexualité et par le langage, l'homme se trouve séparé d'une totalité, coupé de la toute puissance divine et séparé de lui même, divisé en homme et femme.

L'être humain est un être parlant, divisé et sexué.

Le mot Inceste vient du mot latin carere: manquer de (Dic. Hist. Le Robert sous la direction d'Alain Rey). L'in/castus est celui qui manque du manque. L'Inceste c'est aussi et d'abord l'horreur de la division, du manque, de l'autre. L'horreur du manque dans l'Autre et l'horreur de sa propre division.

Ambivalence de l'horreur: horreur de la totalité qui pétrifie et horreur du trou qui engloutit. Mais l'horreur est liée aux effets de la parole, de la coupure révélée par l'interdit car dans l'inconscient se manifeste le désir d'unité, de fusion de retour à l'état de fusion imaginée de la mère et de l'enfant. que S.Leclaire (« On tue un enfant ») décrit comme une identification narcissique première et pré-verbale, qu'il appelle l'infans: celui qui ne parle pas.

Il s'agit d'un état d'avant la parole.

L'enfant naît dans un bain de langage, mais la parole ne vient qu'après des coupures successives.

L'incestueux est celui qui ne parle pas, le non castré c'est à dire celui qui n'a pas été marqué par la castration symbolique de la parole. Il n'a pas en lui cette faille, cette coupure de la parole qui lui permettrait d'accueillir l'autre ou d'être inscrit dans l'Autre.

ON POURRAIT DISTINGUER DEUX TYPES D'INCESTES:

- Un inceste de type psychotique, dans lequel l'autre n'existe pas du tout. L'autre est dévoré ou dévorant.

Il est dévoré dans la relation sexuelle.

Il est dévorant et dangereux quand il apparaît à l'extérieur comme une inquiétante étrangeté.

Il s'agit alors de l'éliminer réellement, sans laisser de trace, de l'ignorer totalement dans une indifférence absolue.

- Un inceste de type pervers. L'autre existe mais, d'une certaine manière, il est nié. Il est réduit à l'état d'instrument pour tenter de rendre l'impossible possible, c'est à dire pour faire tenir ce Phallus imaginaire toujours érigé pour une jouissance absolue.

L'enfant est mis alors en place de phallus imaginaire. Le pervers ne parle pas, il manipule les mots comme il manipule l'autre, l'enfant.

Mais ce que l'on constate aussi c'est qu'il y a **deux niveaux d'Inceste**.

Ce qui apparaît dans la phrase: je ne peux pas parler avec ma mère et je ne peux pas remplacer mon père.

Le père n'exerce pas sa fonction symbolique de nomination et de séparation tandis que la mère sait et se tait. L'enfant ne sait plus qui il est: une place impossible, il ne peut pas parler: une parole impossible.

L'Inceste n'est pas une relation isolée, il doit être considéré dans un ensemble familial. Il y a des familles incestueuses dans lesquelles le père serait plutôt pervers et la mère complètement indifférente, voire débile ou psychotique.

La mère est soit muette, ou alors obscène ou hurlante. Le mutisme, le hurlement ou l'obscénité ont ceci en commun que ce ne sont pas des paroles car il n'y a rien qui vient faire limite. (à distinguer le mutisme du silence qui est une parole)

Le père ne vient pas faire limite dans ce déferlement, il ne vient pas marquer la limite qui donnerait à chacun, mère et enfant une place et une parole possible, mais au contraire, il fait en quelque sorte sa loi. Souvent dans ces familles où règne la confusion, il y a une sorte de morale intérieure un peu comme dans le système maffieux.

On ne se parle pas, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Ces familles ne reçoivent personne et ne parlent pas à leurs voisins. Elles se caractérisent par une très grande fermeture, un repli sur soi, une vie en autarcie. La coupure se situe non pas entre les membres de la famille ou à l'intérieur de chacun mais entre le groupe familial et le reste de la société.

Le père fait sa loi, mais il n'y a pas de loi. La loi vient de l'extérieur, de l'Autre et le père se soustrait à cette loi de l'Autre pour faire sa loi.

Le père ne vient pas séparer la mère de l'enfant, bien au contraire, par la relation sexuelle qu'il entretient avec les deux femmes, mère et fille, un lien d'identification absolue se noue entre elles:

- D'une part, la réalité vient court-circuiter l'imaginaire, l'enfant se retrouve être son propre géniteur dans la scène primitive, il ou elle vient prendre la place de la mère. Confusion entre les générations, confusions dans les places et les fonctions de chacun.

- D'autre part, comme l'a montré F. Heritier dans son livre: « Les deux soeurs et leur mère » quand deux personnes du même sexe se partagent le même partenaire, par l'effet d'une croyance phylogénétique en une sorte de mécanique des fluides, la substance spécifique d'un individu se trouverait confondue avec la substance d'un autre individu dans un même partenaire sexuel. Ainsi les substances de la mère et de la fille qui sont des substances identiques vont se trouvées mélangées et confondues à l'intérieur même du corps du père. Ce mélange de deux substances identiques constitue l'Inceste d'un deuxième type qui serait en fait l'Inceste primordial: la confusion de deux substances identiques.

Donc deux niveaux d'Inceste:

- Dans la relation sexuelle entre un père et sa fille, le cas le plus fréquent, ou entre une mère et son fils. Il y a également des relations homosexuelles: Père/ fils ou mère /fille.

- Dans l'identification totale entre une mère et sa fille ou un père et son fils, dans une confusion des éléments spécifiques de chacun, la place, l'âge et la fonction.

Mais l'Inceste ne provoque l'horreur que dans l'après-coup, lorsqu'une parole extérieure vient nommer cet acte comme incestueux, ce n'est pas toujours la relation sexuelle elle même qui fait horreur car elle se produit souvent dans l'ignorance, c'est la nomination de cet acte qui marque et provoque l'horreur dans l'après-coup par l'effet d'identification totale et de confusion générale qu'elle induit.

Quand il n'y a pas cette parole de l'interdit on constate une identification totale et un système fusionnel. C'est la parole qui fait Loi.

L'INCESTE ET LA LOI.

Nous avons vu que les familles incestueuses fonctionnent souvent avec un système de règles internes de type maffieux qui n'est pas la Loi. D'autre part, dans le code civil et le code pénal qui est notre droit écrit et qui réglementent notre

société, le mot Inceste est inconnu, comme si là encore il s'agissait d'une parole impossible, ininscriptible.

Le code civil et le code pénal ne sanctionnent l'Inceste qu'indirectement dans ses effets sur le corps social, essentiellement dans ce qui pourrait faire acte officiel, c'est à dire le mariage ou la reconnaissance d'enfants issus d'une relation incestueuse. Ils condamnent également la violence exercée sur des enfants d'une manière générale, le caractère de parenté est simplement mentionné comme une condition aggravante. La violence étant très généralement d'origine sexuelle.

La relation sexuelle incestueuse entre adultes consentants est complètement ignorée par le Droit.

Ce n'est donc jamais l'Inceste en tant que tel qui est condamné.

Ce qui est condamné c'est la reconnaissance officielle dans un acte ou la violence caractérisée c'est à dire que le Droit a besoin de preuves matérielles.

Cependant, la Loi de l'interdit de l'Inceste est reconnue comme une Loi universelle, fondamentale et fondatrice d'humanité. C'est une Loi non écrite, intériorisée en chacun de nous du fait de la fonction de la parole dans le langage.

C. Lévi-Strauss dans « Les structures élémentaires de la parenté » fait de cette Loi l'événement fondamental, une véritable mutation de l'humanité, le passage de la nature à la culture. La victoire de l'ordre symbolique: « La prohibition de l'Inceste qui constitue de par son universalité la Règle par excellence, procède d'une main mise de la Culture sur la Nature. La prohibition de l'Inceste constitue la démarche fondamentale grâce à laquelle, par laquelle mais surtout en laquelle s'accomplit le passage de la Nature à la Culture. La prohibition de l'Inceste est le processus par lequel la nature se dépasse elle même, elle allume l'étincelle sous l'action de laquelle une structure d'un nouveau type et plus complexe se forme et se superpose en les intégrant aux structures plus simples qu'elles mêmes de la vie animale. Elle opère et par là constitue l'avènement d'un ordre nouveau ».

Plus tard, il reviendra un peu sur ce triomphe, notamment dans l'édition de 66 des Structures élémentaires, pour reconnaître que le Symbolique ne peut venir recouvrir tout ce qu'il appelle la Nature, qu'on pourrait aussi appeler le Réel avec Lacan. Il y a une part de Réel qui échappe au Symbolique.

« L'opposition de la nature et de la culture ne serait ni une donnée primitive, ni un aspect objectif de l'ordre du monde. On devrait voir en elle une création artificielle de la culture, un ouvrage défensif que celle ci aurait creusé sur son pourtour parce qu'elle ne serait pas capable d'affirmer son existence et son originalité qu'en coupant tous les passages propres à attester sa connivence avec les autres manifestations de la vie....Finalement, on découvrira peut être que l'articulation de la nature et de la culture ne revêt pas l'apparence intéressée d'un règne hiérarchiquement superposé à un autre qui lui serait irréductible mais plutôt d'une reprise synthétique permise par l'émergence de certaines structures cérébrales qui relèvent elles mêmes de la nature ».

Outre le fait qu'il y aurait une part irréductible et non symbolisable, dans ce que dit Lévi-Strauss de la Loi de l'interdit de l'Inceste et de son corollaire, la règle exogamique on peut retenir trois points essentiels:

- Il s'agit d'un acte symbolique qui vient limiter la sexualité
- Un acte qui établit un pacte social
- Un acte de parole ou une parole en acte

La Loi de l'interdit de l'Inceste opère donc une rupture, une mutation, mais il y a un reste qui résiste à cette opération du symbolique.

Nous allons essayer d'étudier comment cette rupture peut faire lien social, faire Loi pour tous, et d'autre part le rapport entre le lien social et la limitation de la sexualité. Le fait qu'il y ait ce reste irréductible n'est peut être pas sans rapport avec le malaise éprouvé dans ce qu'on pourrait appeler, avec des réserves, une clinique de l'Inceste.

Comme le dit Lévi-Strauss: « Si la réglementation des rapports entre les sexes constitue un débordement de la culture au sein de la nature, c'est parce que d'une autre façon, la vie sexuelle est au sein de la nature une annonce de la vie sociale »

Dans la relation sexuelle, il y a une rencontre de l'autre. Mais la rencontre de l'autre ne peut se faire que dans la limitation de cet acte sexuel. Toutes les sociétés ont établi des règles concernant l'activité sexuelle.

La limitation de la sexualité se traduit par l'échange des femmes.

ECHANGE SIGNIFIE D'ABORD DEPLACEMENT

L'échange des femmes entre deux individus ou plutôt entre deux groupes d'individus va venir symboliser l'activité sexuelle c'est à dire la déplacer et instituer le lien social en tant que tel.

Il y aura du social et donc reconnaissance de l'autre à partir du moment où il y aura échange avec ce que cet échange implique de pacte c'est à dire d'engagement de paroles entre les groupes. Comme le dit Godelier dans « L'énigme du don » l'homme vit en société, comme la plupart des animaux, mais contrairement à l'animal, il a besoin de produire de la société pour vivre. Le langage oblige l'homme à se penser socialement, l'activité sexuelle opère en elle même un déplacement, déplacement que l'homme parlant va venir objectiver en le symbolisant dans son rapport à l'autre par l'échange des femmes, les femmes étant l'objet sexuel par excellence.

Le symbolique c'est le signifiant et ce qui caractérise le signifiant c'est la différence qu'on pourrait écrire avec un a comme le fait Derrida. Différance c'est à dire déplacement: symboliser signifie déplacer par la parole.

Mais dans le déplacement de l'objet sexuel, matérialisé dans l'échange des femmes et symbolisé par des paroles signifiantes, quelque chose s'est passé liant les deux individus ou les deux groupes dans un double rapport de dépendance et d'alliance réciproque: ce quelque chose c'est la Dette.

LA DETTE

Le don d'une femme engage celui qui donne et oblige celui qui reçoit, mais entre donner et rendre la réciprocité ne sera pas immédiate, entre les deux il y aura un Pacte et une Dette.

Nous ne nous éloignons pas de notre propos qui est l'horreur de l'Inceste car ce que refuse l'incestueux et ce qui répugne chacun de nous c'est de devoir répondre de cette Dette. Horreur de l'Inceste qu'on peut entendre aussi dans un sens subjectif: de quoi l'incestueux a-t-il horreur?

Ce qui distingue le pacte social du simple contrat c'est que dans le pacte social il y a du tiers inclus, la reconnaissance de l'Autre qui va lier les deux partenaires. Cette reconnaissance de l'Autre est symbolisée par l'engagement de paroles devant cet Autre qui devient le garant de la parole échangée.

De même dans la relation sexuelle, dans la rencontre avec l'autre, comme l'a montré N. Loraux, il y a une asymétrie du même et de l'autre, c'est dans cette asymétrie c'est à dire dans cette impossibilité de réciprocité totale, car un sexe ne peut jamais venir combler l'autre totalement, c'est dans ce décalage que le désir amoureux viendra trouver sa place. Pour qu'il y ait désir et rencontre de l'autre, il faut la aussi qu'il y ait de l'Autre qui vienne garantir cette rencontre.

L'incestueux ne supporte pas le manque dans l'autre, cause du désir, il vient combler ce manque et met l'autre en place de bouchon dans le refus où il se trouve de reconnaître sa Dette à l'Autre.

La Dette est d'abord ressentie comme une obligation surmoïque:

Dans l'échange des femmes, il y a en fait trois obligations, comme le montre M. Mauss dans sa « Théorie du don »:

- l'obligation de donner, pour pouvoir se marier il faut d'abord donner une femme.
- l'obligation de recevoir
- et l'obligation de rendre, car ce que l'on reçoit est toujours considéré comme plus important que ce que l'on a donné et l'on reste redevable.

Mais le don est premier, il a une valeur inestimable car il nous a été donné par les dieux, don de la vie, don de la parole. En donnant une femme à l'autre, on remplit sa dette à l'Autre, mais jamais en totalité.

M. Mauss montre également que la chose donnée n'est jamais vraiment aliénée, elle n'est jamais vraiment séparée de celui qui la donne et donc celui qui donne reste présent dans la chose donnée, celui qui reçoit pour ce libérer de la présence du donateur et du pouvoir qu'elle exerce sur lui doit redonner un objet équivalent ou supérieur.

La Dette à l'Autre provoque le don et le don crée la dette. Comme dit Godelier, il s'agit alors de partager en endettant et endetter en partageant.

La reconnaissance de l'Autre et de la Dette crée une dynamique sociale, avec aussi ses excès et son absurdité comme le système du potlach où l'on va jusqu'à s'épuiser en dons en pure perte, pour être toujours plus puissant pour se rapprocher du dieu qui a tout donné.

La parole aussi nous est donnée par l'Autre et l'on s'épuise à tenter de la rendre en totalité à quelqu'un capable de l'entendre et de la recevoir: c'est toute la question du transfert.

LA PART INALIENABLE DE L'OBJET

Mais en même temps M. Mauss montre qu'il y a des biens qui ne peuvent s'échanger, qu'on ne peut donner et qui sont donc inaliénables.

Il y a dans l'objet échangé, comme dans l'échange de paroles, quelque chose du donateur, une part de lui même, une force magique: le mana qui pousse en quelque sorte l'objet à revenir vers son lieu d'origine, vers son donateur.

Mais également il y a des objets qui ne peuvent s'échanger, des paroles impossibles à dire car la force magique qu'ils contiennent est si importante qu'elle occupe tout l'objet. Ces objets sont, chez les peuples dits primitifs, des substituts de l'ancêtre fondateur et incestueux, ils représentent le nom propre du clan issu de cet ancêtre et l'identité du groupe.

Les mots comme les objets ont une valeur d'échange du fait de l'Autre, mais aussi une valeur propre, un réel qui échappe, qui résiste à l'Autre.

Le nom propre est différent du nom commun, ce n'est pas un signifiant. Il nous appartient en propre, il est en principe inaliénable mais en même temps, il ne nous appartient pas, il est transmis par nos parents.

Toucher au nom de quelqu'un, le déformer, le ridiculiser ou l'effacer pour le remplacer par un matricule est considéré comme une agression, une atteinte à quelque chose d'intime, l'annulation même du sujet car justement le nom s'il constitue la marque même du symbolique pour un sujet, le meurtre de la Chose, n'en recèle pas moins une intimité qui est la trace de ce meurtre. Comme pour un meurtre ordinaire, le plus dur est l'effacement des traces de ce meurtre. Un des scandales de la psychanalyse est justement d'avoir fait éclater le nom propre pour en faire un signifiant, c'est un acte transgresseur, incestueux que de procéder à l'effacement même du nom en tant que trace du symbolique. Mais il permet un franchissement, un passage.

Lévi-Strauss lui même a critiqué dans son introduction à l'oeuvre de M. Mauss cet aspect sacré du mana pour en faire un signifiant flottant qui par son effacement va pouvoir servir de référent et va permettre la signifiance même des mots du discours.

Le symbolique opère une coupure, mais cependant quelque chose résiste qui est de l'ordre du réel: le noyau dur.

LA COUPURE DU SYMBOLIQUE.

Le noyau dur du réel est quelque chose de violent et d'intime mais que l'on perçoit en général à l'extérieur comme une agression. Une extériorité intime qui nous fait horreur quand elle nous est révélée par la coupure du symbolique.

Un article de Bottero, dans la revue Histoire montre comment s'est fait le passage du polythéisme au monothéisme en partant de cette question que se posaient déjà les sumériens, inventeurs de l'écriture au IV° millénaire av. JC et qui est toujours d'actualité: pourquoi la violence, pourquoi Dieu a-t-il permis la violence qu'on peut traduire en disant quelle est la vérité de Dieu?

Dans le système polythéiste les dieux et les hommes sont très proches, les dieux sont à l'image des hommes mais en plus forts, en plus puissants, comme des rois. Il y a entre eux un système d'échanges qui ressemble au potlatch: les dieux ont donné aux hommes des biens inestimables et l'homme doit rendre, par des dons et des sacrifices. S'il y a de la violence c'est que l'homme a fait une faute, n'a pas assez donné, il s'agit alors de négocier, mais l'idée est que les dieux ont une réponse à cette question de la violence, il s'agit simplement de savoir la déchiffrer, se mettre bien avec les dieux pour qu'ils révèlent aux hommes le secret et qu'il n'y ait plus de violence. La violence vient de notre ignorance, le jour où les hommes sauront la vérité à l'égal des dieux, il n'y aura plus de violence.

Avec l'avènement du monothéisme, une rupture radicale s'est faite, on a considéré que Dieu était une totalité tellement au dessus des hommes, tellement différente que le dialogue n'est plus possible car on ne peut en attendre de réponses intelligibles pour l'homme. Dieu représente l'altérité radicale, Dieu devient l'absolu.

Mais Dieu parle ou plutôt ça parle du côté de Dieu, ça cause comme dirait Lacan jouant sur le signifiant cause. Ca cause mais ça ne réponds pas.

Dieu est le Verbe, cause de la parole mais on ne peut plus nommer Dieu, Dieu n'a pas de nom, il est innommable comme l'Inceste.

De cette rupture, de ce renoncement à s'identifier aux dieux pour faire de Dieu l'Altérité radicale, va résulter un pacte d'alliance entre les hommes et Dieu c'est à dire que l'altérité de Dieu sera le garant de leur humanité.

LE MEURTRE DU PERE DANS TOTEM ET TABOU

On en revient par là à « Totem et tabou » et à la polémique Freud/ Jung.

Freud met en place la fonction paternelle, seule capable de venir interdire l'Inceste, mais cette fonction paternelle résulte du meurtre du père.

Derrière la critique que Freud fait de l'animisme, du système de pensée qui fait de l'univers un tout régi par des forces spirituelles, une anthropomorphisation de la nature, dans laquelle l'homme pourrait agir sur les choses par la toute puissance de sa pensée magique, on peut y voir une critique de Jung qui fait de ses archétypes symboliques une réponse définitive aux problèmes et aux questions de chacun. L'homme devient l'égal d'un dieu puisqu'il peut déchiffrer le secret du monde par son savoir, qu'il peut agir sur les choses, dans une lecture des signes que lui envoient les dieux et qui ne trompent pas.

Freud y voit là une caractéristique de la toute puissance de pensée de l'enfant.

Le meurtre du père est l'opération symbolique qui instaure l'altérité. Freud oppose Verbe et Action et à la suite de Goethe, il met cette action au commencement.

L'action c'est l'acte de parole, l'interdit qui vient faire coupure dans le Verbe. Le Verbe dans sa totalité est inaccessible.

Le meurtre du père c'est le meurtre de la Chose, du Réel. Le père de la horde représente l'impossible dans la possession de toutes les femmes.

La dévoration du totem est la reprise signifiante, c'est à dire la transposition symbolique de l'Inceste qui est constitué dans l'incorporation du père. L'impossible va être refoulé dans le secret des mots, entre les mots, il va être représenté dans ce substitut du père qu'est le totem. Le totem vient marquer l'identité, le nom du clan et de l'individu.

L'action, c'est à dire le meurtre du père, étant premier, opère non seulement le meurtre de la Chose mais également le meurtre du Verbe. L'impossible de la fusion totale et l'impossible à dire est alors refoulé dans le secret de chacun, dans le rêve et dans le secret des mots. Lacan a montré dans le séminaire sur les écrits techniques de Freud qu'il y avait un refoulement originaire lié au fonctionnement du langage, qu'il y avait un noyau du refoulé qui est l'impossible à dire autour duquel s'organisent tous les refoulements successifs.

Si le nom, le nom du père est forclos ou mal défini; il n'y a pas de refoulement, pas de limites dans la parole et dans les actes, c'est alors le déferlement de l'obscénité et de l'impensable c'est à dire que le Réel n'est plus contenu.

Mais même si le nom du père, la castration symbolique fonctionne, il y a toujours cette part de réel en nous qui est affectée par la fonction même du nom du père et qui réagit par un état de malaise lorsque l'Inceste est révélé, état de malaise qui va jusqu'à l'horreur lorsque cet Inceste, cet Impossible nous atteint directement.

Edmonde Salducci

PEUT-ON PARLER D'UNE CLINIQUE DE L'INCESTE ?

Avant de commencer, je voudrais vous faire part de mon embarras, en préparant cette intervention, concernant l'extrême difficulté de divulguer quelque chose du secret des cas. Ceci pose la question de la transmission de la psychanalyse, mais aussi celle du secret professionnel. Je vous demande donc évidemment de rester le plus discret possible sur les cas que je vais exposer.

Si je pose la question : peut-on parler d'une clinique de l'inceste, c'est qu'effectivement pour avoir eu comme patientes, et je parle au féminin parce que je n'ai rencontré que des incestes père-fille, pour avoir eu comme patientes un grand nombre de jeunes filles, jeunes femmes, qui avaient dans leur histoire ce type de problème, une seule est venue consulter pour ça. Pour toutes les autres, cette affaire n'a été révélée qu'au décours d'une séance. Ce qui ne veut pas dire pour autant que ce n'est pas grave et sans conséquence. Mais voyez-vous ce qui le plus souvent ressort comme étant un vrai problème, c'est plutôt la pathologie de toute une famille qui va être génératrice de symptôme que l'inceste lui-même qui est plutôt un épiphénomène. Que les familles soient plus ou moins pathogènes c'est un phénomène courant, connu et reconnu, ce qui l'est moins c'est le nombre effarent d'adolescentes qui ont eu ce genre de problème. Il est vrai que je parle là de cas où le plus souvent il n'y a pas eu pénétration, mais je pense que vous serez d'accord avec moi pour que l'on parle d'inceste dès qu'il y a attouchement sexuel du fait du père, de l'oncle voire même de l'ami du père. Ce qui est encore plus répandu c'est l'inceste entre frères et soeurs voire entre frères. Par contre je n'ai que très rarement entendu parler de sexualité entre soeurs. Quand il s'agit de frère et soeur, c'est la fille qui en garde le plus de séquelles, contrairement à son frère elle n'oublie pas, et le plus souvent elle se confiera à sa belle-soeur avec les effets que l'on imagine sur celle-ci. Ce que l'on entend alors c'est : «il fallait que je me soulage», avec ce que cette expression peut contenir d'ambiguïté du côté de la défécation. La belle soeur du coup, excusez ma trivialité, est bien emmerdée car elle ne sait plus quoi faire de ce secret immanquablement elle sera jalouse.

Alors pour en venir à l'inceste père-fille, pourquoi un père s'autorise à enfreindre l'interdit ? Ce que la psychanalyse nous apprend c'est que notre plus sûr héritage, ce qui nous est transmis c'est la castration, avec comme corollaire tous les interdits qui du coup organisent une famille, et règlent les générations. Qu'un père s'autorise à être hors la loi, et on peut être sûr que pour lui l'héritage est chancelant, on retrouve alors souvent dans son histoire un père qui a couché avec la belle soeur, ou qui a un peu trop câliné sa nièce, enfin pour tous les patients que j'ai rencontrés, j'ai retrouvé des histoires de ce type.

L'inceste existe depuis toujours, mais il y avait un parti pris d'ignorance volontaire, et l'inceste est resté dans le secret des familles. Ce n'est qu'à partir des années 80 avec les révélations des victimes que les choses sont passées des secrets d'alcôves au domaine public. L'inceste existe donc depuis toujours et dans tous les milieux socioculturels. D'ailleurs je vais vous parler de deux cas, un concernant une famille de français moyens, l'autre une famille de la grande bourgeoisie.

Il s'agit tout d'abord d'une jeune fille de 14 ans reçue aux urgences pour «être tombée d'une fenêtre du premier étage», la raison en est inconnue et la jeune fille est mutique. Elle s'est cassée une jambe, mais finalement rien de grave, une haie de buis ayant amorti sa chute. Il m'a fallu lui rendre visite deux fois pour qu'elle sorte de son mutisme, des mois pour qu'elle puisse me dire que son père la battait, et des années pour qu'elle puisse enfin dire que son père l'avait contrainte à avoir des relations sexuelles avec lui et ce depuis longtemps.

Pour revenir au début, quand elle est sortie de l'hôpital et qu'elle revenait me voir en consultation, j'étais étonnée de la voir arriver avec la femme de son père, les filles de la femme de son père et les enfants que cette épouse avait eu avec son père que je n'ai finalement rencontré qu'une fois lors de l'hospitalisation. Il avait terriblement chargé la mère, alcoolique, prostituée qui vivait dans une ville du nord de la France et à laquelle il avait retiré sa fille pour l'élever dans de bonnes

conditions. Donc une description du père exemplaire...

Il a été extrêmement difficile de recevoir la jeune fille seule. Il m'a fallu y parvenir très doucement car j'étais sûre qu'il y avait un problème, je ne savais pas lequel, mais je ne voulais pas que sous un prétexte quelconque on l'empêche de me rencontrer. Je n'avais à ce moment là aucun argument pour obliger le père à la laisser venir. Quand j'ai pu, à force de patience, la recevoir seule, et qu'elle a été suffisamment en confiance pour me dire que son père la battait, elle a pu aussi me dire qu'elle avait très peur de lui. Elle était très inquiète qu'on ne la croie pas quand je lui ai proposé dès la première violence de se rendre dans un commissariat et d'en parler à la police. Elle redoutait qu'on la renvoie chez elle, et que son père apprenne qu'elle s'était plainte. Il m'a fallu la rassurer, lui dire que quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit elle demande à la police de m'appeler pour que j'authentifie ses dires. C'est ce qui fut fait, elle a été placée dans un foyer, j'ai beaucoup insisté pour que ce soit un foyer agréable sans délinquance ni violence, elle a continué à fréquenter son collège, et c'est seulement lorsqu'elle a été tranquille et rassurée dans ce foyer qu'elle a pu parler des relations sexuelles avec le père qui a été arrêté du fait de l'intervention et du signalement par l'institution.

Ce cas est exemplaire en ceci que ce n'est jamais évident pour une adolescente de dénoncer son père, que ce soit par peur, par amour, ou les deux. Cette dénonciation l'isole dans la famille, qui souvent lui en veut et l'accuse d'avoir été provoquante; elle même est terriblement culpabilisée de n'avoir pas refusé, et quelque fois d'y avoir pris du plaisir. Si le père est incarcéré, d'abord il ne l'est pas tout de suite, et ensuite il y a le temps de la confrontation avec encore la peur de le revoir, la peur de ce qu'il va dire, la peur de ne pas être crue. Ceci vous paraîtra peut-être excessif, mais pour la jeune fille, c'est aussi pénible, voire plus pénible, de passer par tout ça que de se taire et attendre que le père cesse ou attendre de partir de la maison. Il faut savoir aussi que l'emprisonnement du père prive la famille d'un soutien financier, et la jeune fille est souvent accusée de jeter les autres dans la misère. Quant à moi, thérapeute dans cette affaire, si je me suis rendue compte que toute la famille venait veiller à ce qu'elle ne dise rien, j'ai bien dû attendre que la jeune fille soit prête pour parler de tout ça. D'abord au début, je n'avais pas idée que ça pouvait être aussi grave, et on voit bien là que ce n'est pas évident de penser à un problème d'inceste quand justement le tabou est en place, et d'autre part vouloir la précipiter pour qu'elle parle plus vite était encore répéter la violence familiale.

Elle revient me dire bonjour de temps en temps, elle est devenue une fort belle jeune fille qui a très brillamment réussi sa vie professionnelle, elle mène sa vie affective sur le mode de l'homosexualité, mais rien ne m'autorise à dire que c'est la conséquence directe de son vécu familial, en tout cas rien de ce que j'ai pu entendre ne le laisse supposer. Elle a coupé toute relation avec son père, sa femme et ses enfants. Elle a renoué avec la famille de sa mère, mais ce sont des relations très peu satisfaisantes, sa mère étant instable et alcoolique.

Alors peut-on parler pour elle d'une clinique spécifique de l'inceste? J'ai eu souvent l'impression que mon travail a servi à la sortir de là, et à l'aider à passer la terrible épreuve judiciaire et familiale.

En résumé, nous avons pour ce cas un milieu socioculturel de classe moyenne, le père avait un bon métier, se présentait comme un bon père soucieux de sa famille. Quand il a été arrêté, il a d'abord nié, puis a avoué. Sa femme était bien évidemment au courant, et veillait sur la bonne marche de ces amours, comme si c'était une chose normale. Le contexte fait qu'il n'y a pas eu de symptôme engendré par cette affaire.

Par contre, il y a eu des années extrêmement difficiles à vivre pour cette jeune fille. Il faut savoir que si elle a sauté par la fenêtre, c'était parce que son père l'empêchait de sortir, de voir ses amis, de mener donc une vie normale.

L'inceste père-fille ne provoque pas le plus souvent les ravages que l'on pourrait imaginer. Lacan nous dit que le seul véritable inceste c'est avec la mère, et que là, c'est la psychose assurée. D'abord, parce qu'on est toujours l'enfant de sa mère et que pour le père, c'est une affaire d'adoption, de confiance, de reconnaissance, et ensuite parce que si la mère est capable d'avoir des relations sexuelles avec son enfant, c'est qu'elle est vraisemblablement malade et donc pathogène pour son enfant.

A contrario, je voudrais vous parler d'un autre cas, pas du tout représentatif de la majorité des cas, car pour elle, on pourrait parler d'une clinique de l'inceste. C'est une jeune femme de 20 ans qui vient consulter parce qu'elle ne peut pas vivre avec ce terrible secret : elle n'a jamais pu dire à personne qu'il y a eu des attouchements par son grand-père. Elle appartient à une famille de la grande bourgeoisie du centre de la France. Le

clan familial est très fort, l'idée de la famille passe avant tout. Elle n'a pu me rencontrer que longtemps après la mort du grand-père. Les choses ont commencé quand elle a eu Il ans, elle commençait «à être formée», comme elle dit. Le grand-père se mit alors fréquemment à lui caresser les seins, il commençait déjà à être sénescent, une sorte de dégénérescence qui l'a emporté quand elle a eu 14 ans. C'est sa mort qui a mis fin aux attouchements. Cet inceste a détruit la vie de cette jeune fille. Elle disait que si c'était arrivé c'était de sa faute, que c'est elle avec ses gros seins qui l'avait certainement provoqué et qu'elle n'avait pas pu lui faire de la peine en le repoussant. Ce qui est terrible pour elle, c'est que ces seins sont devenus la raison de son malheur, si elle ne pouvait pas parler de son grand-père, elle pouvait par contre se plaindre de la grosseur insupportable de sa poitrine, et elle s'en est tellement plainte qu'au lieu d'essayer d'entendre ce qu'elle tentait de dire, sa mère a trouvé le chirurgien qui lui a enlevé les seins. Quand plate, maigre, sans forme, elle est venue me voir les dégâts étaient déjà faits. Je m'interroge tout de même sur ce médecin qui a accepté une telle chirurgie mutilante. Actuellement, le travail est en cours, elle a déjà fait un travail magnifique, et elle n'est déjà plus dans cette immense douleur et dans son incapacité à vivre.

Si l'on compare ces deux cas, on pourrait s'étonner que celle qui a eu une véritable relation sexuelle avec son père s'en soit bien mieux sortie que celle qui a eu des caresses de la part d'un grand-père sénescent. Entre parenthèse et à la décharge du grand-père, depuis qu'il était très vieux, il l'appelait du prénom de sa femme, elle est paraît-il le portrait de sa grand-mère.

Il me semble que si on analyse ces deux cas, ce qui à mon sentiment est une différence fondamentale, c'est que pour l'une l'inceste est tranquillement intégré à la vie familiale, reconnu, accepté, normal, alors que pour l'autre il n'y a ni aveu, ni trace, ni témoin, mais seulement une dénégation, un secret trop lourd dans une famille où il est impensable de parler de telles choses.

On voit bien que pour l'une, sa solitude est venue du fait de parler, car elle a du ensuite quitter sa famille, alors que pour l'autre sa solitude est venue de ne pas pouvoir parler pour rester dans cette famille où elle est torturée toute seule isolée dans sa culpabilité.

Après ces deux cas, qui me paraissent presque s'opposer point par point, on pourrait évoquer les situations où l'accusé est innocent. Je décrirai rapidement le cas d'une jeune fille qui a accusé de sévices sexuels le mari de sa mère. Vous imaginez aisément comment famille et amour ont pu voler en éclat. Nous voyons là le fantasme hystérique à l'oeuvre chez cette jeune fille. Là c'est le beau père qui a vu sa vie basculer. J'ai eu à m'occuper de cet homme qui a été incarcéré jusqu'à ce que la vérité soit découverte, mais il reste toujours des gens, dans sa petite ville pour dire «qu'il n'y a pas de fumée sans feu». Il a perdu son travail, divorcé d'avec la mère de la jeune fille, et ne s'est jamais totalement remis de tout ça, il pleure encore quand il lui arrive d'en parler.

Comment réagissent les pères incestueux? Si l'on en croit Denis Salas, qui est un magistrat tout à fait remarquable que j'ai souvent entendu lorsqu'il a été invité à l'AFI, dans un article intitulé: «l'inceste, un crime généalogique», il écrit: « Que disent les pères incestueux ? Ils disent qu'ils adorent leur fille, mais qu'ils sont victimes d'un complot. Ils disent, en niant l'autre dans sa différence, en la réduisant à un double mimétique: 'c'est elle qui l'a voulu'. »

Alors, ce qui ressort, il me semble, de ce travail, c'est que outre la plus ou moins grande gravité de l'acte, à savoir des caresses sur les seins ou une véritable fornication, ce qui va être dévastateur c'est le degré plus ou moins grand de la mise en place du tabou de l'inceste. Je m'explique, dans la famille où le tabou n'est pas en place, le père faisant l'amour à sa femme ou à sa fille dans la plus grande quiétude familiale, les choses ont mal tourné quand la jeune fille a voulu voir comment ça se passait dehors. Dans l'autre famille où le tabou était normalement en place, des caresses sur les seins ont fait des ravages. Pour le père incestueux qui a commis l'irréparable, il va se dire victime d'un complot, alors que le beau père innocenté, ne se remettra pas d'une telle accusation. C'est encore ce même tabou de l'inceste qui rend sourd et aveugle. Denis Salas écrit aussi: «Mais surtout pour les thérapeutes, les juges ne voient pas l'inceste même quand il crève les yeux» . Alors, dans ces conditions, est-ce qu'une prévention est possible?

Je voudrais vous parler d'un dernier cas que je trouve particulièrement désolant, et qui illustre dans quelles difficultés nous sommes. Un enfant est hospitalisé dans le service pour un problème mineur, il est légèrement débile, sa mère beaucoup plus. Une infirmière me fait part de ce qui l'a étonnée: en rentrant dans la chambre, et en disant: « allez, on va faire la toilette», elle a vu l'enfant se mettre dans la position de la prière d'Allah. On reçoit au même moment un coup de téléphone de l'oncle disant qu'ayant vu la veille

une émission de télévision, il ne peut se taire: il soupçonne son frère, un autre oncle, d'avoir des relations sexuelles avec son neveu. Le frère est un malade mental, nous dit-il, suivi par un psychiatre, M. Untel, mais il n'a que des soupçons et aucune preuve. Des examens sont pratiqués, tous négatifs, on interroge la mère qui vit avec ce fameux oncle, et qui ne comprend rien à nos questions...On va laisser sortir cet enfant, on ne peut rien faire. Moi, je m'entête, je téléphone au psychiatre, ce que je n'aurai évidemment jamais fait si je n'avais pas senti la gravité de la situation, je lui expose le problème, lui dit que je comprends qu’il lui soit difficile d'accuser son patient, mais je lui demande si en son âme et conscience (lui qui est bien placé pour connaître les fantasmes qui agitent son patient), il pense qu'on peut être inquiet pour cet enfant. Il a été très coopérant et m'a dit que jusqu'ici rien de grave ne s'était passé, mais qu'il ne garantissait rien pour l'avenir... J'en parle alors au chef de service, qui me dit ne pouvoir rien faire de sa place parce qu'il n'y a que de vagues présomptions, j'appelle le médecin pédopsychiatre directeur du foyer où l'enfant passe ses journées, il ne peut rien faire non plus, je lui demande alors d'être vigilant et de suivre l'enfant de très prés. Je téléphone également à deux inspecteurs de police que j'avais rencontrés auparavant pour un autre problème dans le service, et là encore, aveu d'impuissance, aucune loi n'étant prévue pour ce type de prévention, ils ne peuvent rien faire...Quelques temps après, je reçois un appel de ces mêmes inspecteurs qui me disent: «vous aviez raison, l'oncle a pété le rectum de l'enfant, on va pouvoir agir». Cette affaire date de plusieurs années, j'en suis toujours aussi affectée. Il a fallu attendre qu'un délit soit commis pour intervenir, c'est désolant. C'est à dire donc qu'en France avec de simples présomptions, on ne peut en aucun cas protéger un enfant.

Ghislaine Chagourin

PEUT-ON PARLER D'UNE CLINIQUE DE L'INCESTE ?

C'est à partir du cas de Mlle A. que je voudrais analyser avec vous quelques uns des effets de l'inceste dans le psychisme d'une jeune fille qui a été l'objet incestueux de son père et les conséquences dans sa vie de tous les jours.

Mlle A. a été pendant des années, jusqu'à l'adolescence, l'objet incestueux de son père qui abusait aussi de son autre soeur qui a d'ailleurs un enfant de lui. Le père de Mlle A., Monsieur A., a finalement été condamné à plusieurs années de prison avec sursis.

Mlle A. dit que Madame A., sa mère, n'a jamais empêché son mari, le père de Mlle A., de, dit-elle, *«faire ce qu'il a fait. Tout ce qu'elle a fait*, précise-t-elle, *c'est de mettre un cadenas sur ma porte quand elle l'a su. C'est symbolique ça ! «*. Il semble d'ailleurs que la mère ait agit plus par jalousie que par désir de protéger ses filles. Cette jalousie, s'entend à travers la réaction de cette mère quand elle a appris que son autre fille était enceinte de son père: Mlle A. dit que sa mère a traité sa soeur de *«salope»* et l'a accusée d'avoir *«allumé son père»*.

A travers ce discours maternel, on entend bien le refus d'une réalité inacceptable qui, si elle était acceptée, rendrait la mère coupable car complice. Elle n'en veut donc rien savoir, ou plutôt fait comme si cela n'existait pas. Une fois mise face à l'évidence, cela ne peut-être que du fait de sa fille, elle-même n'y est pour rien et dans ce refus, les victimes deviennent coupables.

Mlle A. quant à elle, et à propos de l'acte incestueux, pensait, jusqu'à son adolescence, que ce qui se passait avec son père était *«normal»* comme elle le dit. Ce qui effectivement se conçoit tout à fait, malgré toute la difficulté que nous avons à l'admettre de prime abord, puisque on sait, depuis FREUD et LACAN, qu'il est tout à fait «normal» qu'une petite fille soit amoureuse de son papa et vice versa et qu'elle pense que tout ce qu'il lui dit de faire, ou de ne pas faire fait loi, surtout si la mère ne s'y oppose pas. En d'autres termes, comment savoir «interdit» ce que le père «s'autorise» avec l'accord tacite de la mère.

Quand Mlle A. adolescente a réalisé que ce qui se passait n'était pas «normal», à l'occasion d'un changement de résidence et de fréquentations, elle a, comme elle dit, *«essayé de faire quelque chose pour l'empêcher de continuer, mais on m'en a empêché moi».* C'est-à-dire qu'elle a souhaité porter plainte quand sa soeur a donné naissance à l'enfant de son père lors d'un accouchement sous X. Il lui a été dit qu'elle ne pouvait rien faire, que seule sa soeur pouvait porter plainte. De ce fait, elle conclue que *«personne ne s'est interposé entre lui et moi, l'un dans l'autre (!), j'ai été complice de mon père, bien obligée».* Le sentiment d'injustice s'accompagne donc d'un douloureux sentiment de culpabilité aggravé par le fait que suite à des tentatives de suicide à répétition et un grave état dépressif, Mlle A a été internée puis enfermée de force en cellule à l'hôpital psychiatrique à la demande de ses éducateurs, car à l'époque elle était placée en foyer, mais aussi à la demande de ses parents, qui l'ont même traitée de folle, alors que son père, malgré une condamnation était resté en liberté. De fait, elle s'est sentie l'objet d'une injustice après avoir été celui de l'inceste. C'est-à-dire que les acteurs de la justice comme ceux du soin psychiatrique sont apparus comme le père: incestueux, pouvant faire d'elle ce qu'ils voulaient en en faisant du même coup une victime (elle subit, elle est forcée) mais aussi une coupable (elle est punie).

Lourde responsabilité de la justice dans ces situations puisqu'il s'agit que la loi des hommes vienne se substituer à la loi symbolique, celle qui découle de l'interdit de l'inceste et qui est portée par la fonction paternelle. Or cet interdit de l'inceste, rappelons le, est d'abord interdit de l'inceste avec la mère, c'est le père en tant qu'autre que la mère et en étant perçu et désigné comme celui que désire la mère et qu'il désire, qui vient interférer avec les désirs incestueux de l'enfant, qui le sort du désir de la mère.

Cette fonction paternelle, quand elle est en place, produit des effets inverses à ceux qui se produisent dans le cas de l'inceste, car elle permet

«d'innocenter, de libérer» l'enfant «coupable» en le faisant passer par la castration, c'est-à-dire, par l'acceptation de l'interdit de l'inceste. En renonçant à ses désirs incestueux, qui sont, je le rappelle, normaux, c'est-à-dire en se détournant de la mère interdite, le futur adulte pourra avoir innocemment et librement accès à d'autres objets d'amour qu'il pourra désirer et dont il pourra jouir. Or ce schéma est encore un peu plus compliqué pour une petite fille puisque ses désirs incestueux pour la mère vont se déplacer sur le père quand elle se rendra compte qu'elle ne peut pas satisfaire la mère du fait que, comme elle, elle est castrée, c'est-à-dire non détentrice du phallus. C'est à partir de la qualité de la fonction paternelle, de ce qu'il autorise et s'autorise, que la jeune fille pourra ensuite se détacher du père de la réalité, de son papa, afin de pouvoir elle aussi être «libérée» et se tourner vers d'autres objets d'amour.

Mlle A. a 20 ans quand je la reçois lors de 2 entretiens qu'elle est venue me demander à quelques mois d'intervalle. Une première fois semble-t-il après que ses collègues de travail lui ai dit que ses troubles somatiques et son état dépressif étaient liés au travail qu'elle faisait. Elle travaille, en situation de précarité, dans une institution qui la met en étroite relation avec des personnes très dépendantes ou déficientes mentales. Elle se plaint d'affections gynécologiques récurrentes, de diverses douleurs et courbatures qu'elle décrit comme des symptômes *«affolant*s» et d'un état dépressif qui, dit-elle, la rend *«paranoïaque»* car elle n'a confiance en personne et pense en même temps qu'elle se fait des idées. Elle pense que ses problèmes somatiques expriment ses problèmes psychiques qu'elle relie tout de suite et pour sa part à son *«problème d'inceste»* comme elle dit.

Elle est revenue une seconde fois alors que je lui avais dit que ma *«porte restait ouverte»* et qu'elle était libre de revenir si elle souhaitait un nouvel entretien ou commencer une psychothérapie. C'est lors de ce deuxième entretien qu'elle m'a demandé si je pensais qu'elle pourrait résoudre son *« problème d'inceste »* en parlant avec une psychologue car elle souhaite s'en sortir, devenir autonome. Cette modalité de la demande revêt son importance car Mlle A. disait lors du premier entretien avoir tenté diverses thérapies et ne *«plus vouloir se soigner».* Tentatives qu'elle a ressenti comme *«forcées».* Une première fois sur les conseils d'une éducatrice du foyer où elle a été placée et une autre fois quand on l'a *«obligée»* à aller voir un psychiatre qui l'a *«shootée».* En fait, elle dit qu'elle n'a *«jamais eu le choix dans sa vie, qu'on l'a même forcée à rester à l'hôpital psychiatrique»,* elle précise toutefois que ça lui a *«permis d'avancer un peu»:* Toute la difficulté dans le cas de Mlle A. est donc de gagner sa confiance puisque, encore une fois, la façon dont elle envisage une psychothérapie est la même que celle dont elle a perçu l'inceste. C'est-à-dire qu'un transfert «impossible» s'établit de prime abord, celui d'une victime consentante donc coupable malgré elle. De ce fait, elle dit qu'elle ne peut pas faire les choses quand on la force mais qu'elle ne les fait que comme cela aussi. Seul compromis qu'elle ait trouvé pour ne plus être ni victime ni coupable mais qui se traduit, chez elle, par de nombreux symptômes, qu'elle identifie d'ailleurs comme tels sans pouvoir y remédier.

Dans sa vie affective, elle a un ami mais ce n'est pas une relation très satisfaisante *«ça n'ira jamais quoi !»* comme elle dit. Elle s'accuse d'être *«trop exigeante»* car *«jalouse»*, en effet, elle ne peut concevoir que quand on a aimé quelqu'un on puisse ensuite n'avoir que des sentiments amicaux pour cette personne. Elle dit qu'en cela elle est comme sa mère ! Douloureuse identification à la mère dans son rôle de trompée consentante (donc victime consentante) mais jalouse (sentiment dont elle se sent coupable) !

Par ailleurs, comment effectivement concevoir que l'amour puisse devenir amitié innocente puisqu'elle même est bien placée pour savoir que l'amour incestueux peut devenir réalité et ne pas se cantonner à rester un amour platonique (ce qu'est toute amitié d'ailleurs: de l'amour sans sexe). Ce sentiment est sans doute renforcé par le fait que Mlle A. a récemment repris contact avec ses parents de sa propre volonté. Elle se plaint toutefois de ne pas pouvoir parler de *«cela»* avec eux tant elle a peur de se faire de nouveau traiter de folle ou de s'entendre accusée. D'autre part, si son père, ne la touche plus, il continue à se comporter bizarrement avec elle au point qu'elle s'enferme dans sa chambre quand elle lui rend visite. A l'occasion d'un séjour chez ses parents, son père est venu lui montrer des armes à feu et lui a demandé de les prendre dans ses mains et de les caresser. Pervers déplacement que le père effectue de l'arme à feu sur l'objet phallique et sur lequel Mlle A. ne se trompe pas. De son père, Mlle A. pense que s'il agit ainsi c'est qu'il est

malade. Mlle A. place aussi son père en situation de victime (car malade)/coupable (par ses actes).

Dans sa vie professionnelle, elle ne se sent *«reconnue nulle part»* et a souvent le sentiment que l'on abuse d'elle (ce qui est dans les contrats n'est pas respecté) et en même temps elle revendique qu'on lui dise si elle a fait quelque chose de mal. Elle estime qu'elle donne toujours beaucoup et qu'ensuite elle le regrette et se sent coupable. C'est-à-dire que là aussi elle ne peut-être que la victime/coupable de l'inceste. Du coup, elle en arrive à saisir les **prud'hommes,** à entendre, sans doute, en deux mots et j'avais envie de rajouter, bien sûr !

Trompée sur ce qui est autorisé, elle ne peut plus jouir de rien car il s'est avéré pour elle que ce que s'autorisait le père était en fait interdit. Or l'autorisation de jouir de la vie ou de tout ce qui peut être autorisé, ne peut venir, dans nos civilisations, que du père symbolique ou plutôt de la fonction paternelle, puisque c'est lui qui en disant la loi fait la part de l'autorisé et de l'interdit en instaurant ainsi les lois du désir autour de ce qui le cause et du manque.

Cette loi c'est la castration qui, dans notre civilisation monothéiste, est attribuée au père et s'actualise dans le mythe de l'oedipe. Cette castration qui paradoxalement en interdisant l'accès à une jouissance toute, en autorise suffisamment pour qu'un être humain puisse être heureux de vivre. Pour Mlle A., l'interdit à partir d'un certain moment s'est cantonné à *«un cadenas»* apposé par sa mère et jusqu'à aujourd'hui, elle a tellement peur de faire quelque chose d'interdit qu'elle s'enferme chez elle et vérifie toujours avant de faire quelque chose. Elle est obligée de «réfléchir» à ce qui est interdit et ce qui est autorisé au lieu que cette distinction se soit inscrite par l'opération symbolique de la castration.

Ce n'est donc pas à cause du père réel, du papa incestueux, bien qu'il n'y soit pas pour rien, que Mlle A. souffre mais à cause d'une attribution de l'autorisation que véhicule la loi de la castration au père réel qui lui a indiqué le mauvais chemin de ce qui pouvait être la cause de son désir. Collusion, bien sûr difficile à éviter et à surmonter, entre ce que le père réel a fait et ce que véhicule la fonction qu'il occupe symboliquement.

D'une façon générale, il me semble que cette collusion est d'autant plus difficile à surmonter que la société, à travers la justice, réagit au mieux - mais comment faire autrement et heureusement qu'elle réagit - en désignant une victime. Si cela est tout à fait essentiel pour déculpabiliser l'enfant ou l'adolescent, ce n'est pas sans effet dans sa vie future non plus.

Cette victimisation est d'autant plus importante que la justice condamne le père pour «l'inceste», au lieu de condamner «l'inceste» à travers le père. Il va bien sûr énormément dépendre du juge que cette importante différence soit perçue par l'intéressée.

Pour sa part, Mlle A. estime ne pas avoir obtenu réparation puisque son père n'a pas fait de prison, comme elle dit: *«il n'a été condamné qu'avec sursis. Pour moi ce n'est pas assez, ça ne veut rien dire»* ces propos marque bien que selon elle, c'est son père qui aurait dû être puni pour l'inceste dont elle dit *«je sais que mes problèmes d'aujourd'hui sont liés à cet inceste avec mon père mais on ne peut pas effacer le passé»*.

C'est, me semble-t-il, bien là le danger si on tombe dans le piège d'instituer ou de conceptualiser une «clinique de l'inceste» sans s'y repérer entre ce qui relève du social ou de l'analytique. Cela ne pourrait déboucher pour la patiente que sur 2 solutions: au pire, adopter une position de victime/coupable invivable et au mieux devenir l'éternelle victime survivante de l'acte sexuel réprimé. Et si plutôt, la clinique de l'inceste consistait principalement en ce danger? Celui de mettre l'inceste comme cause au lieu de travailler à partir de la demande, c'est-à-dire à partir des symptômes et de leurs liens avec la métaphore et la fonction paternelle.

Denise Vincent

L'INCESTE. FANTASME OU RÉALITÉ.

L'interdit de l'inceste ne figure pas parmi les dix commandements. Ce qui est la partie émergée de l'iceberg, sa partie visible, est le « tu ne tueras point », parce que meurtre et inceste sont les deux faces d'une même médaille : le meurtre est toujours de l'inceste agi. C'est l'accomplissement de la fusion incestueuse avec l'objet détruit dans l'acte extrême de sa destruction.

De même que le père n'est pas libre de s'affranchir de la question de son identification à son propre père, de même le fils ne peut pas ne pas rencontrer, en vue de la construction de sa personne, la problématique du père, laquelle est à la base du processus identificatoire. Ceci nous conduit à l'interdit inhérent à la fonction du père, l'interdit de l'inceste.

Si l'inceste dans les faits, comme passage à l'acte, occupe de nos jours le devant de la scène, c'est que l'interdit de l'inceste dans sa version psychique est bien plus difficile à saisir. Des interdits , personne ne veut et pourtant personne ne peut prétendre en faire l'économie.

L'interdit est contre la nature, il bouscule l'indifférencié. C'est le collage qui est naturel., l'enfant collé à sa mère. C'est l'interdit qui va faire qu'un paquet de viande devient un sujet. Cet indifférencié, c'est ce que m'a fait entendre un homme qui faisait des avances non déguisées à la fille de sa femme, âgée de 13 ans. Cet homme dénoncé par sa femme, j'avais cru bon de le convoquer. Dès la salle d'attente et devant la mère et la fille, il avait déclaré. « De la vieille carne, (en montrant sa femme) ce n'est pas fameux, du veau, (montrant cette jeune fille) c'est meilleur ». Ces propos cyniques étaient souvent tenus devant ses camarades de beuverie. La mère, femme extrêmement froide, m'avait expliqué que pour être accepté dans le collège religieux où elle avait mis sa fille, il était de bon ton pour les élèves d'avoir un père...Elle n'aimait pas les hommes et avait éjecté rapidement le géniteur de l'enfant. Elle, pas plus que ce beau père incestueux, ne respectait la loi symbolique.

Chez l'obsessionnel, ce n'est pas le fantasme de l'inceste qui est le plus rapidement repérable, c'est celui du meurtre. Le meurtre accompli est la hantise de l'obsessionnel. Il ne sait jamais si, sans s'en être aperçu, il n'aurait pas perpétré un meurtre, celui de son père. Dans une cure, un des premiers rêves apportés par le patient, met en scène l'enterrement de son père. Il est avec des camarades et ne peut s'empêcher de rire avec eux et trouble la cérémonie. Dans la réalité, ce patient n'a aucun camarade ni ami et il mange seul au restaurant de l'entreprise, contrairement aux habitudes. On voit comment le refus de toute sociabilité le prémunit de rire avec des camarades, alors que le rire lui-même le dénoncerait aux yeux de tous comme l'assassin de son père.

La face du fantasme apparaît dans un autre rêve. « Il est dans un bordel, éclairage suggestif, voile, ombre. Une jeune fille très belle attend appuyée le long d'un pilier. Il la désire, mais son attention est attirée par ce qu'il voit sur le sol, des pénis épars difficiles à repérer.

Il est pris d'un profond malaise, quand il reconnaît dans cette jeune fille, sa propre fille de douze ans. Cette enfant, pour toutes sortes de raisons dont je ne parlerai pas, se présente comme une débile. Il y a un savoir auquel elle ne peut pas avoir accès. Là encore la crudité du fantasme montre l'imminence de l'acte incestueux chez un homme qui ne s'autorise les relations sexuelles qu'avec les prostituées. Malgré les précautions dont il s'entoure, son refus de la castration ne le met pas à l'abri des manifestations d'un surmoi féroce qui fait resurgir de plus belle la menace de castration Tout cela pour vous faire percevoir, comment le désir incestueux et le fantasme du meurtre même refoulés ne perdent rien de leur virulence et sont toujours là, actifs dans l'inconscient. Ce sont eux qui font les symptômes et par leur intermédiaire celui de leurs enfants.

Il faut trois générations pour savoir si l'interdit a été agissant, si la castration a été accomplie.

Que se passe-t-il quand c'est dans le réel que le père incestueux passe à l'acte ? Tous les pères incestueux sont-ils pervers ? Il est difficile de donner une réponse univoque. Une partie des pères incestueux se caractérise par une vie affective pauvre et frustre, c'est souvent dans un état

addictif intense qu'ils passent à l'acte. Je me souviens d'un facteur qui accompagnait sa tournée de nombreuses libations. En rentrant il violait une de ses filles, après avoir mis sa femme et ses autres enfants à la porte. Il était lui-même fils d'alcoolique et avait connu de ce père toutes sortes de violence. La transgression est comparable au désaveu, nous voyons que le meurtre du père se fait à travers la transgression à la loi. Il n'était pas impossible que ce père violeur cherchait à régler ses comptes avec son propre père. En s'en prenant à ses filles, c'était peut-être aussi sa propre culpabilité d'enfant violé qu'il voulait atteindre. Seule la traversée de l'oedipe et de la castration donne accès au père mort, au père selon la loi. Le père transgresseur est un fils qui n'a connu que l'arbitraire paternel et non pas sa loi.

La loi de la prohibition de l'inceste donne à notre inconscient son lieu, sa structure. Le pervers, par son désaveu, met en cause cette loi. Le pervers laisse la prépondérance au pénis, organe de plaisir, au détriment de ce qui met en place le symbolique, c'est-à-dire l'assomption du phallus comme lieu du désir en suspens.

Le plaisir que Gide prenait avec les jeunes garçons trouvait toute son intensité dans la précipitation. Il les poursuivait à la course. A quelques jours de sa mort, il écrivait dans son Journal avec complaisance comment leur fuite l'excitait. Il avait 80 ans, et il avouait avec fierté que si son médecin s'inquiétait pour son coeur, il le devait à ses galops pour rejoindre ses jeunes amants. Ce qui rend, malgré tout, ce pédophile célèbre sympathique c'était évidemment sa conviction d'apporter du plaisir à ses jeunes partenaires même quand il était un vieillard malade et décharné, c'était aussi son immense talent à nous rendre familière sa réalité sexuelle. Il a été l'objet brillant d'une mère austère et sans attrait. Il semble que le pervers ne puisse faire autrement que d'organiser une réalité scopique nécessaire à la structuration de son désir. Il semble que Gide accueille en lui une jouissance femelle de l'autre qu'il devient, à la condition d'un clivage entre amour, qu'il réserve à sa femme qui a consenti à un mariage blanc, et jouissance, qu'il cherche avec des personnages successifs, jeunes garçons dont il accepte la vénalité.

Le film de Patrick Collard, témoigne du même clivage dans sa relation avec une femme qu'il aime, et sa recherche frénétique du plaisir avec des hommes. C'est la version hard de ce clivage qui va jusqu'à la partouze et « l'oubli » de toutes protections contre la contagion du sida. Hervé Guibert a décrit un univers semblable et, lui aussi, avec beaucoup de talent. L'écriture ou l'image cinématographique leur permet de mettre en scène le regard du Grand Autre « celui qui voit le sujet regardant ». C'est ce regard que vise le défi. A cet Autre qui est l'Autre de la mort, il emprunte l'oeil. C'est ce regard que vise le défi. Ce qu'ils ne cessent de désavouer, c'est la castration, et cela aux risques de leur propre mort. La maladie du sida est leur ultime défi, même si elle leur est d'autant plus intolérable qu'elle atteint leur image narcissique.

Le drame du pervers est de n'avoir pu faire face à la menace maternelle et se référer à un père en tant qu'agent de la castration et support de la loi. La mère a été leur complice à dénoncer la loi du père. Ils ont été fixés dans leur rôle d'objet de plaisir au regard de leur mère. Il n'y a nullement absence de référence au père - on sait par exemple que le père de Gide a été un père particulièrement attentif - mais déni d'une telle référence. Un tel déni met en cause la légitimité du droit conféré par la filiation. Naïvement, Paul appelait son fils André Gide « mon petit ami ». On voit que Paul Gide, lui même, avait du être un éternel fils et se posait auprès de son propre fils, comme un grand frère Or, nous le savons, la psychanalyse vise le processus de reproduction de cette filiation. L'ordre généalogique et la filiation soutiennent un ordre lié à la parole, à l'ordre du langage. Le principe de filiation qu'est ce que c'est ? Le concept de généalogie est que les fils succèdent au fils, on voit les dégâts qu'apporterait le clonage à ce principe incontournable de la généalogie. L'enjeu de l'interdit de l'inceste, c'est la capacité pour chaque être humain d'entrer dans des liens de filiation. Le droit et la psychanalyse ont un point de rencontre : le réglage de la subjectivité.

Le nom est un rapport nécessaire avec une représentation du père. C'est l'institution du nom qui constitue l'arrimage du sujet. Le nom met en scène de façon abrégée la légalité d'une appartenance à l'humanité, c'est à dire celle des sujets parlants. Le nom dès la naissance va donner accès au petit sujet à sa place de vivant et en même temps inaugure sa carrière de mort.

Lacan, dans les Noms du père, dit : « ce qui attend la lecture c'est à ce niveau que se situe le nom. Ce père est à situer dans son progrès sur trois termes : la jouissance, le désir et l'objet ». Lacan met l'accent « sur la mise au pied du mur, la mise au pied de la lettre ». C'était devant ce Dieu que Freud s'était arrêté. Dans le texte biblique, au chapitre de l'Exode était écrit : « Quand tu iras vers eux, tu leur diras que je m'appelle

Ayoum, c'est à dire les lettres, je suis ce que je suis. » En désignant les lettres qui composent le nom (dans la langue hébraïque, il s'agit des consonnes puisque les voyelles ne sont pas écrites dans cette langue). Par ce rappel mythique , Lacan rappelle ce qu'est le processus d'écriture de l'inconscient.

Qu'est ce que l'inconscient ? Freud nomme inconscient l'instance constituée d'éléments refoulés qui se sont vu refuser l'accès au préconscient. Ces éléments sont des représentants pulsionnels qui obéissent aux mécanismes des processus primaires. Pour la psychanalyse contemporaine, c'est à dire lacanienne, l'inconscient est le lieu d'un savoir constitué par un matériel littéral, en lui même dépourvu de signification, organisant la jouissance et réglant le fantasme ainsi qu'une partie de l'économie organique. L'expérience analytique est celle où le sujet est confronté à la vérité de sa destinée, nouée à l'omniprésence des discours où il est constitué La loi symbolique fonde l'alliance et la parenté Cette loi est identique à l'ordre du langage Le signifiant constitue un réseau qui distingue des places différentes. Ces places sont régies par l'ordre phallique. L'unité fonctionnelle dans l'organisation de l'inconscient n'est pas le phonème mais la lettre. La lettre s'offre comme pur symbole. La lettre en tant qu'élément de la chaîne signifiante est en elle même sans signification, mais elle prend valeur de pouvoir faire irruption dans la langue parlée avec le lapsus et le mot d'esprit et manifeste quelque chose d'un désir refoulé, interdit.

Quel va être pour le système symbolique l'effet de l'inceste réalisé. Qu'est-ce que la transgression produit comme effet de langage ?

Charles Melman disait dans son séminaire « Refoulement et déterminisme des névroses » que le caractère pathogène des incestes effectivement réalisés tient vraisemblablement dans ce cas à une confusion du Grand Autre avec l'objet a. « Le névrosé préfère l'amour du père au prix que nous payons pour lui, c'est à dire le malaise dans la civilisation, même si ce malaise est synonyme de notre insatisfaction sexuelle ».

Le pervers met sa préférence à tout ce qui satisfait son plaisir.

L'enfant victime du pervers fera à jamais confusion entre l'objet petit a, cause de son désir et le grand Autre qui reste pour lui hors de portée. Il se verra frustré dans son plaisir sexuel et privé de ce grand Autre dont il attend en vain la protection. Pour lui le ciel est vide.

L'oedipe fait du père mort la cause et l'agent de la normalité psychique. L'oedipe met en place l'étalon de la valeur commune aux deux sexes : le phallus.. Mais si pour l'enfant victime d'abus sexuel, l'oedipe ne représente plus la référence commune, il n'est plus marqué par l'interdit et il est happé par un grand Autre sans frein et sans limite. La filiation oblige à concevoir la clinique, comme clinique de la loi, c'est à dire à mettre l'interdit et la fonction du père dans la perspective de triangulation du sujet.

De nos jours, dans un climat de complicité et de délinquance généralisée, la fonction du père est ravalée au rang de mesure thérapeutique. La notion « d'intérêt de l'enfant » donne lieu à des initiatives assez discordantes avec la vérité de l'enfant. C'est ainsi qu'on a vu naître au plan international à l'UNESCO ce qu'on appelle « Les Droits de l'enfant ». Françoise Dolto en janvier 1990, à l'occasion d'un colloque avait déclaré « les enfants sont le Tiers État de la Nation ». Cela procède d'une certaine démagogie de lancer des slogans « psy » qui donnerait à entendre que le petit sujet pourrait s'autofonder et, devant la débandade des adultes, aurait à assumer sa propre subjectivation. Il est bien certain que cette image est pour l'enfant impossible à assumer, elle court-circuite les procédures d'identification et laisse l'enfant sans

recours.

Il y a quelques jours une élève de troisième, en plein désarroi du fait du divorce de ses parents, a été adressée à une avocate par l'assistante sociale de l'établissement scolaire où elle se trouvait. Cette avocate était censée la représenter au procès en divorce 4e ses parents.

Est ce bien la place de cette jeune fille d'être mise en tiers dans le conflit qui oppose ses parents , alors qu'elle est elle-même en plein désarroi et en phase de désubjectivation, faute de modèle identificatoire..

Un autre exemple du débridage permanent dans nos sociétés modernes a été la controverse à propos du procès et de la condamnation de deux membres du groupe NTM(nique ta mère) pour incitation à la violence contre des fonctionnaires municipaux, par le Tribunal de Toulon, ville qui a une municipalité d'extrême droite. Un hebdomadaire a titré : « la prison pour NTM : l'insulte faite aux jeunes ». Il est quand même réconfortant de penser que ce sont les lecteurs eux-mêmes de ce journal qui ont renvoyé la rédaction à un peu plus de mesure. « Gare au jeunisme et à la démagogie facile... » « C'est votre discours qui

favorise les idées du FN » « NTM n'est comparable ni à Brassens, ni à Malraux »...

Raymond Devos invité à donner son point de vue a déclaré : « Nique ta mère, j'aime pas ça du tout. C'est un mot de passe qui a quelque chose de dégradant. Je m'étonne toujours quand quelqu'un viole le sens moral...Il faut pousser des cris d'alarme » On n'en attendait pas moins de quelqu'un qui sait ce que c'est que le langage et les lois de la parole.

Le langage ne scelle ni ne montre, il donne à entendre.

Autrement dit à ce qui est tu, l'alternative n'est pas à la monstration.

Les films pornographiques, nous le savons, annule les effets de la parole. Mais ne libère pas des effets du refoulement Ce à quoi nous invite la psychanalyse, c'est à un autre usage du langage. Les NTM, avec leurs incantations, ne sont pas les meilleurs outils pour lever notre refoulement oedipien. La levée du refoulement, dont on peut légitimement penser qu'elle est homogène avec la levée de la névrose, selon le concept freudien, ne veut pas dire que tout serait à dire ou à montrer.

Ce qui entretient notre névrose et notre insatisfaction sexuelle, c'est notre amour du père, notre hommage rendu au père. Le mythe individuel du névrosé consiste à attribuer à des incidences diverses la cause de notre insatisfaction. C'est ce que Freud a appelé le traumatisme qu'on peut attribuer à : insuffisance de l'amour maternel, à la naissance d'un frère ou d'une soeur, au traumatisme sexuel, etc.. Freud l'a appris à son détriment, le traumatisme sexuel fait aussi partie des mythes longuement cultivés dans l'analyse au début du siècle. Freud s'étonnait lors de ses premières cures du nombre élevé de pères présentés par ses patientes comme de vils suborneurs. Il lui a fallu un certain temps pour comprendre qu'une partie d'entre elles, mêlait leur fantasme de séduction oedipienne du père à la fable du père séducteur. Pourquoi est-ce que j'insiste tant là dessus ? Parce qu'il y a autour d'affaires incestueuses réelles, une énorme irruption de fantasmes chez les travailleurs sociaux et pourquoi pas chez les psys et les fonctionnaires judiciaires. Nous devons avoir toujours présent à l'esprit qu'un interrogatoire maladroit, une attitude d'apitoiement inconsidéré peut favoriser « l'aveu » et une mise en accusation erronée. On sait combien le délit de « sale gueule » peut peser lourd dans une mise en accusation.. Je sais aussi les très grands progrès accomplis dans la formation du personnel judiciaire qui les a rendus plus prudents, plus compétents.

Si nous remontons quelques années en arrière, l'interrogatoire de très jeunes enfants n'était pas rare. Je me souviens du récit d'une femme très touchante qui racontait avec horreur qu'à quatre ans, interrogée par les gendarmes, elle avait été témoin à charge contre son père accusé de viols répétés de sa soeur aînée. Comment pouvait-elle comprendre qu'elle avait participé à la mise sous les verrous d'un père qu'à son âge, âge oedipien par excellence, elle aimait. C'est au parloir de la prison qu'elle s'était sentie écrasée de culpabilité. Elle avait pris une telle horreur du savoir que malgré toute sa bonne volonté elle était restée une élève médiocre et plus tard, quand elle est devenue à son tour mère de famille, elle ne réussissait pas à faire sortir ses enfants d'une véritable phobie de tout travail scolaire et de tout savoir constitué..

J'ai eu des entretiens avec une femme dont les deux enfants garçon et fille, se retrouvaient chaque nuit et se livraient à des jeux sexuels. Elle se déclarait incapable de leur faire respecter les limites et élevait toutes sortes d'objections à la séparation de ses deux enfants alors que la maison était suffisamment grande pour les loger à deux étages différents. Elle m'a appris par la suite, qu'elle-même avait eu un frère aîné, arriéré mental, qui lui « imposait « des relations sexuelles qu'elle croyait ne pas devoir lui refuser parce qu'il était « si malheureux ». Ce garçon auquel la famille n'avait apporté aucune limite avait été placé à l'hôpital psychiatrique du fait de ses violences et il s'y était rapidement dégradé. Ce rapport pervers à ce frère aîné induisait le regard pervers qu'elle portait sur ses propres enfants et sa complaisance à y retrouver une jouissance interdite.

Les relations incestueuses entre frères et soeurs ne sont pas rares mais n'en ont pas moins des effets ravageants. Une femme portugaise avait fui son village et était venue en France à la mort de son frère. Elle se sentait obscurément fautive de la mort de ce frère alors qu'elle l'avait accompagné dans sa maladie avec le plus grand dévouement. Elle avait entretenu avec lui une relation très tendre depuis son enfance. Elle ne dît jamais si cette relation se transforma en relation incestueuse autrement que dans son fantasme. Pour se punir elle avait épousé un homme de son village, particulièrement frustre, et qu'elle n'aimait pas. Le premier enfant était psychotique et c'est lui que je prenais en psychothérapie .Le père rejeté s'enfonçait dans l'alcoolisme. Elle-même, enfin gratifiée par la venue d'une jolie

petite fille, continua de refuser toute possibilité de bonheur et se laissa mourir d'un cancer.

Parmi les immigrés, nous rencontrons parfois des symptomatologies qui rappellent celles des malades de Freud au début du siècle. Une autre femme portugaise se disait « être une sainte » parce qu'elle prétendait que les habitants de son village demandaient à Rome son procès en béatification parce qu'elle avait réussi à résister aux violents assauts d'un oncle. L'état de sa petite culotte avait été la preuve de l'énergie qu'elle avait déployée pour se défendre. Elle vivait en France avec un mari qu'elle méprisait et qu'elle soupçonnait d'éprouver des intentions coupables vis à vis de leur fille unique. Cette enfant de 13 ans se débilisait Elle ne pouvait rien ignorer de cette légende tant de fois répétée. Se débiliser, était sa façon d'échapper aux fantasmes hystériques maternels.

J'ai reçu une jeune et jolie adolescente, à la demande de sa mère. Elle soupçonnait le père de l'enfant qui prenait chez lui sa fille un dimanche sur deux, à la suite du jugement en divorce de ses parents.

Elle l'accusait d'entretenir des relations perverses avec sa fille qui le niait et qui réclamait de voir son père. La mère tirait sa certitude de ce qui n'était probablement chez elle que fantasme, c'est-à-dire du fait que son mari avait lui-même été l'objet sexuel d'un père pervers.

Qu'attendait-elle d'une thérapeute qui aurait joué le rôle de vigile, qui aurait eu à dénoncer un père qui allait inéluctablement être coupable ?

L'enfant , elle, se taisait et dessinait imperturbablement des paysages poétiques et déserts. Quelle identification était-elle possible pour cette enfant ?

Le fantasme fait fi du principe de réalité. Tout dit la fragilité des témoignages. La réalité psychique n'est que l'appréciation de la réalité à travers l'écran du fantasme. Il est des mères et des filles capables de faire naître un climat de suspicion sur tout leur entourage.

Rien de tel qu'un couple mère-fille pour mêler le fantasme et la réalité de façon si étroite qu'elles mêmes n'arrivent plus à s'y reconnaître Au cours d'une analyse, une jeune fille de 23 ans qui réussit brillamment sa vie professionnelle, se plaint de rester frigide dans ses relations amoureuses. Mère et fille attribuent les difficultés sexuelles de la fille à une relation précoce qu'elle aurait eu quand elle avait quatre ans avec le fils de la gardienne de la résidence, de dix ans son aîné. Elle faisait du vélo dans le jardin et ce garçon l'aurait attirée dans une remise pour se livrer avec elle à des jeux érotiques. Le témoignage de la patiente est d'une grande imprécision. Chose étrange son frère a le même âge que le fils de la gardienne et elle a eu avec lui une relation très tendre. La mère à qui elle raconte ses séances, insiste sur la véracité de cette séduction, alors que la patiente a bien du mal à reconstituer le puzzle.

J'ai l'étrange impression que la mère cherche à occulter une histoire plus trouble autour d'une relation avec ce frère aîné. C'est sur ce point d'énigme que l'analyse s'interrompt, comme s'était interrompue l'analyse qu'elle avait entamée avec un homme l'année précédente . Elle est retournée à l'atmosphère de serre chaude avec sa mère et son frère aîné qui habitaient à peu de distance les uns des autres, pendant que le père absorbé par son travail, restait tenu à l'écart.. Il n'est pas rare que ce soit sur de semblables points d'énigmes que bute l'analyse.

Une jeune femme en analyse, déjà depuis quelques mois, fait un jour une allusion très rapide au fait que quatre de ses frères aînés avaient eu des relations sexuelles avec elle qui était la plus jeune d'une famille très nombreuse. Elle énonce cela sans émotion apparente et se défile s'il est fait allusion à ce qu'elle a dit. Est-ce réalité ou fantasme ?

Elle est très séductrice et elle entend rester maître des situations assez rocambolesques dans lesquelles elle se met souvent. Sa vie professionnelle l'a fait vivre au contact d'enfants très perturbés. Elle se montre en général compétente, organisée, elle déploie une très grande énergie, puis il arrive qu'elle se sente piégée dans des situations qu'elle a elle-même créées et dont elle se sent incapable de sortir. Alors elle tombe malade, met sa vie en danger. Elle souffre de douleurs vertébrales et d'une intense contracture au bras qui déconcerte les médecins et qui ressemble beaucoup à un défi qu'elle leur lance d'avoir à la guérir L'hypothèse qui peut être formulée au sujet des viols répétés des quatre frères, c'est qu'ils ont été pour elle l'occasion de ressentir un sentiment de maîtrise et de toute puissance : elle est en effet remarquablement séductrice, et a d'autres occasions de se ressentir dévalorisée, humiliée avec le recours aux processus de somatisation qu'elle a toujours présenté depuis l'enfance, allergie, asthme, intenses fatigues. Ce qui a pu lui permettre de sortir de sa position dépressive, d'avoir été traitée en pur objet, est de se bercer de l'illusion qu'elle restait maître du jeu. Chez elle, encore, réalité et fantasmes sont intimement liés. Elle est passée aussi par des phénomènes de dépersonnalisation. Au sortir de

son travail, après un déménagement relativement récent, il lui est arrivé de perdre les repères de son domicile, d'oublier totalement son adresse et de passer à plusieurs reprises devant son immeuble sans le reconnaître. Faute d'avoir eu un père qui dise non à l'inceste répété sous son toit, on voit comment opère la perte de ses repères dans le réel..

Je vais parler un peu plus longuement d'une jeune fille que j'ai suivie quand elle avait 14 ans, au moment où elle venait de sortir d'une maison de repos après une dépression sévère et une longue période d'anorexie. Nathalie occupait une place à part dans une fratrie de quatre enfants dont elle était la deuxième. Sa soeur aînée était la fille légitime d'un premier mariage de la mère. Le frère et la soeur cadette de Nathalie étaient les enfants légitimes du second mariage de la mère.

Nathalie avait été la fille non désirée d'un amant de passage dont elle savait très peu de choses, si ce n'est qu'il était instable et drogué.

Nathalie porte le nom du père de sa soeur aînée, qui lui a donné son nom parce qu'elle est née avant le divorce des parents. Il a reconnu Nathalie parce qu'il est plutôt un brave homme et qu'il n'a pas fait de désaveu de paternité. Quant au beau-père de Nathalie, père des deux cadets de la fratrie, il a eu des relations incestueuses avec elle de l'âge de quatre ans jusqu'à 12 ans. Photographe de profession, il prenait des photos de Nathalie dans des attitudes séductrices qu'elle apprenait en regardant les photos de revues pornographiques, ce dont sa mère n'ignorait rien..

Nathalie a donc eu trois pères. Un père qui lui a donné son nom, celui qui l'a engendré et ce beau-père enfin qu'elle a toujours appelé papa, qui lui a réservé ses perversités, qui a épargné ses propres enfants. Il faut cependant signaler le viol du garçon à huit ans par un jardiner municipal. L'affaire a été jugée et le jardinier condamné à une amende qui a été mise à la banque jusqu'à sa majorité. Cet étrange pécule était considéré par la famille comme un avantage considérable et enviable par les autres membres de la famille.

Tout cela se passe dans une commune de banlieue qui n'a pas bonne réputation. Les vols dans les magasins, non seulement ne sont pas sanctionnés par les parents mais sont au contraire organisés par eux. Ils envoient les enfants avec la liste des objets à voler. Saumon caviar sont commandés à l'avance quand on veut faire la fête.

Nathalie présentera beaucoup de symptômes et particulièrement le besoin de voler des denrées alimentaires, mais aussi des objets de luxe, parfum, maquillage. Elle a eu longtemps des problèmes de peau. A certain moment, son visage se couvrait d'acné.

Mais peu à peu se mit en place un symptôme beaucoup plus gênant, une boulimie. Elle s'empiffrait mais restituait immédiatement ce qu'elle venait de manger dans les WC. On s'étonnait autour d'elle qu'elle puisse rester aussi mince avec un tel régime, personne ne se doutait de ses vomissements. Je pense qu'on peut situer l'origine de ses troubles d'alimentation, qui avait commencé avec l'anorexie, dans la relation à une mère immature, fantasque et qui déversait sur Nathalie ses humeurs les plus dévastatrices. Nathalie était à son tour piégée dans les demandes maternelles d'amour et de consolation. S'empiffrer était pour Nathalie se remplir de tout ce que sa mère avait été incapable de lui procurer, sécurité et protection. Elle vivait son corps comme un organe à remplir, comme si de l'informe pouvait se faire un corps qui aurait une certaine consistance. Ce qu'elle incorporait était de l'indifférencié.

Elle le ressentait dès qu'il était en elle comme participant, au contraire du monstrueux et de l'informe et elle le rejetait violemment, avec un sentiment de grand dégoût pour elle même. Nathalie cherchait, bien sûr, un homme sur qui elle puisse s'appuyer, mais, comme pour la nourriture, son appétit était « immaîtrisable » et elle ne trouvait jamais la bonne distance. Ou elle se précipitait dans le lit d'un homme à la première manifestation d'intérêt pour elle et c'était l'échec, ou elle tombait réellement amoureuse et elle simulait l'indifférence et se montrait même agressive. On retrouve les mêmes « empêtrements » que nous venons de décrire avec l'anorexie et la boulimie.

Le grand Autre aurait, pour elle, les caractéristiques maternelles, grande bouche béante prête à l'engloutir et que nul phallus n'a réussi à barrer. C'est l'image archaïque de l'ogre et de l'ogresse qui marque, nous dit Cl Melman, immanquablement l'enfance de celle ou de celui qui a eu affaire à des parents non castrés. Seul le phallus pourrait être cet os qui empêcherait la mâchoire grande ouverte de l'Autre de se refermer. Mais avec la réalisation de l'inceste, nul père ne pouvait occuper la place de cet os dans la béance maternelle. Aucune protection n'était venue faire obstacle à l'angoisse. Si le père ne connaît pas la loi, s'il l'enfreint en faisant des promesses à l'enfant, « plus tard je t'épouserai, tu n'es pas ma fille, alors tout est permis », l'enfant délaissée

devenue adulte ne connaîtrait aucun lieu. Elle serait condamnée à l'errance éternelle.

Cependant Nathalie connaît quelque apaisement dans les voyages. Elle part en Inde où son père par le sang, aurait, aux dires de sa mère, séjourné. Dans quelle quête se lance-t-elle ? Elle revient de ces pérégrinations pour un temps heureuse et soulagée d'avoir fait des rencontres sans lendemain avec des gens qui, comme elle, se trouvent soulagés du poids de leur existence en se gorgeant de superbes paysages et de l'étalage de toutes les misères humaines.

Quelle a été ma stupéfaction de l'entendre déclarer son projet d'aller aux Philippines dans la ville la plus réputée auprès des pédophiles pour le commerce sexuel des jeunes enfants. L'employé de l'agence de voyage lui a fait remarquer qu'elle était bien jeune qu'elle ne paraissait pas son âge pour débarquer seule dans une ville pareille. Ça n'a pas ébranlé sa décision. De fait, elle a réalisé ce voyage en évitant tout de même les quartiers chauds et n'a fait que des rencontres tout à fait normales et un séjour touristique sans histoire. Que voulait-elle se prouver à elle-même, que voulait-elle braver ? quel était ce lieu que n'habitait nul père ? Est-ce le travail psychanalytique qui lui a permis d'affronter volontairement cette situation angoissante ? A-t-elle pu en faire un lieu troué par le symbolique puisqu'elle y fit la rencontre d'un jeune homme appartenant à la religion bouddhique qui lui fit connaître toute sa famille et chez qui elle put discuter sans angoisse ?

Il n'est pas possible de terminer l'exposé de ce cas comme un happy end, comme si je vous avais fait assister à la dissolution pure et simple des symptômes. Nathalie a gardé toute sa fragilité, elle n'a pas encore rencontré l'homme avec qui elle voudrait avoir des enfants., mais elle peut se lier d'amitié, faire des projets, vivre la rencontre avec les autres avec moins d'angoisse. Elle a repris des études tout en continuant à travailler. Elle dit la nécessité qu'elle éprouve à écrire. Si elle a repris des études, c'est pour pouvoir écrire. Quoi ?...Elle ne sait pas, pas des romans. Écrire lui permet de se séparer de sa mère, de se sentir plus autonome, de ne plus dépendre de ses prédictions, d'assumer quelque chose de son destin...

Gabriel Balbo

Semper ? [1]

Médecin, jouissant d'une grande notoriété dans sa spécialité, le père est originaire du sud de l'Italie, la mère, piémontaise, d'abord assistante sociale, est devenue ensuite psychothérapeute. Les deux époux ont trimé pour réussir et s'assurer d'une certaine considération sociale: elle a étudié la psychologie tout en travaillant, il a passé son diplôme en se spécialisant pendant trois ans dans une université allemande. Avant de donner le jour au premier de leurs deux fils, elle accouche d'une fille qui succombe peu après sa naissance. Alors qu'il a 15 ans, le cadet des deux fils meurt d'un accident sur la route. Luca est le seul enfant qui leur reste. De survivre entre deux morts ne manque pas de le tourmenter ni, comme on va le constater, d'alimenter sa « frérocité » envers les autres.

C'est maintenant un jeune homme de vingt-six ans, intelligent, cultivé, auteur déjà de trois romans et de nouvelles, très sportif, beau de sa personne, les conquêtes féminines ne lui manquent pas.

Pourquoi entreprend-il une analyse, il y a de cela six ans?

Un événement familial, parmi de nombreux autres du même genre jalonnant son histoire personnelle, répond exemplairement à cette question. Ce jour-là, devant sa femme de ménage qu'elle vient de morigéner sévèrement, il manque ignominieusement de respect à sa mère: il trouve la réprimande injustifiée et exige d'elle qu'elle reconnaisse devant son employée avoir exagéré. Blessée par les propos qu'il lui tient, elle lui réclame des excuses. Il les lui refuse. Elle le frappe. Il lui assène brutalement en pleine figure un coup de manche à balai. Pour qu'il se calme, cesse de hurler et de crier et finisse par faire amende honorable, elle le traîne sur le pallier et referme sur lui la porte de l'appartement[2]. Le silence se fait; après un certain temps d'attente, elle entend enfin sonner. Elle se précipite pour ouvrir: elle le trouve accompagné de deux carabiniers et d'un inspecteur de police qu'il est allé chercher au commissariat voisin, auquel il s'est rendu pour se plaindre des mauvais traitements qu'il a sans cesse à souffrir d'une mère, pourtant assistante sociale! Admonestée, humiliée de nouveau, il lui faut bien s'incliner devant les forces de l'ordre. Et il en dira, au cours d'une séance: « je suis rentré chez moi, triomphant ». J'ajouterais: il l'a bien baisée, pour souligner l'enjeu incestueux imaginaire dont la chose rapportée fut symbolique. Insolences, insultes, rébellions, casses et même, à partir de l'adolescence, exactions ne vont pas cesser de se répéter. Ce comportement ne va bientôt plus se limiter aux siens qu'il tient sous sa férule: il s'étend à l'extérieur et surtout au lycée puis à l'université, lieux où il est confronté aux maîtres. Dans le secondaire, ses parents ne cessent de devoir se rendre auprès des responsables d'établissements, qui les convoquent; il s'en faut de peu qu'il échoue au baccalauréat; à l'université, les enseignants lui font payer cher son arrogance: il est parfois contraint de repasser trois fois un examen pour l'obtenir. Il ne peut tenir sa langue, et son esprit critique, si souvent avisé, est exprimé avec un tel mépris, une telle suffisance, qu'il se rend insupportable. Invité d'un dîner préparé par ses parents, un ministre de leurs amis leur avoue qu'il ne craint pas les interpellations parlementaires, alors qu'il redoute toujours celles de leur fils, tant elles sont imprévisibles, pertinentes et impertinentes. Il est non moins impertinent avec les éditeurs, certes convaincus de son talent, mais persuadés que son génie littéraire et poétique n'a guère pour le moment de valeur commerciale; son premier ouvrage, « Edito-Re », lui reste ainsi sur les bras.

Son père a bien essayé par le passé de corriger, sanctionner et punir son fils. En vain. Comme le dit le Satan du « Livre de Job », c'est de toute façon « peau pour peau » c'est à dire donnant - donnant. N'étant pas Dieu le père d'ailleurs, brave homme, affable, à la fin, il renonce. En tout état de cause, c'est sa femme, qui est phallique. Ce qui ne lui vaut au demeurant aucune reconnaissance d'autorité! Et puis, la règle du jeu de ce

[1] Ou sans père, comme l'on voudra latiniser.

[2] Elle ne lui ouvrira que s'il demande à s'excuser.

trio familial infernal, oblige chacun à défier l'autre pour s'engager dans un conflit avec lui, seule chance possible de tenir sa place. Commettant toujours le même lapsus, elle nomme son fils du prénom de son époux; son Luca exige-t-il d'elle cent cinquante mille lires ? elle les lui refuse; une mère ne donne pas d'argent à un fils, c'est au père qu'il revient de le faire, mais elle veut bien les lui demander à sa place. Le mari arrive: elle lui réclame à haute voix la somme « exigée » dit elle. Il la lui remet sans sourciller, et elle la porte à son destinataire: « tiens, c'est de la part de ton père! », Il prend les billets, les déchire, les lui rend en lui lançant: « va te les foutre au cul, espèce de pute !» C'est du « vérisme », au fond, que cette violence des mots et des actes. S'il s'écoutait, son père le tuerait. Mais il ne s'écoute, ni n'entend quoi que ce soit de l'autre. Elle finit par installer son cabinet en dehors de l'appartement: elle peut s'y retirer, lorsqu'elle n'en peut mais. Il y a de cela six mois, la violence fut telle entre les époux et leur fils, qu'ils vinrent me trouver en pleurant: car c'est bien à une fratrie que j'ai affaire, composée d'une fille et de deux garçons. Une soeur et deux frères: ce à quoi personne n'a vraiment voulu renoncer, ce dont le deuil n'a pu être fait.

Dernièrement, son fils se lie à une étudiante avec laquelle il s'entend très bien. Ils veulent tous deux se trouver un studio pour y vivre ensemble. Elle travaille déjà pour gagner quelque argent, il se cherche lui aussi un emploi pour n'avoir plus à dépendre des siens. Tout cela se fait cependant à l'insu de ses parents qu'il n'informe de rien, qu'il délaisse même, en restant avec sa compagne. Sa mère vient alors me trouver, et pendant une heure elle me fait une véritable scène - en réalité, une bouffée délirante. Elle veut savoir où son fils est parti, avec quelle femme, quel homme. Elle le soupçonne de s'être lié avec une moins que rien, et d'avoir assassiné l'enfant dont elle est déjà enceinte de lui... En somme j'entends: « qu'as tu fait de ton frère? » Je réponds: « en suis je le gardien? » Elle éclate en sanglots, elle ne peut se passer de lui, des pensées de suicide lui passent en tête, la dépression la guette, elle fait une grave « ostéopeureuse » - ostéoporose, en italien: littéralement ostéopeureuse! Elle fait cependant tant et si bien, que son fils finit par retourner au bercail, par abandonner l'idée du studio à deux, mais conserve sa relation. C'est reparti, reparti?...Seulement pour un tour.

Ce n'est pourtant plus du tout comme avant. La répétition est différentielle maintenant. Si le ciel familial est encore nuageux, ces nuages ne sont plus que des queues d'orage, ou de rage. Se mettre en colère se dit d'ailleurs en italien « incazzarsi », se faire pénis. Fini pour lui le Tohu Bohu du début: sa psychanalyse commence à produire de réels effets. Sa relation à son père se pacifie: elle prend une toute autre coloration, prend consistance; il se le figure tout autrement. Comme lui s'était spécialisé à l'étranger, ne se spécialiserait-il pas en psychologie, en psychanalyse, en venant trois ou quatre ans à Paris? Son rapport à la loi change également; à propos de règles qu'il lui arrive encore de vouloir s'inventer, celles-ci pour soumettre sa compagne à sa seule volonté, sous couvert d'un semblant de parité, je puis me permettre de lui rappeler et il l'entend parfaitement: « Tu patere legem quam ipse fecisti !» C'est un grand pas, ainsi peut désormais se réaliser avec elle, tout comme avec moi au sein du transfert, ce que Charles Melman a récemment appelé à Bruxelles: « une complicité joyeuse dans la différence » Ceci pour dire ce qu'il attendait personnellement de l'Autre. L'Autre ex-siste donc désormais pour mon fougueux et sagace analysant.

Le chemin parcouru se mesure aux pas que l'on y fait. Lorsqu'il m'est arrivé, Luca était sans père... « Mon père n'est que mon géniteur, rien d'autre disait il; c'est moi qui suis mon seul père! » Il distingue parfaitement, en disant cela, le géniteur qui ne vaut que pour peu, du père symbolique qui est essentiel. Ou bien encore, au cours de son analyse, il lui arrive de déraper sur le père:

« Lacan a montré l'importance de la parole et de la lettre? Mais à quel âge l'a-t-il montré? Vers cinquante ans! moi, je l'ai découvert à vingt cinq: je suis donc le premier à l'avoir pensé! » C'est plein d'amour déjà et ce n'est pas lui qui irait jusqu'à prétendre, comme certain analyste bien connu, être le directeur de thèse de Lacan... Du père, son discours soutient en réalité l'existence: ses conflits, ses combats contre lui en témoignent: le prouve enfin sa croyance en l'existence d'un dieu, intouchable en qui tout s'origine. Il n'y a donc pas chez lui de forclusion du nom du père: en tant que fils, il en est bien l'un des signifiants. Ne dit il pas d'ailleurs de son père qu'il n'est qu' « uno stronzo », une merde? C'est justement une matière éminemment symbolique, et le dire ainsi, c'est déjà totémique. L'on va voir bientôt que l'objet de son fantasme, objet

a qu'il a phallicisé afin que rien n'en tombe, afin que rien ne s'en perde en bourse est précisément cette matière, avec son circuit pulsionnel, sa zone érogène: le sphincter anal. Il est donc tout à fait névrosé, seules ses défenses sont tantôt perverses, tantôt d'allure psychotique.

Mais quelle névrose! dans l'optique qui est la sienne, le réel du savoir et du beau est en lui retiré. Que pourrait il bien apprendre des autres qu'il ne sache déjà mieux qu'eux ? Choisir de tenir une telle position ne manque pas de courage: tous ceux qu'il rencontre - journalistes, écrivains, poètes, étudiants, enseignants, parents et amis etc.- vont évidemment lui dire combien cette position est un leurre, combien le réel dont il se soutient ne fait qu'image, combien il en est dupe; il opère donc progressivement un splendide isolement, en se fâchant, en rompant, en insultant... Un tel mouvement de retrait ne comporte guère de virtualité: il n'investit ni ne travaille plus que pour son oeuvre[1]. De surcroît, sa narcissique et mégalomaniaque position le porte à balancer à chacun sans mi-dire sa vérité. Si l'on quitte à cet égard le schéma optique pour passer au graphe du désir, auquel il est corrélé, son impertinence, son impudence, soulignent que les messages insolents qu'il lui plaît d'adresser à ses pareils ne sont pas codés du tout. Un ministre a pu dire d'eux qu'ils étaient imprévisibles, c'est à dire que n'étant pas codés, nul ne peut les inverser en son nom, pour se les attribuer, les contester ou les rejeter. Au lieu du grand Autre, ce n'est donc pas au père qu'il s'attaque ainsi, c'est au code. De cette attaque, aussi bien le désir, la demande que l'objet a du fantasme vont être marqués; mais vouloir se faire son trou au lieu du code dans l'Autre, c'est vouloir se singulariser, être original, péremptoire, tyrannique, voire créateur. Ce trou est typique du névrosé: « chacun trouve par l'analyse sa propre langue, dit-il, et accède grâce à elle à son propre inconscient, il existe donc autant de théories de l'inconscient que de patients qui parlent ». Pas d'autre père, ni d'autre maître que sa propre langue. En une telle conception, non seulement la psychanalyse ne saurait être scientifique, mais le S2 n'y est qu'un semblant, qu'un redoublement du S1, du signifiant maître. Luca est l'analysant idéal, celui qui fait du sujet supposé savoir l'analyste idéal; l'analysant qui chatouille au contraire l'idéal de l'analyste, ne cherche pas à faire son trou dans le code, mais au lieu de la vérité dans le grand Autre, vérité se soutenant d'un savoir S2 que l'analysant va entendre déloger, questionner en interpellant son psychanalyste. Luca n'en est pas encore là. Y parviendra-t-il jamais? Ce n'est pas certain, vu l'immense amour qu'il porte au père, amour que son analité masque et révèle en même temps par de la haine.

Les premiers effets de l'acquisition d'un code, pour un enfant, c'est de pouvoir articuler, être un parlêtre, mais c'est aussi dès lors de pouvoir discipliner au niveau du corps une jouissance[2], en lui donnant pour limite une satisfaction d'ordre libidinal[3]. Cette limite, c'est au sphincter que le sujet la doit. La discipline est ce qui, au niveau fonctionnel, fait droit à l'autorité paternelle.

Pour ce qui regarde l'analité, la matière à laquelle cette discipline s'applique est comme la racine latine du mot matière, qui est mater: c'est de la mère... qu'il est donc question avec elle. C'est elle que les sphincters évacuent ou retiennent; et le déchet n'est pas que la preuve d'une manducation totémique préalable, ne témoigne pas seulement de l'oralité cannibalique par laquelle le père symbolique prend consistance: il représente aussi et surtout le phallus maternel évacué de son trou, de son lieu de recel. C'est d'ailleurs une théorie sexuelle infantile courante - si l'on peut dire - que celle qui suppose que les enfants comme le pénis naissent par l'anus.

Le sphincter, le rond de ficelle anal, est pour le jeune analysant et en raison de son histoire même, particulièrement chargé de sens; qu'on juge de l'imaginaire qui en est constitutif: à quatre ans, il assiste au « redressement » du sacrum de sa mère par un kinésithérapeute qui lui enfonce pour ce faire un doigt dans l'anus, cette pénétration par le doigt va originer chez l'enfant une jouissance sexuelle mêlée de traumatisme qui a depuis pour objet a le doigt et la matière; il ne manque pas de « mouiller de l'anus » dit-il, ce qui l'excite au point de s'y mettre un doigt pour prendre plus de satisfaction à se masturber; enfin, il préfère prendre sa compagne par derrière, alors qu'elle n'y tient pas.

Rien en tout cela qui évoque ou trouve une origine dans ce que pourrait être la sexualité de

[1] Or cette œuvre n'est toujours pas publiée.

[2] Qui est celle de la sphère buccale.

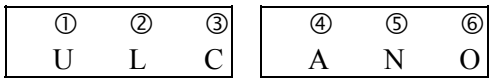
[3] Qui est relative elle, à l'oralité.

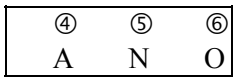
son père, pour lui tabou. Impossible d'accéder dans de telles conditions à la reconnaissance de la fonction paternelle dans ce qu'elle a de symbolique, dans ce qu'elle suppose de fiction socialement ordonnée. Il en reste à une jouissance qui lui interdit d'accéder à un savoir sur ce qu'elle est, qui l'oblige à rabattre la fonction paternelle sur un besoin, celui de géniteur. Ce besoin le ramenant au phallus anal, il peut alors faire de l'objet de son fantasme, un objet échappant à toute loi, un objet dont il est l'auteur, le père.

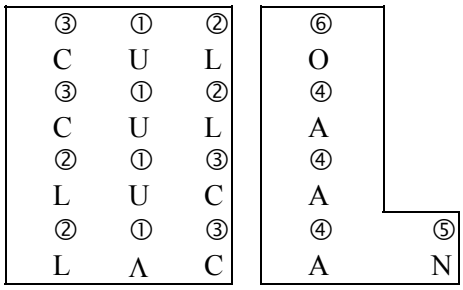
La lettre d'un rêve va lui faire perdre tout cet imaginaire et rétablir le passage vers la Loi symbolique, celle qui s'ordonne à la castration.

Au cours de ce rêve aux multiples rebondissements, apparaît un volcan dont il ne dit mot, qui est donc tu comme d'un détail incongru sur lequel rien n'est à dire, ou qui figurerait comme on voudra: l'ombilic ou le point aveugle du rêve, rêve construit par éruptions successives de scènes jaillissant comme autant de scories plus ou moins brûlantes. Les rêves sont toujours volcaniques, mêlés de soufre et de laves. Or Vulcano qui désigne le volcan en italien est un signifiant peu banal, peu ordinaire pour notre Luca - prénom de l'analysant. La lettre y joue un rôle primordial:

(I) (II)







(IV) (V)

α) En caractères romains, V≡ U≡ Λ

(souvent gravé de cette façon, comme un V renversé)

β) (I) ≡ (II) ≡ (III) ≡ (IV) ≡ (V), chaque fois nous y avons en effet le cul: soit culo, soit ano (anus), soit Luc(a), soit Lac (cul mouillé); cette insistance fait le lit ou le berceau culla dont peut faire métaphore pas n'importe quel nom du père, puisqu'il s'agit de Lacan.

χ) L'ensemble (IV) est une tresse qui fait littéralement passer de cul à Lacan, via cula et Luca.

En quoi ce cratère, ce rond de ficelle volcanique est-il signifiant du Nom du Père? Il est en ce qu'en italien Vulcano c'est non seulement volcan mais aussi Vulcain, dieu du feu. Au sortir de cette séance, il va dans une librairie et s'achète un séminaire de Lacan. A partir de cette séance, son rapport à ses parents, aux autres, aux choses se modifie du tout au tout.

Ce n'est cependant pas faute qu'il lui reste beaucoup à savoir sur le réel constitutif de son inconscient, du moins n'en est-il plus l'oiseau de feu. Il lui reste notamment à tresser cet imaginaire dont il ne lui reste plus qu'un rond de cendres, au réel du père, pour savoir ce que privation et castration veulent dire au moins au sens du refoulement, et au symbolique de sa fonction, pour reconnaître qu'il n'est plus lui même le signifiant de ce qui manque en l'Autre dont il ne peut du coup valablement inverser les messages en son propre nom. A cet égard, il lui est toujours impossible de mener à terme ce qu'il entreprend.

Rome ne s'est pas faite en un jour...

Jean-Pierre Lebrun

Destins de la fonction paternelle[1]

La question que je vais essayer d'articuler avec vous est de nous demander en quoi l'enseignement de Lacan peut servir à nous repérer dans ce qui se passe aujourd'hui dans notre société. J'en fais en tout cas mon hypothèse de départ, et je vais vous soumettre certaines articulations pour que nous puissions ensuite en parler plus avant.

Je pourrais partir, puisque vous avez travaillé sur « parricide et inceste », de cette formule de Lacan qui m'a toujours paru forte : « Il n'y a pas de rapport sexuel sauf incestueux ou meurtrier ». Je partirai de là selon deux axes : d'une part, essayer de pointer certains éléments de l'enseignement de Lacan dont je vais vous donner ma lecture, et d'autre part, à partir de ces éléments, j'essayerai de les faire fonctionner dans le social d'aujourd'hui afin de voir ce qu'ils nous permettent d'appréhender.

« Il n'y a pas de rapport sexuel sauf incestueux ou meurtrier », je ne vais pas vous faire le commentaire exhaustif de cette fameuse formule. On peut dire très simplement : il n'y pas de rapport sexuel puisque qu'entre homme et femme il y a toujours quelque chose qui s'interpose, qui vient faire que ça ne se rencontre pas, au sens d'une réussite pleine de la rencontre. Il y a toujours comme un reste, comme dans la division entre 100 et 3, vous vous trouvez toujours avec un petit bout qui n'arrive pas à se mettre en place. Il n'y a pas de rapport sexuel puisque le langage vient faire mur entre un homme et une femme. S'il n'y avait pas le langage, on peut supposer qu'il y aurait du rapport sexuel. En quoi dès lors, l'inceste et le meurtre feraient rapport sexuel ? Ce qui voudrait donc dire qu'ils ne seraient pas langage.

Je pense que vous pouvez soutenir un tel propos très facilement en percevant que l'introduction de la discontinuité des mots suppose qu'il y ait eu un recul par rapport à la continuité qu'on suppose être celle du réel. Vous pouvez remarquer que si le langage définit l'être humain, si c'est cette compétence-là qui le détermine... Vous connaissez la position que Lacan prend à l'égard du langage : ce n'est pas seulement une compétence sur quoi nous mettons la main, bien au contraire. Si le monde des mots suppose ce recul par rapport au monde des choses, on pourrait dire qu'il faut pour qu'il y ait des mots, qu'on se soit sorti des choses et qu'on consente à ne pas y retourner. Justement, ne pas s'en sortir du monde des choses, ça serait bien l'inceste et y retourner, ça serait bien le meurtre.[2]

Il faut quitter la version anecdotique de l'inceste pour repérer que le langage lui-même est la mise en acte de l'interdit de l'inceste. A partir du moment où vous parlez, cela suppose que vous renonciez à coller aux choses. Si vous maintenez ce collage, vous maintiendriez quelque chose qui serait de l'ordre de l'incestueux. Et inversement, si vous vouliez retourner ou que vous ne vous contentiez pas d'agresser, de violenter l'autre, mais que vous vouliez vraiment sa peau, que vous vouliez, au travers des mots, parvenir à l'atteindre, lui, dans le réel, vous glissez du côté de ce qui est le meurtre. Ceci pour remarquer qu'inceste et meurtre ne sont pas au même endroit de la structure du rapport sexuel puisque que l'inceste est au début de la chaîne ; il ne laisse pas se mettre en place le langage tandis que le meurtre est à la fin de la chaîne et il écrase la dimension du langage.

Du coup, ça permet de percevoir ce qui est aujourd'hui presque devenu une idéologie, l'idéologie de l'urgence. L'urgence, ça peut très bien s'entendre comme une manière de court-circuiter le recul qu'implique le langage et que donc l'urgence court toujours le risque de l'inceste. Je fais un court-circuit très rapide en même temps que je le dénonce pour vous faire entendre que cette dimension de l'inceste doit être utilisée de manière bien plus large que le seul événement auquel nous pensons éventuellement. Et de la même

1 Texte revu par l'auteur, mais il a été laissé à cette intervention son caractère oral

2 Ceci a été longuement explicité dans mon livre, *De la maladie médicale*, Louvain-la-Neuve, Éditions De Boeck, 1993. (Particulièrement dans le chapitre 3, Le poids oublié du langage.)

façon, la question du meurtre se pose à chaque fois que je veux faire coïncider les mots et les choses. Un exemple de cela : la psychiatrie aujourd'hui ; ce qu'elle espère et qu'elle pense parfois être en train de réaliser, c'est à partir de la biologie, de rendre compte entièrement d'un comportement, ou de ce que quelqu'un dit. Si tel était le cas, notons que ce serait en fin de compte meurtrier parce que, à partir du moment où vous faites en sorte que collent les mots et les choses, vous êtes dans le meurtre.

Ce sont donc deux concepts qui sont bien plus structuraux que leur seule utilisation anecdotique habituelle. Ça nous permettra de voir en quoi ils s'articulent extrêmement bien avec ce qui est en train de se passer aujourd'hui.

Deuxième point de l'enseignement de Lacan sur lequel j'aimerais faire quelques indications, c'est que de Freud à Lacan, un très grand saut s'est opéré sur la lecture que l'on peut faire de l'Oedipe. La lecture que faisait Freud de l'Oedipe, c'était finalement le désir pour la mère – ça n'est pas le destin de la fille, mais il commence aussi par là ; l'enfant a un désir pour la mère et donc aussi un désir d'en finir avec cet empêcheur de posséder la mère qu'est le père. Chez Lacan, ceci devient le désir de la mère non seulement au sens du désir pour elle mais au sens du désir qui vient d'elle : on passe d'un génitif objectif à un génitif subjectif. Du coup, ce n'est plus le personnage d'Oedipe qui est le paradigme mais c'est plutôt celui d'Hamlet puisque la différence entre les deux, c'est que si le premier tue son père et couche avec sa mère, il n'en sait rien, et ce n'est qu'après que ça lui fait des problèmes ; tandis que le second, lui, d'emblée, sait de quoi il retourne, et c'est avant l'acte que lui viennent toutes les questions. Ceci aussi distingue notre monde d'aujourd'hui où nous savons et où nous devons, avec ce savoir, tenir une certaine place, alors que auparavant, avant la période dite moderne, nous étions sans savoir. Nous sommes de ce fait beaucoup plus hamletéen qu'oedipien. Ce qui veut dire que ce à quoi nous sommes confrontés, c'est surtout à la difficulté de soutenir notre désir ; au sens d'ailleurs où c'est la difficulté majeure d'Hamlet qui ne parvient pas à soutenir son désir face à celui de sa mère Gertrude ; rappelez-vous la fameuse scène de la chambre à coucher : il va essayer de lui dire ses quatre vérités, et après les lui avoir dites, il renonce à son désir, il laisse tomber parce qu'il reste englué dans le désir de la mère, parce qu'il ne parvient pas à soutenir son désir propre mais en revanche, reste absorbé, collé au désir de Gertrude. L'inceste est non pas tant dans son voeu de posséder sa mère que dans son impossibilité à ne plus être possédé par elle, dans son impossibilité de s'en décoller.

Vous voyez que du coup l'intervention paternelle n'a pas tout à fait le même statut. On pourrait dire que chez Freud, père et mère sont deux personnages symétriquement positionnés, l'un étant presque le miroir inversé de l'autre, les rapports avec l'un étant l'envers des rapports avec l'autre. Chez Lacan, le premier autre auquel le sujet est confronté, c'est la mère et, par le biais de la mise en place de la métaphore paternelle dans l'inconscient, place sera faite au personnage tiers – comme à une cour d'appel. C'est un autre « autre » sur qui le sujet va pouvoir compter pour ne pas rester englué dans le désir de ce premier autre qu'est la mère. Autrement dit, père et mère sont dissymétriquement positionnés : d'abord une confrontation à la mère, et puis à partir de ce premier lieu, un appel au tiers, à ce personnage qui n'est pas dans la même position, qui est dans une position analogue à celle d'une cour d'appel. J'aime bien cette expression «cour d'appel « parce qu'elle fait justement aussi entendre qu'après la cour d'appel, il y a peut-être encore la cour de cassation mais celle-ci ne rejuge plus le contenu ; elle vérifie seulement la validité des procédures, autrement dit-il y a premièrement le jugement, ensuite une possibilité d'appel, mais après l'appel, seule un défaut de procédure viendra modifier le jugement ; ainsi, même si le magistrat qui jugeait s'est avéré peu subtil, pour autant que la procédure ait été respectée, le jugement sera néanmoins définitif. Autrement dit, même si cette possibilité d'appel existe et qu'elle permet de ne pas rester englué dans un premier jugement, il va falloir se référer à un tiers incarné, et il faudra s'en remettre à cet être en chair en en os, fut-il manquant, fut-il inadéquat : et si l'appel permet de sortir de la première relation, il va bien falloir consentir à rencontrer un point de butée par rapport auquel il n'y aura plus de recours.

Il s'agit donc avec Lacan de passer d'un Oedipe considéré comme un trajet où l'enfant se positionne par rapport à des parents symétriquement positionnés à un Oedipe qui, fondamentalement, introduit à la dissymétrie. A partir de là on peut très bien penser que le plus important pour l'enfant, c'est de se confronter à cette dissymétrie et donc de savoir faire face à quelque chose qui n'est pas tant « l'entente des parents » que bien plutôt le non-rapport sexuel des parents, ce qui, paradoxalement, est la seule garantie pour

que l'enfant puisse trouver sa place de sujet. C'est dans le fait que ça ne colle pas entre père et mère, qu'il peut trouver le meilleur appui pour son « à venir ». C'est là qu'il peut advenir comme sujet.

Troisième trait : à partir de l'importance qu'il a accordée au langage et à la dimension du symbolique, Lacan introduit le registre du symbolique et la fonction paternelle va dès lors se déplier selon une triplicité de registres. Il n'y a aucun intérêt à confondre le père réel avec l'intervention de celui qui fait fonction de père dans le registre du réel. Le père dans le réel, peu importe qui il est, géniteur ou pas, c'est celui qui fait « office de », qui va intervenir dans le champ du réel et il n'est donc pas à confondre avec le père réel.

Que sont ces trois registres dans lesquels intervient la fonction paternelle et dans chacun d'eux, qui est en position d'agent ? Je fais un schéma assez simple : l'agent du père symbolique, c'est la mère, celui du père réel, c'est l'homme de la mère, et celui du père imaginaire, c'est l'enfant, c'est le sujet lui-même. Je trouve que ceci va très bien de pair avec castration primaire, castration secondaire et validation – pour reprendre le terme de Jean-Jacques Rassial.

Comment ? Ce premier autre que le sujet rencontre, il est important qu'il ne se réfère pas qu'à lui-même, qu'à elle-même en l'occurrence. La mère va donc renvoyer à quelqu'un d'autre ; à quelqu'un d'autre qu'elle ne doit pas pour autant nécessairement avoir en chair et en os devant elle. Ce n'est pas parce que l'enfant a un père absent..., la photo suffit pour qu'on se réfère au père. Ainsi, du moment qu'il y a du tiers désigné ailleurs, va se mettre en place ce qu'on pourrait appeler le père symbolique. Néanmoins cela incombe bien à ce premier autre, à la mère. Et du coup, sera reconnue l'indisponibilité du monde des choses ; ce sera l'amorce de la mise en place au niveau inconscient de la métaphore paternelle, qu'il faut - rappelons-le - situer dans l'inconscient du sujet et qui organise sa réalité psychique. Pour que soit reconnu que nous sommes «pas tout» dans les choses, il faut et il suffit que la mère reconnaisse qu'il y a de l'autre qu'elle à quoi elle se réfère. Cela suffit pour mettre en place du père symbolique. Mais il faudra quand même bien qu'à un moment donné, un autre que ce premier autre intervienne dans le réel pour préciser peu ou prou qu'effectivement elle n'a pas l'à-venir de l'enfant entre ses seules mains. Qu'effectivement l'altérité fonctionne. Nous sommes ici face à la limite de la fonction paternelle de la mère, puisque la fonction paternelle de la mère peut être opérante mais celle-ci ne peut néanmoins pas être le réel du tiers auquel elle se réfère. Elle ne peut pas jouer tous les rôles à la fois. C'est à cet endroit que doit intervenir un père réel, à entendre comme l'intervention dans le réel, de celui qui fait office de père. Du coup, ce sera la mise en place de ce qu'on appelle la castration secondaire. Il faudra encore que le sujet, consente à abandonner ce recours à un tiers incarné pour se soutenir dans son rapport à l'autre, autrement dit, qu'il consente à assumer de par lui-même cette organisation. Ceci exigera qu'il la valide, qu'il accepte que c'est avec de telles modalités qu'il s'agit de fonctionner ? C'est-à-dire plus du côté du « tout » (ou du rien) : il n'est pas tout pour la mère, elle n'est pas tout pour lui. Mais plutôt du côté du « pas tout », en assumant la part d'incertitude irréductible du fait de l'intervention du tiers.

Pourquoi dis-je que le père imaginaire, c'est l'enfant qui en est l'agent ? Parce que c'est ce dernier, qui, devant la discordance entre la puissance exorbitante de l'opération du père symbolique et la précarité de l'intervention du père réel, vient faire un pont en mettant le père imaginaire ; et ce n'est ensuite, qu'en le réduisant petit à petit, à une peau de chagrin que l'enfant va effectivement pouvoir prendre sur lui de s'engager dans le monde sans un tel appui illusoire.

C'est la lecture que l'on peut faire de la formule lacanienne « se passer du père à condition de s'en servir », puisque, à ce moment-là, l'enfant se passe du père, c'est-à-dire qu'il n'a plus besoin de compter sur un autre pour venir faire tiers dans son rapport à la mère. Mais en même temps, il s'en sert puisqu'il se sert du processus même qui lui a permis la mise en place de sa réalité psychique, donc la subjectivation.

Nous devons à Lacan d'avoir articulé que la mise en place de la fonction paternelle équivaut à la première symbolisation, première au sens de commencement et aussi au sens structural, car c'est en même temps la mise en place du langage a minima : la fonction paternelle met en place le langage. C'est grâce à cette petite mécanique-là – père, mère, enfant, phallus –, qu'un sujet pour autant qu'il ait introjecté cette petite logique, s'avérera capable de soutenir son désir dans l'existence.

Il est intéressant de remarquer que si le père dit « pas-tout - et pas seulement pas-touche ! - dans les choses, il intervient du côté de la métaphorisation. Il est celui qui dit à la mère aussi bien qu'à l'enfant: pas tout dans les choses. Mais à son propos, de lui qui est en position de cour d'appel, on pourrait penser que, pour autant, il est

en position de « tout dans les mots ». D'ailleurs certains attendent que l'intervention paternelle ait cette puissance ! C'est l'attente de l'enfant pour le père imaginaire : qu'il me sorte une fois pour toutes du monde des choses, et qu'il règle la question, qu'il m'épargne définitivement la douleur d'exister ! Mais paradoxalement, quelqu'un va venir rappeler que s'il a été heureux que le père intervienne auprès de la mère pour dire « pas tout dans les choses ! », il faut savoir que, pour autant, on est aussi « pas tout dans les mots ». Celle qui vient rappeler cela, c'est la mère comme femme. Et vous voyez comment la boucle est ainsi organisée. Avec ce dispositif minimal, un papa et une maman, la réalité psychique peut se mettre en place. Et c'est cette opération qu'un sujet doit effectuer - avec tous les avatars qui peuvent survenir du fait que ce n'est pas possible pour lui de l'assumer comme tel, soit qu'il la refuse, soit qu'il s'est plutôt confronté à une conflictualité interminable comme c'est le cas de l'obsessionnel, par exemple - pour pouvoir se passer du père, c'est-à-dire de ne plus avoir besoin de quelqu'un qui vienne lui dire ce qu'il a à faire mais qu'en même temps, il puisse s'en servir du père, c'est-à-dire qu'il continue à faire fonctionner cette mécanique qui lui permette de se décoller aussi bien de la jouissance des choses que du fait d'être tout dans les mots.

Ceci nous fait quand même entendre – et c'est grâce à l'enseignement de Lacan qu'on peut le faire – qu'il ne faut pas confondre père et tiers. Dans le séminaire *D'un autre à l'Autre*, Lacan rappelle que *la barrière à la jouissance est métaphorisée dans l'interdit de la mère, mais que ce n'est là, après tout*, nous dit-il *que contingence historique.* Ce n'est là que la modalité historique par laquelle nous avons pu mettre en place la perte de l'immersion dans les choses. Car si la structure de l'appareil psychique s'imaginarise dans des mythes, dans une histoire, dans des représentations, il n'est pas sûr que notre modalité historique soit la seule qui soit capable de donner forme à la structure. Donc la question se pose à nous : est-ce qu'il faut vraiment du père ? est-ce qu'on ne pourrait pas s'en passer dans cette affaire ? est-ce qu'il faut vraiment du tiers ? J'ai envie de répondre tout de suite : peut-être qu'il ne faut pas nécessairement du père mais par contre ce qui est certain, c'est qu'il faut du tiers. Entendons-nous bien sur ce qu'il nous faut entendre par père. Est-ce qu'il faut que ce soit le personnage du père qui soit à cet endroit ? C'est une question mais en tout cas ce qui est certain, c'est qu'il y a la nécessité du tiers.

C'est donc bien l'apport de Lacan d'avoir montré l'importance capitale de la fonction paternelle, en lien avec la dimension du symbolique ; mais il est tout aussi important de repérer comment il va progressivement dans son travail, réduire la fonction paternelle au minimum pour que seul le tiers fonctionne ! Cela devrait nous intéresser beaucoup d'identifier quel est le minimum nécessaire pour que du tiers fonctionne et comment consentir, accepter, supporter que le personnage paternel soit ainsi évidé de sa consistance, puisqu'en fait, dans le social, c'est ce qui est en train de se passer. Comment allons-nous arriver à nous passer du père sans pour autant éluder le tiers ? Voilà bien toute la question.

C'est bien cette question sur laquelle Lacan a travaillé lorsqu'il a fini par aboutir à ces fameuses formules de la sexuation. Lacan, avec ces formules, fait quelque chose d'assez stupéfiant : il reprend le carré logique d'Aristote, soit les divers rapports possibles entre les énoncés, - tout homme est mortel, quelque homme est mortel...- Vous avez des énoncés qui peuvent être entre eux contradictoires, contraires, subordonnés. Et Lacan va montrer que dans toutes ces relations entre énoncés, la dimension de l'énonciation est évacuée. Que donc la logique, pendant des siècles a soi-disant articulé tous les rapports possibles entre des énoncés mais en faisant l'impasse sur la dimension de l'énonciation. Par un subterfuge - que je ne développerai pas ici - Lacan montre que les formules d'Aristote se trouvent du seul côté gauche du tableau de la sexuation, et il invente l'écriture de la partie droite pour élaborer une logique qui prenne aussi en compte l'énonciation.

A gauche, ce qu'il veut dire c'est qu'il existe un x qui dit non à la fonction phallique, qui dit non à la castration et du coup $\forall x\ \Phi x$, tous sont soumis à la castration. Ça, c'est du côté des hommes. Ce qu'il veut dire par là, c'est que les hommes s'organisent autour du fait qu'il y en a un qui échappe à la castration et que du coup, tous sont pris dans la castration. Nous sommes dans une position logique où c'est sur l'exception que se fonde la règle. Les logiciens, aujourd'hui, l'ont démontré : la règle se fonde toujours sur l'exception. Autrement dit, vous ne pouvez pas dire que les mammifères, ce sont tous les animaux qui ont des mamelles, mais vous devez, pour rendre compte de la classe des mammifères, identifier au moins un animal qui n'a pas de mamelles pour ensuite construire votre classe à ses dépens. On fait toujours une classe, un groupe sur le dos d'un autre ou sur le dos d'un trait différen-

tiel. Il faut toujours une place différente pour qu'il y ait un groupe qui se constitue. Vous pouvez très bien y mettre le « père de la horde », c'est-à-dire celui pour lequel il n'y a pas la castration.

Mais précisément, le travail de Lacan va être d'évider progressivement cette place du père d'exception. Ce père de la horde, père d'avant la Loi, il va le réduire à ce qui n'est plus qu'une place logique. Il faut toujours « au moins un » qui n'est pas à la même place que les autres dans un groupe qui s'organise côté masculin. Pour qu'il y ait les rouges, il faut « au-moins-un » qui n'est pas rouge. Il faut que cette place soit articulée, faute de quoi vous n'arriverez pas à faire groupe.

Du côté des femmes, le paradoxe, c'est qu'il n'y en a pas une qui n'est pas soumise à la castration. Donc le groupe des femmes ne s'organise pas symétriquement au groupe des hommes. Les hommes fonctionnent avec un « au-moins-un » en opposition à tous les autres ; les femmes, pour être correct, on aurait dû enlever l'encadrement du tableau parce que Lacan nous montre qu'en fait, elles ne font pas groupe. Donc, vous n'avez pas les femmes : vous avez une femme, et une femme, et une femme... Mais vous n'avez pas La femme. Vous n'arrivez pas à trouver un trait qui identifie la femme, parce qu'il n'y en a pas au-moins-une. Il n'y a pas de leur côté, d'x qui dise non à la fonction phallique et du coup il n'y a pas de toutes, et c'est pas-tout qui est soumis à la fonction phallique. A partir de là, Lacan avancera : « Pas-toute femme est soumise à la fonction phallique ». Autrement dit encore : une femme n'est pas-toute dans le langage.

Le travail que je vous évoquais plus haut – à savoir, comment allons-nous passer d'un père consistant, bien en place à un tiers dont l'incarnation est réduite à sa plus juste nécessité – va donc de pair avec le travail de Lacan d'évider la question du père de la horde primitive tel qu'il était conçu chez Freud au profit de ce qui ne sera plus qu'un trait, qu'une place logique. La position de Freud, c'est de dire que c'est le père qui sépare l'enfant de la mère, etc. Il cherchait une cour d'appel absolue. Et il n'a jamais trouvé que le mythe de *Totem et tabou*, c'est-à-dire inventer un père hors la loi. Le mythe freudien donne dès lors consistance à quelqu'un qui serait hors toute loi, avant toute loi. Tandis que Lacan va réduire cette consistance et montrer que ce n'est plus qu'une place qui est à sauvegarder. Et cette place, c'est la place de l'au-moins-un et je pense que l'on peut très bien dire que c'est évidemment la place du père. La place du père entendu du côté de Lacan, c'est-à-dire non pas du côté de quelqu'un à qui il faut donner une consistance exceptionnelle mais du côté d'une position d'exception à partir de laquelle une dialectique peut se mettre en place entre l'au-moins-un et les autres ; et si vous vous référez à ce qu'est la démocratie, vous verrez que ce n'est rien d'autre que de dire qu'il n'y a pas là de consistance à donner à celui qui est en position de pouvoir, d'au-moins-un. Le chef est là parce qu'il y a une place à occuper, mais il n'est pas là parce qu'en soit, il a de quoi justifier qu'il est tenu d'être là d'emblée. On va au contraire, afficher que dans la démocratie, il y a une dialectique entre celui qui occupe la place du pouvoir et les autres et on ne va plus se contenter de dire celui c'est, par exemple, le roi qui peut se trouver à cette place.

Ainsi donc, nous pouvons ramasser ici notre propos en avançant que le travail vraiment important de Lacan, c'est d'évider la consistance imaginaire liée à la place de l'autorité pour en faire purement et simplement la nécessité logique que soit reconnue une place différente.

***

Comment avec ces quelques repères que je viens de vous donner, pourrions-nous comprendre ce qui se passe dans le social aujourd'hui et est-ce que cela nous donne des pistes pour mieux l'appréhender ?

Qu'est-ce nous pouvons constater aujourd'hui ? Il y a une chose très claire, indiscutable à mon humble avis, même si elle est encore discutée par d'aucuns, c'est que la fonction du père décline. Nous assistons au déclin de la fonction paternelle. Une des façons de l'identifier clairement c'est la disparition dans la juridiction elle-même, de l'autorité paternelle. Depuis la Révolution, dans le code juridique qui est le vôtre, vous avez une progressive remise en question de l'autorité paternelle qui va jusqu'à sa pure et simple disparition dans les années 70 et son remplacement par l'autorité dite désormais *parentale*. Ce n'est pas anodin de dire que ce n'est plus l'autorité paternelle qui compte, mais que c'est l'autorité parentale ; en effet, les juristes sont d'accord pour préciser que reconnaître l'autorité parentale équivaut en fait à donner la prérogative à la mère. La chose est telle parce que si le pouvoir du côté du père est un pouvoir essentiellement symbolique, le pouvoir du côté de la mère est un pouvoir d'abord réel. A tel point que la future mère ne le tolère pas toujours, ce pouvoir réel : ainsi, un des

enjeux de la névrose obsessionnelle féminine, me semble être de ne pas supporter le pouvoir réel qu'elle pourrait avoir sur son enfant, et ceci fera qu'elle pourra aller jusqu'à remettre en question la possibilité d'une maternité. La mère a un vrai pouvoir sur la vie de son enfant. Le pouvoir du père, en revanche, est un pouvoir essentiellement symbolique. Il y a dès lors une dissymétrie entre le peu de pouvoir symbolique de la mère et l'importance de son pouvoir réel d'une part, l'importance du pouvoir symbolique du père et son peu de pouvoir réel, d'autre part. Il est évident qu'à partir du moment où nous faisons s'équivaloir le pouvoir symbolique de la mère à celui du père, nous lui donnons en fin de compte la suprématie.

Gardons simplement en tête que chaque fois que nous glissons du côté de l'évitement ou de la suppression de la dissymétrie, nous risquons de déraper, puisque cette dissymétrie est structurale et inéluctable chez l'être humain ; chaque fois que nous voulons effacer cette dissymétrie, et en revenir à y lire une pure et simple symétrie, quelque chose va déraper.

Vous savez très bien qu'aujourd'hui, pour le père, jouer d'autorité dans les familles n'est plus tout à fait de mode ni même de mise. On va très vite lui demander plutôt de justifier ce qui lui permet de prendre une position d'autorité. C'est plutôt difficile aujourd'hui de soutenir une telle position. Ceci est vrai pour la fonction paternelle dans la famille mais aussi pour la fonction d'autorité en général. Et si vous vous tenez à votre position, vous risquerez très vite d'être étiqueté comme tyrannique à moins qu'on ne vous dise pas que vous êtes à l'aube d'être totalitaire.

La question que l'on est en droit de se poser et que d'ailleurs Lacan s'est posé même s'il ne l'a pas fait explicitement, est de savoir ce qui est à l'origine de ce déclin du nom du père ? Nous pouvons identifier l'origine du processus dans le fait que nous avons substitué un social organisé autour de la science à un social organisé autour de la religion. Il est assez évident que ceci est une conséquence non seulement du succès de la science comme telle, mais plutôt de l'émergence du type de lien social ou du type de jouir ensemble qui se met en place à partir du moment où ce qui nous réunit c'est la place centrale conférée dans notre société à la science.

J'essaie d'être précis pour que ceci ne se confonde pas avec l'opinion selon laquelle ce serait à cause de la science que le père serait en déclin. Il semble cependant vrai qu'un social qui s'organise avec la science comme centre n'est pas articulé de la même façon qu'un social qui s'organise autour de la religion. Pourquoi ? Prenons un exemple : avant la révolution astronomique de Galilée, Copernic et Kepler, la terre se définissait comme une surface circulaire dont Jérusalem était le centre. Le soleil se déplaçait alors selon une trajectoire circulaire, perpendiculaire à la surface de la terre. Il se levait à l'est pour se coucher à l'ouest et continuait son périple dans « les eaux d'en bas », jusqu'à sa réapparition le matin à l'est. Aussi bien l'heure était la même pour tous les hommes ; le soleil se levait et se couchait au même moment pour tous. Les découvertes du XVIe siècle vont évidemment venir bouleverser cette harmonie ; la science ébranlera cette organisation qui avait le mérite d'authentifier un référent unique, car la question était désormais posée – à partir du moment où est pris en compte que c'est la terre qui tourne autour du soleil, et non l'inverse – de savoir quelle était l'heure de référence.

En 1600 eut lieu à Prague un colloque scientifique sous l'impulsion de Rodolphe II de Habsbourg, auquel participèrent les sommités de l'époque pour tenter de répondre à cette question. Cette dernière restera néanmoins sans réponse, car rien n'autorisant à déterminer de manière scientifique un méridien qui eût pu servir de borne-repère, il faudra attendre une décision purement arbitraire qui ne sera prise que près de trois siècles plus tard, en 1884 à Greenwich [1] ! Imaginons un instant le chaos dans lequel se seraient trouvés ceux qui auraient dû organiser des communications intercontinentales ; c'est aujourd'hui, en effet, que ces conséquences de la science nous concernent dans notre vie quotidienne ; ce n'est que depuis les voyages rapides ou l'utilisation systématique du téléphone que nous pouvons effectivement nous trouver en difficulté à cause des décalages horaires. Mais heureusement, le consensus de Greenwich nous met à l'abri de ce qui, sans l'acceptation de cette décision pourtant arbitraire, nous aurait valu un fameux désordre.

Cette petite histoire nous donne la mesure de l'ébranlement des repères qu'a suscité la substitution de la Weltanschauung scientifique à celle de

---

1 Nous devons cette histoire à D. LEMLER, « *Du Golem initiatique au robot domestique, d'un avatar du discours scientifique »,* Apertura, vol. 2, 1988, et nous l'avons déjà rapportée dans notre ouvrage paru en 1993 aux éditions De Boeck : *De la maladie médicale*.

la religion : la fin d'une légitimité fondée sur l'autorité de l'énonciateur au bénéfice d'une légitimité fondée sur l'autorité que donne la cohérence interne des énoncés. C'est ce qui semble s'être passé lors du procès Galilée, qui n'est autre que le conflit entre quelqu'un qui dispose de l'autorité de l'énonciateur, qui est à cette place d'au-moins-un, Urbain VIII en l'occurrence, et quelqu'un qui argumente « *cela est scientifique* ! ». C'est la première fois dans l'histoire qu'au nom de la science, on veut faire taire l'autorité de celui qui parle en lieu et place de l'énonciateur suprême. Pour la première fois donc, cette autorité séculaire a pu être remise en cause non pas au nom d'un énonciateur plus puissant, mais au nom d'un savoir d'énoncés cohérents. Cette mutation définit le passage d'un social où c'est le religieux qui primait à un social où c'est la science qui prévaut. C'est le passage d'un social où l'autorité de l'énonciateur, de celui qui est à la place de l'au-moins-un est centrale à une société où l'autorité est désormais reconnue à un savoir d'énoncé, à celui qui parle au nom de ce savoir d'énoncés. Nous passons du pouvoir du père au pouvoir de l'ex-pert.

Remarquez que c'est quelque chose qui modifie complètement les données du problème. Pourquoi ? Parce que cette façon de donner la place primordiale à la science, a des implications sur le fait d'épouser implicitement les autres présupposés de la science. Quels sont les implicites du discours de la science ? Je vous en donne quelques-uns.

Un premier, c'est que la science subvertit l'organisation des catégories du réel et du symbolique. Ce que Heidegger a appelé *le projet mathématique de la nature* fait que l'on met en point d'origine, un symbolique qui désormais prétend rendre compte d'un réel. Nous n'avons plus contrairement à ce qui s'est passé jusque là un symbolique amarré dans un réel. Il y a désormais une désintrication qui se produit : là où avant la naissance de la science moderne, Réel et Symbolique étaient intriqués, c'est un Symbolique qui, à lui tout seul désormais, prétend rendre compte du réel ; il oublie le réel d'où il est issu et il repositionne un réel au-delà de son jeu d'écriture – un réel auquel, dès lors, la science n'a de cesse de vouloir coïncider, en « oubliant » l'intrication dont pourtant elle procède.

Deuxième point et qui est sans doute le coeur de la méthode scientifique, c'est que ce que vise la science, c'est à faire disparaître l'énonciation. Ce que le scientifique veut, c'est que l'énoncé qu'il produit puisse être transmissible et que pour ce faire, il se soit affranchi de ce qu'il doit à l'énonciation. Dans un premier temps évidemment, cela produit ce qu'on appelle une communication scientifique, mais à l'étape suivante, cela provoque quelque chose sur quoi je veux insister, c'est que non seulement l'énonciation aura été effacée, mais aussi bien la trace de cet effacement.

Troisième point que je reprends tout simplement à une toute petite phrase de Lacan dans son séminaire consacré à *La relation d'objet*, où il parle du *caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique*. Nous pouvons en effet penser que le discours de la science désinscrit le caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique, puisqu'il prétend arriver à trouver l'objet, ce que nous connaissons bien sous l'appellation d'objet de consommation. Elle ne fait dès lors plus sa place au fait que de toute façon, une fois que nous sommes pris dans le jeu du signifiant, l'objet est perdu et donc implique la déception.

Quatrième trait. Ce qui va être amené par la science et par sa méthode, à partir du moment où elle va diffuser et infiltrer le social, c'est un gommage de la différence. C'est-à-dire justement l'effacement de cette irréductibilité des deux places différentes que j'ai évoqué, S1, S2 que véhiculent les lois du langage. Ce gommage de la différence que nous pouvons d'ailleurs entendre comme une forclusion du signifiant phallique, nous pouvons aussi la voir à l'oeuvre dans ce qui, dès lors ne vient plus soutenir la différence, ni la différence des sexes ni celle des générations. Nous allons donc devoir constater des effets de ce gommage : à propos de la différence des sexes, la mode est à l'unisexe, et de la différence des générations, comme vous le savez aujourd'hui, il devient difficile de soutenir qu'enfants et parents ne sont pas sur le même pied.

Cinquième trait. Désinscription de la catégorie de l'impossible. Puisque, évidemment, la contrainte sur quoi butte irréductiblement le langage, c'est la prise en compte de l'impossible, celle-ci pourrait bien être levée ; nous pourrions bien en lever l'hypothèque et ne plus considérer l'impossibilité que comme aléatoire, que comme un avatar momentané dont l'avenir et le progrès pourraient venir à bout. Bien sûr la science ne peut arriver à rendre entièrement compte du réel, c'est une impossibilité structurale, mais elle peut laisser l'espérer, s'écrier que si elle n'y arrive pas aujourd'hui, c'est demain qu'elle pourra y accéder, et de ce fait elle réduit l'impossibilité en la ramenant à l'impuissance. Nous pouvons très

bien percevoir pourquoi la méthode de la science porte en elle un voeu totalisant et évidemment aussi un risque totalitaire.

Sixième point. Un trait que nous avons déjà identifié, c'est que dans la logique de la méthode de la science, il y aura délégitimation de l'autorité de l'énonciateur au profit de la seule reconnaissance de l'autorité à la cohérence d'un savoir.

Septième point et dernier que je donnerai ici. Il y a désarticulation de ces deux registres que Lacan nous a bien appris à distinguer, à savoir le registre du savoir et celui de la vérité. Désormais savoir et vérité sont disjoints et le savoir, de ne plus être obligé de se confronter sans cesse à ce qui le fonde, peut se capitaliser et sans mettre en péril sa validité, « oublier » la question de la vérité. Ainsi, non seulement la science peut « oublier » le lieu d'où elle est issue, mais sa constitution en ensemble de connaissances s'organise sur la nécessité d'un tel oubli, ce qui a pu faire dire à Jean-Marc Lévy-Leblond « *qu'on parle généralement de scientificité quand on a affaire à un savoir dont les origines sont gommées* » [1]. Spontanément donc, la démarche de la science moderne est portée à désinscrire ce qui la fonde, car c'est de cet oubli qu'elle tire sa puissance opératoire, et elle devra consentir à un travail supplémentaire de déconstruction pour repositionner correctement son point d'origine.

Voilà quelques constantes ou quelques traits qu'il nous semble devoir identifier dans ce qu'il en est des implicites de la méthode scientifique. Je ne veux donc pas dire que c'est la science qui est responsable de ce qui arrive à notre société. Mais je souhaite simplement montrer que, du fait de nous soumettre à un tel type de fonctionnement et d'en avaliser sans même le savoir les implicites, nous sommes comme contaminés et qu'il y a peut-être à prendre la mesure de comment cela infiltre ce qui fait notre rapport quotidien. Ceci pour ajouter que finalement, cette configuration semble mettre en place quelque chose qui ne s'était pas mis en place jusqu'à présent, à savoir un ordre symbolique que j'ai appelé, *virtuel*. C'est-à-dire un ordre symbolique qui n'a pas les caractéristiques de l'ordre symbolique tel qu'on le perçoit à partir de l'enseignement de Lacan justement. Mais un ordre symbolique qui vient se glisser comme un décor de théâtre entre ce qui se passe effectivement au niveau des lois du langage et ce qui fait notre vie quotidienne. Ce décor de théâtre, il faut quelques générations pour le mettre en place et rappelons que précisément tout l'intérêt de cette configuration est à repérer dans le fait que non seulement, il y a effacement de la dimension de l'énonciation mais effacement de l'effacement c'est-à-dire qu'il faut au moins trois générations - comme pour ce qu'on sait être en jeu dans l'élaboration de la psychose - pour arriver à un système qui fonctionne tout seul et où on ne peut plus accuser quiconque d'avoir fait disparaître la place de l'énonciateur mais où simplement on se trouve en proie à un savoir d'énoncés qui a son autonomie propre et qui désormais de manière acéphale nous guide. Si tant est que le mot guide soit en ce cas, encore adéquat.

Cette promotion d'un symbolique virtuel peut aussi très bien être entendue comme venant désavouer l'exercice de la fonction paternelle. Puisque évidemment, promouvoir que tout est possible vient rendre caduc la fonction de celui qui se doit de soutenir précisément que tout n'est pas possible. Nous pouvons donc de ce fait soutenir ce que déjà d'autres ont soutenu à savoir, qu'effectivement nous nous trouverions dans une société incestueuse, dans une société où inceste et meurtre se trouve promus sans même que quiconque ne doive s'en faire le chantre.

Il est intéressant de remarquer que ce système a déjà fonctionné dans ce qu'on a pu repérer comme les totalitarismes et tout particulièrement dans le totalitarisme nazi. Je crois que nous pouvons identifier que nous avons déjà été anticipé historiquement et que nous ferions peut-être bien non pas de craindre voir réapparaître les mêmes fantômes à tous les coins de rue, habillés de la même façon mais plutôt de les repérer à l'oeuvre de manière beaucoup plus sourde, puisque aujourd'hui il ne serait plus nécessaire d'avoir un Führer pour être contaminé par une telle idéologie. Nous voulons parler de ce que nous appelons un totalitarisme pragmatique, c'est-à-dire que ce soit du seul fonctionnement qui nous guide de manière acéphale.

Il est aussi intéressant de noter les effets de tout ceci et de voir, à partir de ce que nous proposons comme lecture, qu'il est tout à fait simple d'interpréter pas mal de symptômes qui nous arrivent. Une des choses fondamentales étant évidemment le bouleversement de notre rapport à l'altérité. Puisque celle-ci, comme nous le savons, est corrélée à l'indisponibilité de l'objet, il est évident que dans un monde où on prétend ne

[1] J-M. LÉVY-LEBLOND, *L'Esprit de sel : science, culture, politique*, Fayard 1981, cité par G. FOUREZ, in *La Construction des sciences*, Bruxelles, De Boeck, 1988.

plus être soumis au *caractère décevant de l'ordre symbolique*, l'altérité bascule du même mouvement, et nous sommes dans ce que nous pourrions alors appeler une altérité virtuelle, c'est-à-dire une altérité du même, où effectivement on croit avoir affaire à l'autre alors que c'est un autre qu'on a purement et simplement construit. N'est-ce qui se passe quand vous jouez aux échecs avec l'ordinateur ?

D'autres choses sont tout à fait perceptibles comme l'instauration d'une perversion un peu particulière puisqu'elle serait artéfactuelle. Il ne s'agirait pas de sujets qui seraient pervers mais de sujets qui seraient invités plus que jamais à la perversion, c'est-à-dire à posséder l'objet sans l'arrière-fond de son indisponibilité irréductible

Du coup, évidemment promotion de la mêmeté, c'est-à-dire que désormais l'enfer a changé de nom : ce n'est plus *l'enfer, c'est les autres*, c'est *l'enfer, c'est le même*. Néanmoins, c'est toujours l'enfer !

Nous pouvons aussi voir se développer le surgissement de ce qui n'existait pas il y a quelques siècles si ce n'est sous la forme de ce qu'on appelait les rites de passage, c'est-à-dire de ces moments où il était convenu que la société venait tirer définitivement l'enfant des jupes de la mère pour aller prendre sa place dans le social et qui aujourd'hui est remplacé par ce qu'on appelle l'adolescence, et qu'on devrait appeler de ce fait l'adolescience. Puisque cela semble être l'effet sur notre histoire de ce que nous disposons d'un temps de plus en plus un long pour pouvoir passer de la période dite de l'enfant à celle de l'adulte. Temps qui s'éternise presque et dont un sociologue, François Dubet, nous montre bien que la seule chose qui fasse inscription du passage soit la survenue d'un enfant. C'est-à-dire que ce qui fait césure, ce n'est plus quand on quitte la maison, ce n'est plus quand on a un emploi, la seule chose qui fasse irréversible, c'est le réel de l'enfant. Comme si du symbolique ne suffisait plus à venir faire coupure.

Autre effet. Nous voyons bien que par rapport à cette infiltration par les implicites de la méthode scientifique à laquelle nous sommes confrontés, il va y avoir réactions et contre réactions. On va se défendre comme on peut, autrement dit. Il n'y a dès lors pas à nous étonner qu'on retourne à un fanatisme religieux, puisque la religion a été pendant longtemps le bouclier qui nous a protégé de ces difficultés. Ou autre manière de procéder, l'inflation du juridique, qui est aussi une façon de s'en remettre à des lois pour essayer de faire opposition à la contrevenance aux lois du langage. Nous pourrions évoquer ici encore beaucoup d'autres faits dits de société, tels le racisme que nous pouvons entendre comme surgissement du même, ou le curieux rapport que nous avons aujourd'hui à la violence puisque d'un côté elle nous envahit et de l'autre nous ne supportons plus la conflictualité, nous voulons du consensus tout le temps. Il y a un double mouvement qui paraît à première vue paradoxal, qui est qu'on ne supporte pas le conflit et qu'en même temps on voit tout à coup le surgissement de cette violence. Nous avons précisé que si dans notre social nous sommes contaminés par l'effacement de la différence des places prescrit par la méthode de la science, il est évident qu'il ne nous reste plus pour métaboliser la différence entre nous que de mettre des chiens de garde partout où pourrait surgir le conflit, et ainsi veiller au consensus permanent, ce qui se paye évidemment d'une paralysie de la décision. Et dans le même mouvement, devoir constater que lorsque les digues prennent l'eau, il en faut peu pour qu'elles s'effondrent et que la violence se déchaîne.

La victimisation participe du même effet, puisque, si on m'a promis que tout était possible, il n'y a pas de raison que je ne prétende pas y avoir droit ; par exemple, si les anesthésistes aujourd'hui parlent de la douleur comme d'une *maladie*, et si par ailleurs on parle du droit à la santé, il n'y a pas de raison que je ne prétende pas avoir droit à ce que la douleur me soit supprimée de l'existence. Ce n'est là que réponse du berger à la bergère : je m'adresse désormais au social pour qu'il m'enlève ainsi qu'il me l'a promis implicitement, ma difficulté d'exister.

Enfin et c'est quelque chose sur lequel nous voudrions insister, comme autre conséquence, c'est évidemment aussi une délégitimation du politique. Si la position de l'autorité de l'énonciateur est désavouée au profit de celle du savoir des énoncés, il est évident qu'on ne voit plus très bien ce que les politiques ont à faire, si ce n'est se soumettre aux experts. Le règne de l'ex-pert étant évidemment celui qui vient en lieu et place du règne du père.

***

Avec ce que nous avons avancé, devons-nous penser que c'était mieux avant ? Évidemment non ! D'abord parce que ce serait mensonge, ensuite parce que ce serait penser pouvoir revenir en deçà du progrès des sciences, ce qui est à la fois impossible et nullement souhaitable, enfin et

surtout parce que ceci ne resterait que sur le seuil de notre lecture et n'en tirerait pas conséquence.

Une modalité de *jouir ensemble* nouvelle, promue et induite du fait de la prévalence dans notre social de la méthode scientifique et des implicites qu'elle véhicule, s'est progressivement substituée au *jouir ensemble* qui organisait notre société occidentale autour du primat de la religion monothéiste.

Une société organisée autour de la religion - chrétienne par exemple - ne suppose pas que tous ses membres aient la foi, mais s'agence avec comme adage implicite: « il faut que l'église soit au milieu du village ! » Nous pouvons d'emblée voir les avantages et les inconvénients d'une telle disposition : structure au repérage stable et à l'orientation commode, consentement à l'insatisfaction mais penchant pour le centralisme, pour le dogmatisme, et pour la tyrannie. En contrepoint, une société organisée autour de la science impliquerait comme maxime : « toutes les boutiques de savoir - pour autant que celui-ci soit cohérent et validé - se valent » avec aussi des privilèges et des aléas : structure pluricentrique, organisation démocratique, idéal de justice distributive, mais perte de repères, crise de l'autorité et inclination pour le relativisme éclectique.

Ne pourrions-nous pas alors tirer parti d'interpréter cette transformation de logique collective comme relevant de la mise en acte d'une *bisexualité sociale* ? Si la vie sociale s'organise sur le mode masculin, organisée du côté de l'*Un*, c'est à dire autour de la présence d'une figure d'exception - d'un père - l'ensemble de ses membres se constitue en référence à cette place d'autorité. Nous pouvons reconnaître un fonctionnement social autour de la religion comme organisé selon une telle logique de *jouir ensemble,* la figure de Dieu - ou de son représentant terrestre, par exemple le Roi - tenant lieu d'au-moins-un à partir duquel la vie collective se met en place.

Mais dans la survenue d'une organisation sociale qui se réfère essentiellement à la science, ne pouvons-nous pas lire le « choix » d'une logique sociale qui va s'agencer côté droit de la sexuation, du côté de l'*Autre*, soit en se passant désormais de la présence de cet au-moins-un.

En passant d'un monde organisé autour de la religion à un monde où il n'y plus d'au-moins-un, certains ne sont-ils pas particulièrement mis à mal, laissés en souffrance et ne devons-nous pas lire toute une série de nouvelles pathologies aujourd'hui, comme des conséquences de cette migration d'un type de social vers un autre ? Nous devrions dès lors être tout d'un coup extrêmement intéressés par les pathologies de l'émigration qui anticiperaient en quelque sorte ce que nous rencontrons déjà et qui se généralisera sans doute demain. Nous pourrions aussi par ailleurs ne plus tellement nous étonner de ce que l'inceste et le meurtre prennent de plus en plus de place à la une de nos quotidiens[1].

---

1 Cet exposé ramasse quelques unes des thèses d'un ouvrage à paraître en octobre 97, *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, aux Éditions Erès, Toulouse.

Jean-Paul Hiltenbrand

A propos du totémisme analytique

Je me proposais de vous entretenir aujourd'hui, du Totémisme analytique. L'analyse comme vous le savez, se trouve dans une situation assez contradictoire de nos jours, et c'est un peu à propos de cette contradiction, que je souhaiterais vous entretenir au travers du texte de *Totem et tabou* de Freud.

Vous allez sans doute très rapidement voir que nous ne sommes pas très éloignés de cette contradiction, avec la question qui anime Freud au travers de ce texte, tout en remarquant du même coup, que nous ne formulons plus les choses de la même manière que lui. Donc ce commentaire, je ne dirai pas exactement dans la marge, mais que je souhaite le plus près possible du texte, dans le sens d'une lecture analytique, lecture donc de *Totem et tabou*. Tout le monde reconnaît que malgré le caractère, je dirais erroné des fondements à partir desquels opère Freud, malgré ces fondements erronés, cette élaboration reste pertinente et comme disait Lacan : « Ce texte tient la route ».

Je dis que la situation de l'analyse est contradictoire aujourd'hui, parce que d'un côté, émerge le constat de l'effondrement de notre tradition sociale et de ses principes, ceux qui ont réglé jusqu'alors nos conduites et nos relations, et en particulier, nous voyons surgir le problème très grave lié à l'absence de relation d'altérité, au travers d'un flou de la position subjective qui vise de plus en plus un particularisme singulier. Nous voyons aussi, ou nous constatons, la chute des grands systèmes idéologiques politiques mais aussi l'épuisement des formes habituelles de l'imaginaire social - individuel et collectif -.

Et puis, évidemment, nous constatons le déclin des Noms du Père et de ses fondements symboliques principaux, dont la manifestation je crois la plus sensible, est le privilège qui est donné de plus en plus aux droits de l'individu, au détriment de ses devoirs. Vous pouvez aussi remarquer la crise de la pensée politique, qui elle, n'est plus régie par une éthique ou une pensée directrice, mais qui est maintenant un objet régi par l'opinion publique, par les sondages, etc. C'est à dire que c'est la rue, la rue et le sentiment personnel qui commandent le politique. Enfin, chose encore plus grave et plus déroutante, c'est le surgissement d'un désordre non maîtrisé, désordre non maîtrisé du politique, de l'économique, du social, du syndical, des relations entre états. Ce désordre montre un double déficit : d'une part, évidemment, de la relation sociale qui est abolie et surtout, où apparaît ce nouveau déficit, la perte de l'espoir qui fondait notre croyance dans les sciences. Sans doute espoir placé à tort dans la science, dans le progrès et les techniques, mais cette science et ces techniques et ce progrès étaient sensés porter, en quelque sorte remède, à ce déficit social que nous pouvions déjà constater depuis longtemps.

La question que nous avons à nous poser devant cette description négative - je ne fais là que suivre les commentaires les plus habituels que vous trouvez dans la presse ou dans les revues de philosophie politique, dans les médias également - donc, cette description négative, il s'agit de savoir si ces propos négatifs tiennent au constat réel de ce déficit, ou s'il ne s'agit finalement que d'une plainte, que d'un regret, d'un regret que le primat du phallus n'assure plus cette puissance souveraine, magique, dans notre social. On peut donc s'étonner que les analystes pensent devoir maintenir, ou tenter de maintenir, le primat phallique au travers de ce mythe, de ce mythe qu'est *Totem et tabou*, mythe qui peut paraître un peu arriéré à une lecture moderne. Vous savez que Lacan a pu dire que *Totem et tabou*, et plus précisément le mythe du meurtre du père de la horde primitive, c'était le fantasme de Freud qui s'étalait là sous nos yeux. N'oublions pas non plus, et c'est là toute l'importance de ce texte, que *Totem et tabou*, c'est tout simplement la reconstruction de l'histoire, de l'histoire mythique, donc du fondement de la fonction symbolique, et que cette fonction symbolique est elle-même commandée au départ, et a pour principe de départ, la fonction du signifiant phallique et sa mise en place primordiale. Voilà donc, si vous voulez, au travers de l'archaïsme du texte, quelque chose qui est tout à fait important, le souci qu'a eu Freud de donner en quelque sorte l'histoire du fondement du symbolique.

Mais très vraisemblablement, ce que nous rencontrons dans notre social et que nous pouvons déchiffrer dans nos cures, c'est que le phal-

lus qui était donc au départ de cette fonction symbolique, aujourd'hui le phallus n'est sans doute plus le seul signifiant S1 qui aurait cours, que nous devons supposer que sans doute, il y en a d'autres, d'autres que le phallus. Et, c'est ce qui nous dérouterait, en quelque sorte, dans notre travail de déchiffrage dans nos cures.

Il y a une autre question qui vient se poser au travers de ce texte majeur, c'est bien de savoir si le dispositif observé par Freud, relève spécialement de la structure caractérisée par la névrose obsessionnelle, puisqu'il évoque cette névrose. Est-ce que cette structure concerne seulement cette névrose, c'est-à-dire, est-ce que la transmission du phallus doit se réaliser selon la modalité bien connue dans cette névrose, ou bien, cette transmission peut-elle se présenter sous d'autres modalités ? La question peut paraître un peu excessive dans sa formulation, cependant elle se pose parce qu'il semble que dans cette névrose la transmission se fasse d'abord à partir d'un interdit - comme vous le savez qu'elle s'assure au travers du complexe de castration et de celui, évidemment, du père mort.

Alors, pourquoi cette question ? Parce que l'on observe une sorte de fascination pour ce texte de *Totem et tabou*, ceci est tout à fait sensible, autant chez les analystes que chez des lecteurs plus innocents, fascination non sans raison, semble-t-il. On insiste toujours sur cette fonction du père réel, du père de la horde primitive, sur le mythe de cette horde, bien que la fonction du père réel soit incontestable et tout à fait essentielle ; l'ensemble néanmoins du mythe semble donner à la transmission de ce fameux signifiant phallique et à l'autorisation de son usage, un caractère - je dirais - quasiment héroïque. Ce fait devrait quand même nous surprendre un peu ! Or, il est vrai - je parle toujours de la névrose obsessionnelle que le sujet peut se présenter parfois comme ce héros parvenu à traverser toutes les embûches, à réussir à sortir de la forêt de Broceliande, et à sortir de cette forêt le trophée à la main, sans avoir, semble-t-il, vraiment payé le prix de cet interdit qui le frappait au départ, sinon dans ce qu'il a à payer bien sûr dans la névrose obsessionnelle : de quelques embarras, de quelques inhibitions et symptômes. Mais enfin, c'est quand même le geste héroïque tel qu'on pourrait l'apercevoir, tel que vous l'apercevez très facilement dans ces textes de Chrétien de Troyes, par exemple.

Donc, si on observe ce qui se passe là dans la névrose obsessionnelle, c'est ce petit héros qui a réussi à sauver le trophée. Eh bien, c'est aussi une des raisons pour lesquelles l'analyste, les analystes en général, n'ont pas à se faire les promoteurs d'une quelconque religion phallique ou phallicisée, ni à entretenir une quelconque jouissance phallique héroïque. Pourquoi ? Parce que cet héroïsme, serait sans doute le moyen le plus adéquat pour maintenir l'Autre, le grand Autre, l'Autre symbolique à sa place et dans sa fonction.

Cette dernière remarque sur l'Autre doit être précisée de suite, puisque comme vous le savez, la relation d'altérité n'a d'intérêt, ne suscite d'intérêt, que dans la mesure où l'Autre se trouve être valorisé par le sujet dans son rapport au phallus. Sinon l'autre, le petit autre, s'il n'est pas valorisé par cette marque phallique, eh bien il reste étranger, voire étrange. Il reste étranger au sens fort du terme, c'est-à-dire qu'il est vraiment étranger au point qu'il n'est plus reconnu, qu'il ne peut plus être reconnu comme Autre, ni être reconnu comme Autre porteur de cette signifiance ou de ce symptôme phallique, et du même coup, cette altérité se trouve donc frappée d'un symptôme énigmatique, hors phallus.

Je vais vous illustrer ce problème tout à fait sensible aujourd'hui, et j'en prendrai pour exemple l'antisémitisme.

Il a existé un antisémitisme traditionnel qui remonte dans la chrétienté, depuis les années 400 après J.C., c'est attesté dans les textes de la tradition chrétienne. Nous pouvons parfaitement distinguer cet antisémitisme traditionnel tel qu'il est attesté dans les textes conciliaires, cet antisémitisme traditionnel qui reconnaît une fonction symptomatique phallique différente, c'est un peuple qui est plus ou moins nanti d'un autre totem que le totem chrétien ; et puis il existe un autre type d'antisémitisme et de xénophobie qui est à côté, et dont nous voyons aujourd'hui, d'une façon extrêmement sensible au travers de la diabolisation de l'immigré qui est alors lui, un étranger hors phallique, du moins qui est perçu comme tel.

Si nous parlons de xénophobie, dans les deux cas nous voyons bien qu'il ne s'agit plus de la même structure, même si l'apparence conférait une sorte de communauté, ce n'est plus du tout la même structure. Il n'y a plus d'amalgame possible entre les deux. La différence est importante puisque dans le premier, c'est à dire dans l'antisémitisme traditionnel, il reste toujours cette relation de dette de l'un à l'autre, de dette réciproque et cette dette, elle est toujours référée à quelque père ou à quelque Nom-du-Père. Alors que dans l'autre système xénophobique, c'est le règne du soupçon. Ce règne du soupçon, comme

vous devriez le savoir, si nous avons appris correctement l'histoire de France et l'histoire de la révolution, ce règne du soupçon porté sur les citoyens, c'est ce qui conduit au gouvernement de la terreur, terreur qui est aussi politique que policière, voire terreur de race, d'opinion, tout ce que vous voulez, et nous ne sommes plus du tout dans la même dimension. Avec le règne du soupçon, nous ne sommes plus dans la structure qu'on pourrait dire traditionnellement névrotique.

Donc, nous sommes aujourd'hui au travers de ce qui se déroule dans notre social, affrontés à quelque chose qui nous montre bien que cette référence au signifiant phallique est tout à fait primordiale, c'est ce que Freud avait parfaitement à l'esprit, en 1913, lorsqu'il a écrit cet ouvrage de *Totem et tabou* puisque dans sa préface, j'espère que vous l'avez remarqué, il nous dit ceci - je cite : « le progrès social et technique de l'histoire de l'humanité a beaucoup moins atteint le tabou, c'est à dire toutes les prescriptions interdictrices, que le totem ». C'est là que précisément nous pouvons, nous, analystes, considérer que c'est l'enjeu central de ce texte, qui consiste pour Freud à camper ce qui reste fondamental, en dépit du fait que justement le progrès social de l'humanité vise à cette éradication totémique au profit des tabous, c'est-à-dire des interdictions. Nous voyons cela de manière tout à fait précise aujourd'hui, dans la multiplication des décrets de lois dont se plaignent tous les juristes, puisqu'il paraît qu'en France nous battons le record, nous avons environ 28 000 lois, ce qui fait de notre appareil, de notre corpus juridique, un fouillis absolument invraisemblable. C'est bien ce que dit Freud, cette montée, cette évolution sociale, ne touche pas aux tabous mais d'abord au principe du totem. Autrement dit, Freud avait parfaitement perçu que c'est la fonction interdictrice et inhibante qui allait se renforcer au niveau du désir, je dis bien au niveau du désir, et ceci sous le coup de l'évolution et de la prédominance, de la présence de la science dans notre aire sociale.

Enfin, j'ajouterais cette remarque que ce travail, comme vous le savez, visait d'une certaine manière la dérive jungienne car curieusement, les thèses de Jung sont bien celles qui à partir du fameux mythe de la mythologie traditionnelle et de l'archétype, a bel et bien conduit à cette idée d'une culture spécifique nationale, nationaliste, au détriment de l'universalisme du primat phallique. C'est à dire que le phallus, lui, n'a pas de caractère national, il est universel dans toutes les cultures pourrait-on dire. Alors, à partir de la remarque de Freud, de ce que je viens de souligner sur les thèses jungiennes, nous voyons bien que se font sans cesse jour dans le lien social des opérations, des opérations qui tenteraient d'escamoter la pénibilité de ce primat phallique, et de ces tentatives d'escamotages, nous pourrions en trouver des quantités d'exemples. Je ne suis pas venu ici pour en faire le catalogue.

Et, c'est peut-être là, que l'on peut comprendre l'insistance de Freud sur cette question du totémisme, qui autrement est incompréhensible. Je veux dire que cette insistance au niveau du totémisme et du primat phallique, s'il est la condition de la dissymétrie introduite justement par ce signifiant phallique, la dissymétrie introduite entre les sexes, bien entendu d'abord, ce primat devient également la condition qu'il n'y ait pas de rapport sexuel. Qu'est-ce que ça veut dire qu'il n'y ait pas de rapport sexuel ? Cela signifie que chacun est obligé de parler, de discourir selon le sexe auquel il se réfère. Je ne dis pas selon son sexe anatomique, non, mais selon ce sexe auquel il se réfère. Et que c'est bien cela en quelque sorte que nous avons à amener dans la cure : que le sujet vienne parler au registre du sexe auquel il se réfère ! Et comme nous le savons très bien, et comme nous l'observons constamment dans notre clinique, parler selon l'ordre du sexe ce n'est pas une tâche toujours très aisée, surtout si notre social vient nous présenter des opérations qui nous permettent d'escamoter ce primat phallique et donc nous faciliter la vie et donc nous permettre l'économie d'un certain nombre d'embarras et d'ennuis avec ce signifiant. Ne vous étonnez pas si ces opérations qui proposent l'escamotage de la signifiance phallique auront tous les succès que vous pouvez en attendre. Si vous observez le style de progrès technique et social actuellement, vous voyez que ce sont toujours des progrès qui facilitent cet escamotage.

Alors, comme j'ai pris le parti, ce matin, de vous parler du totémisme parce qu'il constitue le centre de la démonstration de Freud, et que nous avons sans doute à nous interroger sur les raisons pour lesquelles Freud dispose les choses ainsi, il convient que je vous fasse quelques commentaires sur le totémisme lui-même, commentaires qui ne sont pas sans intérêt pour la compréhension de ce que Freud veut nous dire,

Vous savez que ce concept du totémisme a été et reste toujours extrêmement discuté en ethnologie. Est-ce qu'il existe ce totémisme ? On n'en sait trop rien ! Comment le définir ? C'est déjà aussi une difficulté, et est-ce que ce totémisme a vraiment la fonction qu'on lui a attribuée depuis

Frazer et d'autres ? Alors, qu'il y ait un tel débat autour du totémisme est intéressant pour nous. Il est intéressant que les auteurs balancent entre le doute et l'affirmation, qu'elle soit positive ou négative, et qu'il y ait débat sur ce problème, puisque le totémisme désigne sans doute quelque chose qui reste délicat à cerner. En tout cas, même si Freud a fait peut-être erreur sur la nature du totémisme ethnologique, au sens de l'ethnologie, son interprétation et la signification qu'il lui prête, reste tout à fait pertinente dans notre clinique.

Pour les ethnologues, le terme de totémisme recouvre à la fois tout le savoir détaillé qu'une société s'est appropriée, et ce totémisme représente aussi l'ensemble des relations symboliques permettant de relier entre eux les différents niveaux d'interprétations et d'actions pour les membres de cette collectivité.

Autrement dit, le totémisme est le point de départ d'une classification sociale et dont, dit Lévi-Strauss : « seules les formes sont communes, peuvent être communes, mais pas les contenus ». Peu importent, les contenus, selon Lévi-Strauss. Ainsi, les totémismes qui désignent évidemment des procédures de classification sociale sont surtout et avant tout pour chacun des membres, ou chacun des groupes, un système d'identification. Système d'identification pour soi, système d'identification de soi vis à vis des autres, et c'est ce que nous trouvons encore aujourd'hui dans les sociétés qui persistent - et pas loin d'ici - à être organisées selon le modèle classique, du clan.

Reste que le totémisme fait question et c'est ce qui nous amène à une remarque de Freud, dont on peut s'étonner que dans ce texte de *Totem et tabou*, elle n'ait pas eu plus de conséquences, sauf de la part de Lacan, qui en a tenu compte : - extraordinaire ça ! - Freud s'interroge sur la nature du totem, c'est-à-dire sur ce qui permet de l'identifier, et c'est là qu'il annonce qu'il est lié à la fonction du nom : - N.O.M. - Je vais vous en citer le passage : « le totem serait premièrement un insigne de clan, deuxièmement un nom de clan, troisièmement le nom de l'ancêtre du clan, quatrièmement le nom de l'objet vénéré par le clan. Ainsi, le totémisme naît non pas des besoins religieux de l'humanité, mais de ses besoins prosaïques quotidiens. Le noyau du totémisme, la dénomination, est une conséquence de la technique graphique primitive. Le caractère des totems est aussi celui de signes graphiques faciles à tracer, mais une fois que les sauvages portèrent le nom d'un animal, ils en déduisirent l'idée d'une parenté avec celui-ci ». Plus loin, il cite un autre ethnologue qui s'appelle Fizon qui dit donc que : « le totem est toujours le signe distinctif d'un groupe d'hommes et jamais celui d'un individu. S'il en était autrement, et que le totem ait été à l'origine le nom d'un seul homme, celui-ci ne pourrait en aucune façon se transmettre à ses enfants étant donné qu'à l'époque la transmission se faisait selon le système matrilinéaire ».

Donc, vous voyez que là, Freud, est absolument péremptoire et Fizon aussi. Donc, c'est une question de nom. Je vais vous faire remarquer que de temps à autre, quelqu'un m'interpelle et me demande : « mais qu'est-ce que c'est que le Nom-du-Père, ici chez Lacan, qu'est-ce qu'il désigne avec ça ? » Eh bien, c'est tout simplement ce que Freud va étaler dans son texte sur le totémisme. Le Nom-du-Père, évidemment, c'est Lacan qui l'a formulé, qui l'a formalisé, mais il est là, il est là entièrement écrit dans tous ses détails. Il n'y a pas à chercher ailleurs, tout y est sur ce Nom-du-Père. Il y a le culte de l'ancêtre et le respect qu'on lui doit, il y a la relation d'obligation et de devoir vis à vis du totem et vis à vis des membres de la même communauté portant donc le même nom. Il y a donc cet ancêtre commun, le même sang, la même croyance.

Enfin, ce totémisme, sa fonction est aussi bien religieuse que sociale et ce nom organise un système de prescriptions et d'interdictions - confère les tabous - dont Freud vous entretient tout un chapitre, et de restrictions. Ce nom organise un système de prescriptions, d'interdictions pour les mêmes membres d'un même clan qui sont considérés comme frères et comme soeurs, et c'est donc au nom du totem, au nom du clan, que vient s'attacher cette fameuse exogamie, c'est-à-dire ce qui prescrit d'aller chercher ses objets sexuels en dehors du clan, qui est donc la loi dont découle cette fameuse crainte de l'inceste, et qui manifeste la règle la plus contraignante liée au totem, puisqu'elle répartit désormais les femmes accessibles ou non au désir.

C'est dans ce long chapitre qui s'appelle : « retours infantiles du totémisme », où Freud fait la description du Nom-du-Père, c'est dans ce chapitre qu'il discute longuement de la relation entre le totem (c'est-à-dire ce qui désigne l'ancêtre ou sa figure en quelque sorte) et l'interdit de l'inceste, pour reconnaître que s'il existe une loi dans les sociétés primitives, c'est pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'il existerait cette loi, cette première loi que nous connaissons dans les sociétés primitives ? Là dessus . Freud est absolument ferme, c'est parce que : « les premiè-

res motions sexuelles sont toujours de nature incestueuse. Et que de telles motions refoulées jouent un rôle tel qu'on ne saurait guère les sous-estimer ». Parce que le petit de l'homme entre dans l'univers du sexe et du désir par le biais de motions sexuelles liées à ses proches, c'est à cause de ce caractère incestueux initial de l'homme que s'est établie cette loi de l'exogamie. Il n'y aurait pas de loi d'exogamie, ou d'interdit d'inceste plus exactement, s'il n'y avait pas cette constante pulsion qui pousse l'homme au retour à ses sources primitives de ses jouissances premières.

Autrement dit, la motion inconsciente de ces pulsions restera toujours liée à cette trace originaire d'une jouissance incestueuse. Pourquoi en va-t-il ainsi ? Pour une raison toute simple ! On petit s'étonner qu'il faille encore le rappeler, ça ! ! ! Pourquoi ? Eh bien parce que c'est lié à la mise en place des pulsions, mise en place à laquelle habituellement et traditionnellement la mère a participé et a contribué, a été en quelque sorte complice de cette mise en place première. Et c'est cela qui est sans cesse remis en jeu dans les pulsions sexuelles qui surviennent chez le jeune enfant. A savoir, cette remise en jeu des traces pulsionnelles primitives refoulées et précisément avec celle, qui a été la première complice, de ces jouissances. Il n'y a pas à chercher au-delà, il n'y a pas à imaginer quoi que ce soit, je dirais à la limite - je le signale parce que vous allez vous en apercevoir d'ici la fin de mon exposé - il n'y a pas à imaginer le meurtre du père, ce n'est pas la peine puisque là avec la mise en place des pulsions, se trouve cette première inscription de jouissance et l'individu, le sujet, n'a qu'une seule idée, c'est de revenir sans cesse à cette source perdue. Ceux qui ont lu l'argument que nous avons rédigé pour notre colloque sur l'oralité savent que je cite une remarque de Freud, c'est dans les premiers écrits, les « Trois essais sur la théorie de la sexualité », Freud dit : « Wonnesaugen », le « téter voluptueux », c'est ce que Freud considère comme étant la première manifestation sexuelle du sujet. Et ce premier tété voluptueux, vous le savez, il y en a certains qui ont du mal à s'en détacher !

Donc, voilà ce que signifie l'interdit de l'inceste, ce n'est pas simplement sauter sur la mère, c'est aussi l'interdit de revenir à cet appareil pulsionnel primitif qui a réjoui nos premiers jours. Il faut donner à cette notion d'interdit d'inceste un cadre beaucoup plus large qui est celui de tout l'appareil pulsionnel. L'exogamie ne signifie rien d'autre que : « désormais tu satisferas tes pulsions ailleurs, hors du clan ». Et c'est à ceci que la fonction totémique est attachée et ce en quoi elle représente précisément la fonction du père, puisque c'est à partir de ce grand Autre, que vient donc, en quelque sorte, s'assurer la permanence de cet interdit.

Je crois que nous avons à présent, et grâce à Freud, suffisamment d'éléments pour faire apercevoir la fonction du signifiant paternel au travers de ce totémisme et de son rôle symbolique.

Alors, juste une remarque à propos du repas totémique sur lequel Freud insiste considérablement dans son dernier chapitre. Le repas totémique est un pacte qui vise l'ancêtre, c'est-à-dire le père. Et on peut considérer que le repas totémique est une véritable sublimation de la pulsion, socialisée ce coup-ci au nom de l'ancêtre. Freud n'en fait pas mention, je le souligne simplement pour vous faire sentir la bascule qu'il y a dans ce repas totémique. Le repas totémique apparaît comme la confirmation du pacte qui lie les fils au Nom-du-Père et non plus au père vivant.

Cette remarque est importante car on peut observer que ce qui rend difficultueuses les spéculations actuelles sur le Nom-du-Père est lié à un fait, jamais assez souligné, que nous vivons, nous aujourd'hui, dans un système fondé sur le principe d'une famille nucléaire. Cette dernière est composée essentiellement du père, de la mère, et assez souvent d'un enfant unique. C'est ce qu'on appelle la famille nucléaire, quand ce n'est pas la famille monoparentale, et donc du même coup, on a tendance dans cette conception du père, à vouloir faire correspondre de façon tout à fait exacte cette notion du Nom-du-Père avec la figuration ponctuelle d'un père. Vous observez évidemment ce n'est pas tout à fait erroné - que le Nom-du-Père découle du, ou d'un père que nous avons eu, mais ce que nous montre le totémisme, autant que la fête du repas totémique, c'est que ce Nom-du-Père n'est pas un référent individuel. Déjà, dans le texte de Freud, il le dit bien, que ce n'est pas un référent individuel, mais que c'est un principe collectif, à savoir qu'il identifie le fils dans son rapport à l'ancêtre d'un côté, et en même temps, il identifie le sujet en son rapport d'obligation socialisée avec les autres membres du groupe social, donc, avec un certain nombre d'obligations et de contraintes socialisées. C'est la fonction du nom. La fonction du Nom-du-Père, ce n'est pas : « moi, j'ai un Nom-du-Père ! Non ! Ce n'est pas du tout cela. C'est un nom socialisé. Et je crois que c'est dans cet esprit qu'il convient effectivement d'entendre la formulation de Lacan : « que l'analyste ne s'autorise que de lui-

même... points de suspension, et de quelques autres ». Il est impensable que le Nom-du-Père soit un principe qui soit pour l'individu seul. Ca ne marche pas, c'est une folie.

C'est ce que Lacan dit, c'est une nomination à ce moment-là et la nomination nous mène droit à la folie, à la psychose sociale. L'importance de ce Nom-du-Père est que c'est une référence essentiellement socialisée.

On peut évidemment s'étonner que parmi les analystes nous puissions en entendre certains de temps à autre, qui s'imagineraient fonctionner seuls, à titre individuel, c'est évidemment tout un pan du Nom-du-Père qui leur échappe de ce fait, avec évidemment aussi le danger qu'ils entretiennent au niveau de la cure, en lui donnant ce caractère que je dirais asocial, puisque la névrose elle même est déjà asociale ! C'est dans le texte Freud dit : « la névrose est asociale ». Alors, si nous-mêmes nous entretenons cette aberration d'un Nom-du-Père pour un, on ne fait qu'entretenir l'asociabilité de notre analysant ou de notre analysante. Le totem, comme vous voyez, est quelque chose qui va contre cette référence individuelle, et d'ailleurs les ethnologues sont tout à fait clairs de ce côté là, le totem n'est pas un réfèrent individuel !

Tout ceci sur le totémisme n'est donc compréhensible, articulable pour nous analystes - maintenant j'en reviens à notre interprétation - que si nous prenons dans le totem, si nous le reprenons au niveau de la fonction signifiante qui est là dans le système symbolique. Car en effet, c'est là qu'est le nerf du texte de Freud, jusqu'au travers de cette fonction énigmatique décrite sous le terme de totémisme, L'on peut être tout à fait admiratif de ce que Freud soit parvenu à expliciter les choses d'une façon aussi claire, en ce qui concerne le Nom-du-Père, sans avoir à sa disposition, la fonction du signifiant. Car il est tout à fait transparent dans le totémisme, qu'il s'agisse d'un animal nuisible, bénéfique, protecteur, qu'il s'agisse d'une plante vénéneuse, bienfaisante, ou d'un autre élément de la nature, que le totem est un signifiant, C'est un signifiant, parce que peu importe ce qu'il désigne dans la réalité de la nature, c'est sa fonction de signifiant qui intervient en tant que ce signifiant est à l'origine des prescriptions de la morale, des prescriptions de la structure sociale. Ce signifiant opère dans le registre symbolique, c'est-à-dire qu'il procède comme étant un lieu d'où s'énonce une autorité, un pouvoir, lesquels vont emprunter les voies d'une certaine filiation. Ce n'est pas la filiation biologique, mais une certaine filiation qui va conduire à l'identification et à la notion d'appartenance.

L'efficacité de ce signifiant, elle relève de l'ordre de la métaphore, c'est-à-dire que le pouvoir absolu lié au totem, n'a aucun rapport avec le pouvoir de l'animal effectivement référencé dans ce totem. C'est bien ce qui fait dire à Freud que le totem est le substitut du père. Donc, que le totem soit un signifiant, que ce soit un signifiant qui organise la fonction symbolique, qu'il opère sur le mode de la métaphore, c'est-à-dire par substitution, voilà les trois traits que ne cesse de souligner Freud dans son texte, pour nous faire entendre tout spécialement cette question du Nom-du-Père que d'ailleurs il illustre encore par les deux cas de phobie, du petit Hans et du petit Arpadé, c'est-à-dire que l'animal phobique est bien le substitut non pas du père - c'est ça l'astuce de la métaphore - mais le substitut du déficit manifeste de la fonction paternelle. Ce n'est pas la même chose !

Pour finir, je vais quand même évoquer la question du meurtre du père, bien sûr, parce que c'est le fantasme du névrosé, et le meurtre du père de la horde primitive, c'est-à-dire du père réel, ceci est le fantasme de Freud.

Est-ce qu'on est obligé d'en passer par là ? Pour Freud, ce mythe du meurtre du père primitif, père des origines, l'orang-outang comme dit Lacan quelque part, le meurtre donc, c'est un mythe nécessaire pour Freud, pour la raison bien simple qu'il n'avait pas à sa disposition la fonction signifiante. Parce que pour que la fonction paternelle puisse opérer, il faut que le père de la réalité, soit réduit à sa pure fonction signifiante symbolique et que cette fonction paternelle soit articulée dans l'inconscient, sous la forme de ce signifiant symbolique. Et pour que ce signifiant symbolique puisse advenir, il est nécessaire que s'efface la présence réelle, concrète, du père de la réalité, pour qu'il puisse advenir à sa fonction symbolique. Cette réduction, cette élision, que Freud formule comme étant le meurtre du père primitif, élision du père de la réalité, pour son advenue au rang de signifiant, c'est ce que réalise précisément la métaphore, la métaphore dans son opération de substitution.

Vous le savez très bien - c'est une expérience tout à fait courante - quiconque a un discours objectif ou objectivant, ne peut dans ce discours que fonctionner dans le registre de la métonymie. Pourquoi ? Parce qu'il ne peut se détacher du sens que petit à petit. Vous savez que la métonymie n'est qu'une partie du sens du terme précédent, etc. La chaîne métonymique est une chaîne

qui est maintenue par l'objectivité prétendue de ce que désigne le signifié. Dans le cas de la métaphore, est nécessité le rejet de l'objectivité, sinon, il n'y a pas de franchissement possible. Le saut du franchissement de la métaphore, nécessite de sortir de l'objectivité, même si par la suite on entre dans une allégorie : il est tout à fait possible de faire un saut métaphorique et d'entrer dans une allégorie. Quand je dis, par exemple : « jeter le glaive dans la balance », ceci veut dire renoncer à la justice et faire intervenir l'armée. Voilà ! Les Albanais ont jeté le glaive dans la balance. Ca peut être la force armée, ce n'est pas forcément l'armée. Donc, c'est en même temps une métaphore : vous abandonnez la figuration du juge, du droit, pour emprunter un autre terme. C'est une substitution, la substitution de la balance à la justice, au signifiant justice, c'est l'équilibre, en même temps vous créez une sorte d'allégorie, c'est-à-dire une description héroïque. On ne jette jamais le glaive dans la balance ! Il y a une espèce de figure de style qui peut se poursuivre.

Mais le franchissement s'est fait ; vous en appelez à quelque chose d'autre que ce qui est figure concrète de la justice et du droit, concrétisée en plus par l'appareil judiciaire. Donc, il y a élision. Élision aussi quand de Booz, je dis « sa » gerbe, sa gerbe, donc c'était la gerbe de Booz, mais le possessif « sa », S.A., ce possessif élide Booz, puisque tout d'un coup, il n'est plus question du personnage de Booz, mais de sa gerbe, de sa lignée, ce qui vient s'y substituer.

Cette élision du père, du père de la réalité, de la concrétude en quelque sorte, si vous me permettez ce terme, est donc une opération qui se fait spontanément dans la métaphore.

Dans cette opération de substitution, les « sauvages », que je mets entre guillemets, ont substitué le totem. C'est cette opération, cette nécessaire élision du père de la réalité qui a fait dire à Lacan, souvenez-vous en : « le Nom-du-Père est plus que compatible avec l'absence réelle du père ». Plus que compatible !

Et nous pouvons de même ajouter, paraphraser en quelque sorte, que la fonction de l'Autre, du grand Autre, comme nous le dit l'expérience analytique de chaque instant, que cette fonction du grand Autre est plus que compatible avec son absence, avec l'absence de la personne physique de l'analyste. Que cette fonction du grand Autre est plus que compatible avec l'absence du père concret.

Vous savez parfaitement, et si vous n'avez pas d'expérience clinique, vous regardez autour de vous dans votre vie sociale, vous savez parfaitement que l'un des grands inconvénients pour l'enfant, c'est d'avoir un père copain, omniprésent et omnisoucieux des faits et gestes de son fiston. C'est avec ce père copain que l'enfant ne parvient pas à métaphoriser, qu'il ne parvient pas à conférer à son père une place symbolique et qu'il va rencontrer ultérieurement toutes les difficultés dans les relations d'autorité qu'il va forcément rencontrer un jour ou l'autre dans le social, jusque y compris dans sa vie professionnelle. Combien de fois nous avons ces hommes qui ont les pires difficultés dans l'univers professionnel, non pas qu'ils manquent de compétence, qu'ils manquent d'entrain, ou de dynamisme, mais parce que régulièrement ils se heurtent à la figure d'autorité qui leur fait problème. C'est ce qui fait que ça se plisse mal, ça finit mal en général, ça finit par un affrontement, un conflit insoluble. Et d'ailleurs, de ce père copain, vous en avez un très bel exemple dans le petit Hans. Si le petit Hans est conduit à toutes ces difficultés, c'est parce que le papa du petit Hans était vraiment très très gentil, soucieux de tous les événements qu'il pouvait vivre. Alors d'un côté, vous me direz, ça a servi à Freud à faire cette description, mais en tous les cas, ça illustre parfaitement les difficultés que va rencontrer l'enfant. Précisément cet Autre symbolique, l'enfant a vis à vis de lui les plus grandes difficultés. Vous l'observez aussi bien chez le petit Hans que dans notre expérience quotidienne, c'est que le sujet est alors à ce moment-là affronté exclusivement dans des relations de type imaginaire, c'est-à-dire de compétition, des rapports de force, comme vous le savez.

Néanmoins, et je vais m'arrêter là dessus, tout ça c'est fort bien, le totem, l'Autre symbolique, la fonction du signifiant, la métaphore, le Nom-du-Père, les prescriptions qui sont maintenues, l'interdit de l'inceste, l'exogamie - j'en passe la culpabilité, l'ennui, même l'ennui désigne le totem ! Le désir, tout cela désigne la fonction totémique. Puisque le désir est organisé en fonction de ce principe totémique.

Tout ceci a quand même un inconvénient. Ce n'est pas tout beau. Ceci nous amène à considérer que, à supposer que tout ce système totémique et de Nom-du-Père soit bien mis en place, si le totem est le lieu de l'Autre, où vient s'inscrire ce signifiant symbolique primitif, appelé phallus au départ, organisateur du désir, il est également organisateur : premièrement de la religion et deuxièmement du symptôme. L'Autre, le grand Autre du totem, doué à la fois de ce pouvoir pro-

tecteur et redoutable, amène en quelque sorte tout naturellement, dans l'axe même de son principe, à instaurer un lieu sacré, un lieu religieux et donc symptomatique. Il est délicat pour l'analyse de vouloir promouvoir systématiquement un certain totémisme, bien que son utilité, comme je vous l'ai dit, soit indéniable, car ce serait promouvoir au delà de la fonction de l'Autre, le symptôme.

Il est évident que le totem, le père, et le phallus, s'ils sont abolis ou lorsqu'ils font défaut, touchent également notre social, au sens où ce social se désorganise et c'est le moment d'évoquer ce que serait la psychose sociale, qui est toujours là, à fleur dans notre quotidien, à chaque instant. La psychanalyse est là un peu dans une situation contradictoire. On voit d'une certaine manière le nécessaire du totem phallique, et également on voit bien que s'il n'y a pas ça, cela se désorganise ! Donc l'analyse, ce serait en quelque sorte, retrouver les termes organisateurs de la structure du sujet et de son désir au travers de la fonction signifiante, c'est-à-dire, là où sont posés ses interdits et ce qui lui est permis, ce qui lui est autorisé, sans pour autant et par contre-coup, une fois que cette fonction signifiante organisatrice est décodée pour le sujet, sans pour autant faire habiter cette fonction signifiante par une quelconque divinité qui serait organisatrice de cette fonction signifiante. Et donc, sans faire du père le reliquat mnésique au travers de la culpabilité, en fonction de son meurtre, car cette culpabilité du meurtre amène à la religion. Vous voyez là l'impasse de *Totem et tabou* ! En instituant le meurtre dans le fantasme de Freud, en instituant le meurtre du père, automatiquement, il introduit la culpabilité, le regret, la demande de pardon, c'est-à-dire la dimension dans laquelle fonctionne la religion.

De l'analyse aujourd'hui, nous attendrions le découpage totémique signifiant, sans le passage par ce meurtre que Freud dit fondateur et que les post-freudiens continuent à affirmer comme fondateur. Mais le meurtre, ce n'est pas le sujet qui le fait, c'est la métaphore qui zigouille le paternel de la réalité. Donc, il faut bien comprendre que nous avons là, tout à fait le chemin tracé pour reprendre le choses un peu différemment, et c'est là qu'est tout à fait important et décisif que notre travail soit orienté, pas par la psychologie, qui revient toujours aux questions de meurtre, de culpabilité, d'angoisse, de tabou, et de je ne sais pas quoi encore. C'est là que nous trouvons les fondements de notre éthique qui est celle de faire notre travail à partir de la fonction du signifiant. Vous n'avez pas le choix. Ou comme analyste vous fonctionnez dans le registre du signifiant, et donc vous pouvez vous épargnez le meurtre, le fantasme du meurtre, mais si vous restez dans la psychologie, il va vous falloir passer par ce fantasme, et donc revenir aux procédures de la religion.

C'est dans ce débat que se trouve sans cesse l'obsessionnel, c'est-à-dire qu'il ne veut pas lâcher la culpabilité. Le jour où il la lâchera, qu'il observera qu'il est dans un registre signifiant et non pas culpabilisant, que son désir est organisé par la lettre et le signifiant, et pas par je ne sais quelle bravade ou quel héroïsme, qui va le rendre coupable après ! Donc, je crois que là nous avons dans cette lecture de *Totem et tabou*, la ligne de partage entre ce qui serait une analyse qui ne mènerait pas à une nouvelle religion et une analyse qui ne ferait que moderniser la religion traditionnelle, mais qui serait toujours dans cet objectif du religieux par le biais du psychologique. Je n'ai rien contre le psychologique, mais ce que j'observe, c'est que le psychologique ne peut pas s'épargner de revenir dans les voies de la tradition et des différentes formes d'intégrisme. Voilà !

Questions

Élisabeth BLANC : Il y a trois éléments sur lesquels j'aimerais que vous puissiez revenir et qui me posent question. Tout d'abord, vous avez évoqué le caractère universel, et justement c'était une des critiques qu'on a faite à Freud, notamment Malinowski, sur l'absence du caractère universel du mythe d'Œdipe tel que le décrit Freud, et vous l'avez replacé sous le primat du phallus, c'est-à-dire en tant que mythe, dans l'ordre même du langage. Il y a aussi une autre question sur laquelle j'aimerais bien que vous puissiez nous en dire un petit peu plus, c'est tellement riche qu'on peut effectivement développer cela dans d'autres axes, ce que vous avez dit du père symptôme, dans la mesure où il glisserait du totem vers l'idole, c'est-à-dire que ce serait l'aspect image qui viendrait recouvrir ce totem, et alors ferait symptôme. Je pensais aux études de Jean-Pierre Vernant où il parlait de l'évolution en Grèce ancienne de ce qu'il appelait le Kolossos, qui était une figuration symbolique de l'absence, au passage à l'Eidolon, qui est une figuration purement imaginaire. Est-ce qu'il n'y a pas aussi cette dérive qui ferait symptôme dans notre société actuelle ? Justement pour revenir à ce que j'évoquais avant, c'est-à-dire que l'idole est susceptible d'appropriation, tandis que le symbole est inéchangeable.

J.P. HILTENBRAND : Alors, on va commencer par répondre, et je vais sûrement oublier l'une de vos questions...

L'histoire de Malinowski, la contradiction de Malinowski et des Tobriandais était une constatation qui ne visait pas tellement le mythe de la horde primitive, que le système oedipien, en quoi, il avait tout à fait raison d'une certaine manière, puisque effectivement, il existe des traditions où le mythe oedipien ne se vérifie pas exactement sur ce mode. Vous savez aussi que Lacan a dit que le complexe d'Œdipe, c'est un rêve de Freud. Je ne vous en ai pas parlé de l'Œdipe, n'est-ce pas ? C'est pas du tout un oubli, c'est tout à fait volontaire, ceux qui sont de Grenoble ici, savent très bien ce que j'en pense de l'Œdipe ! Pas grand chose à vrai dire. Parce que cela ramène de nouveau l'analyse dans la psychologie, les histoires mythiques et nous épargne de vérifier ce qui fonctionne exactement au niveau du signifiant. Si l'on veut faire émerger quelqu'un de sa cure et de sa névrose, il faut bien qu'un jour, il reconnaisse que tout cela tient sur sa langue et pas du tout dans sa tête. Donc, Œdipe, comme disait Lacan, ne saurait définitivement tenir l'affiche, il faut croire qu'il a eu tort de prononcer cela, ça résiste quand même pas mal ! Donc que l'Œdipe ne soit pas universel, nous le vérifions hélas socialement trop souvent - aussi bien chez les enfants qui ont perdu leur père ou leur mère dans les avatars des conjugalités et qui sont élevés par un seul parent. On voit bien comment l'aménagement et les difficultés de cet aménagement sont liées non pas à la carence affective, comme l'imaginent les assistantes sociales, mais plus précisément à des difficultés qui ont pu être rencontrées dans la constitution de la batterie signifiante, dès le départ. Un enfant qui vit avec sa mère, ce qui nuit à l'enfant, c'est plus la relation de culpabilité de la mère vis à vis de sa solitude, vis à vis du fait qu'elle est abandonnée par les hommes, et qu'elle ne les intéresse pas, que cette relation particulière de mère à enfant, qui peut très bien se dérouler. Donc, vous voyez qu'il va falloir quand même que l'on renonce à l'Œdipe, de plus en plus, les familles monoparentales étant de plus en plus fréquentes. Ça c'est une première question.

La deuxième question, c'est celle qui évoquait la notion de totem et d'idole, aussi la notion de fétiche. De ce côté-là, les ethnologues aussi bien que Freud sont tout à fait clairs, les ethnologues évolués bien sûr. Le totem n'a rien à faire avec le fétiche pour une raison bien simple, c'est que le fétiche opère par la présence concrète dans la réalité. Ce qui signale bien qu'il est du registre de la métonymie, alors que le totem - peu importe - ce petit être un lieu dans la forêt qui n'est pas du tout matérialisable, ce peut être l'ombre d'un arbre, comme le remarquent certains ethnologues, il ne faut pas s'asseoir à l'ombre de telle ou telle plante puisque cette ombre est néfaste, qu'elle peut être mortelle, on voit bien que le totem est un lieu dans cette évocation. Donc, il relève de la métaphore, son caractère est essentiellement métaphorique, il suffit qu'on sache qu'il est là, que ce lieu est en quelque sorte assuré en un point de mon espace pour que ça suffise, il n'y a pas besoin de l'avoir dans sa poche. Ca veut dire que la culotte d'une femme ne peut en aucun cas être un totem ! Ca peut être un drapeau, mais ce n'est pas un drapeau symbolique, ce n'est qu'un drapeau fétichiste. Donc, je fais cette évocation parce que comme vous le savez, c'était la manie de Joyce. Cela avait une fonction fétichiste évidemment.

La troisième, la question du totem comme inscription. Il ne figure pas comme inscription, mais comme graphisme, ce n'est pas une inscription au sens de la lettre, mais un graphisme pour les primitifs, c'est-à-dire que ça peut être représenté par un graphisme ou ce que vous voulez. Alors, est-ce que le totem est une lettre ? C'est ça que vous aimeriez bien que je vous dise, que je réponde à cette question ! Ca c'est très compliqué ! Vous savez que la fonction de la lettre a cette propriété d'être d'abord aussi matérielle que la lettre de l'imprimeur, qu'elle a donc un caractère réel, mais qu'elle est aussi peu saisissable puisque Lacan peut dire, que même si vous mettez la lettre en morceaux, elle restera toujours. Vous pouvez casser la lettre, elle restera.

Mais c'est vrai qu'à ce moment-là, ça vous évoque bien sûr, le totem. Néanmoins, le problème de la lettre est le suivant, c'est ce qui est évoqué dans le séminaire de la lettre volée de Lacan, c'est que cette lettre elle vaut pour autant que vous n'avez pas la main dessus, que. vous ne pouvez pas la saisir. Celui ou celle qui a la lettre en son pouvoir, est en quelque sorte paralysé, inhibé. Donc, cette fonction éminemment symbolique, puisque cette lettre ne vaut que par rapport à son absence, son pouvoir se décide à partir de son absence. On ne peut pas mieux définir le caractère symbolique de la lettre. Il est évident que dans le registre de la pulsion, c'est celle-là qui n'est pas matérialisable. C'est celle-là, qui va toujours échapper à la tétée, c'est celle-là qui va toujours faire défaut dans le procès de la pulsion. Pourquoi est-ce que votre regard continue à quê-

ter ? Vous en prenez plein les mirettes à la télévision le soir et néanmoins, le lendemain, hop ! on remet l'appareil... C'est incroyable ça ! Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui manque radicalement chaque fois dans le truc. Or, comme l'ont bien signalé Lacan et Melman, le regard, lui, échappe à la castration. Donc, ce n'est pas de la castration dont il s'agit, ce n'est pas quelque. chose qui manquerait du fait de la castration, c'est quelque chose qui manque du fait de la lettre.

C'est l'une des propriétés du tableau, du tableau du peintre, c'est dans la mesure où dans le tableau quelque chose est toujours à trouver, on va le dire comme ça, que ce tableau nous plaît. Si vous avez un tableau chez vous et que vous avez épuisé ses ressources, c'est-à-dire qu'il n'y a plus rien à trouver dans ce tableau, c'est une image morte. Donc, vous voyez là, rien qu'en évoquant le tableau, le regard porté sur le tableau, vous voyez la puissance de cette lettre. Précisément, dans la mesure où vous n'arrivez pas à saisir la lettre dans le tableau, que le tableau continue à vous enchanter et que vous continuez à jouir de ce tableau. Je veux dire que le principe de la jouissance, c'est aussi que la lettre n'est pas venue, n'est pas apparue, qu'ainsi votre jouissance est assurée, A partir du moment où la lettre serait venue, votre jouissance est finie, terminée. Donc, évidemment, on pourrait dire que le totem, il y a quelque chose de l'ordre de la lettre qui vient là. Je vous fais observer, oui, que cette lettre-là, c'est la mère qui est venue l'allumer avec la mise en place des pulsions. C'est le totem qui est venu l'interdire. Alors, vous voyez comment fonctionne le sujet : d'un côté il y en a « une » qui l'a allumée, et de l'autre, il y en a « un » qui énonce l'interdit le plus absolu, et puis quand même le névrosé n'est pas bête, il sait parfaitement qu'il a tout intérêt à maintenir l'interdiction sur la lettre de façon à ce qu'il puisse continuer à en jouir. Parce que si tout d'un coup la lettre ne lui était plus interdite : terminé ! Hein ? Donc, il y a là cette dialectique qui fait que les pulsions ont encore de beaux jours devant elles, et puisque vous avez tout intérêt à avoir le souci de maintenir l'interdiction sur cette lettre, sur ces lettres d'ailleurs, puisque ce n'est pas sûr que ce soit toujours la même lettre ; la lettre orale n'est pas forcément la lettre anale. Si vous en avez deux dans votre nom ! Il faut bien penser qu'il est bon que la reine continue à détenir la lettre et que vous, petit Dupin, eh bien vous ne parveniez jamais à mettre la main dessus, que vous assuriez le pouvoir de la reine ! Puisque le ministre quand il l'a, il se féminise, il devient peureux, il n'ose plus. C'est pas non plus l'invitation dans laquelle on pousserait les gens en analyse : qu'ils n'osent plus ! Ce serait embêtant, ça !

Gérard AMIEL : Le masculin/féminin, n'est jamais qu'une lecture subjective particulière, c'est-à-dire n'est jamais l'effet que d'une certaine position prise par rapport au signifiant phallique. Alors vous évoquiez tout à l'heure, dans votre introduction, la possibilité de l'émergence de signifiants maîtres qui ne soient plus nécessairement le phallus. Pourriez-vous nous en donner des exemples ? Et puis, pour corollaire, la seconde question qui en découle immédiatement, c'est que si ce qui prévaut comme S1 n'est plus le phallus, du même coup, qu'advient-il alors de la question homme/femme dans de tels cas ? Peut-on encore dire qu'il y ait du masculin et du féminin, et dans cette éventualité, comment ?

J.P. HILTENBRAND : S'il y a d'autres S1 que le phallus ? Je vais vous en citer un. Bon, il n'y a rien de plus frappant quand on arrive à Nice. C'est le fric ! Donc, il est bien évident qu'il y a une grande partie de notre social qui est organisé par lui ; vous en avez plein les pages de journaux, plein ! Je reçois, je ne sais pas comment il se fait, je reçois régulièrement des publicités qui me vantent l'avantage de telle ou telle revue : votre argent, votre patrimoine, votre ceci, votre cela. Il faut croire que si ces journaux se multiplient à cette cadence, c'est que sans doute, il y a là quelque chose qui prévaut. Alors vous me demandez si vis à vis de cela, il y a encore du masculin/féminin. Bien sûr que non. Il n'y a que le phallus qui fasse ce partage. Le fric : pourquoi est-ce qu'une femme n'en aurait pas autant qu'un homme ? Je ne vois pas pourquoi on ferait là une différence, ce ne serait pas plus désagréable. Ce qu'il faut sans doute penser et nous ramener à la pensée, c'est que s'il existe un signifiant pareil, S1 de ce type, c'est qu'il n'a sans doute pas la même valeur que le signifiant phallique.

Parce que le signifiant phallique a une fonction qui est non seulement universelle, mais intemporelle, c'est-à-dire qu'avec le signifiant phallique, vous vivez, vous êtes debout, vous dormez. C'est par rapport à ce signifiant que s'organise votre sommeil, c'est bien évident que même votre sommeil est rythmé, conditionné par cela. Pour vous donner l'autorisation de dormir, c'est lié à votre arrangement avec le signifiant phallique. Donc, on voit bien que le signifiant est omniprésent. Si d'autres S1, signifiants maîtres, fonctionnent dans notre univers social, ce n'est

pas forcé qu'ils occupent nos nuits et nos jours de façon aussi constante et permanente que le phallus, qu'ils soient inscrits dans notre corps, dans notre physiologie.

C'est que certainement, ils n'ont pas les mêmes conséquences, ils ne dérangent pas notre physiologie comme le signifiant phallique. Ils ne tordent pas notre physiologie comme le signifiant phallique.

De la salle : Il y a aussi les écossais, avec toutes les règles des clans, les couleurs des tissus écossais qui sont en vogue partout dans le monde d'ailleurs, car les écossais ont fait des émules partout.

J.P. HILTENBRAND : Chacun son whisky aussi !

Suite de la même question : Oui, le whisky aussi. On a évoqué le déficit de la fonction paternelle, et précisément, on a beaucoup de royautés dans le nord avec la reine d'Angleterre qui est une femme, le prince consort est un peu en retrait.

J.P. HILTENBRAND : On l'a bien sorti oui !

Suite de la même question : Au Danemark, si je me souviens bien, il y a Margarette, il y avait aussi au PaysBas la reine Juliana, maintenant il y a la reine Béatrix.

Donc, là, je remarque aussi cet aspect classique qui est intéressant pour, peut-être faire la mise en place des pulsions parce que dans une société, on a parlé de la mise en place des pulsions, peut-être que ça c'est considéré comme une résurgence importante. Je vais aussi parler des républiques où théoriquement ces références-là, n'existent plus et c'est peut-être plus totémique à ce moment là, ça pose des tas de questions sur les rapports de la psychanalyse et de la société, parce que Freud a dit que la névrose est asociale. Alors je vous pose la question si le social est anévrotique ? Ce sont des questions comme celles-là qu'il serait intéressant d'aborder maintenant.

J.P. HILTENBRAND : Très juste, seulement, c'est un point qui est difficile à évoquer tout simplement. La thèse de Freud, il l'évoque dans le texte de *Totem et tabou*, c'est de penser que la masse comme il dit, les masses, c'est à dire les foules, se comportent ou sont organisées dans leurs modalités, d'une façon analogique aux modalités de la structure individuelle. De la structure ! Ca ne veut pas dire de la névrose forcément. Il y a certains aménagements qui se font au niveau des foules qui sont des symptômes aussi, c'est bien ce qu'il évoque dans « Malaise de la civilisation ».

Donc, il y a là des symptômes collectifs et c'est assez facile à reconnaître. Nous avons notre symptôme bien français, dès que nous franchissons la frontière, nous nous apercevons que notre voisin a un symptôme propre, qui peut nous plaire ou nous déplaire, peu importe, mais qui là est quelque chose de la propriété. Si vous allez aux États-Unis, vous allez tout de suite vous apercevoir que ce n'est plus du tout votre symptôme, qu'il y a déjà une certaine gêne, une étrangeté qui s'introduit, parce que c'est un symptôme que vous ne connaissez pas très bien, que vous n'appréciez pas très bien, que vous n'appréhendez pas non plus facilement. Alors est-ce que les fonctions royales, elles ont là une propriété ? C'est sûr qu'elles ont une fonction qui permet la poursuite d'une situation de type classique ou de type identification à un groupe : le sujet britannique, le sujet du Commonwealth, etc. Néanmoins, je vous fais remarquer ceci, c'est que l'homme d'affaire hollandais, de la reine, il n'en a rien à foutre ! Je veux dire que vraiment pour l'homme d'affaire, le capitaliste, il va gérer quelque chose qui est tout à fait en dehors de ces systèmes. Si je vous fais cette remarque, c'est pour montrer combien la science économique ou la science financière, petit parfaitement habiter un social et rester indifférent aux structures traditionnelles qui sont en place. C'est ce que l'on voit aussi en Arabie : les structures traditionnelles restent soi-disant en place, mais les différents membres de cette société se conduisent comme de parfaits hommes d'affaires modernes capitalistes. Le problème est de savoir si ces structures traditionnelles qui persistent en dépit du cours donné à la science, est-ce que ces structures traditionnelles sont des structures véritables qui régissent encore le sujet, ou est-ce que ce sont de simples colifichets ou de simples tableaux de famille accrochés dans un coin et qui n'ont plus aucune incidence pour le sujet ? C'est une question que je laisse ouverte. C'est la même question que l'on pourrait poser à propos de l'agriculture par exemple, qui est bien inscrite dans un territoire, dans un sol, avec un système social agnatique, qui a donc un espace qui est le sien et traditionnellement le sien.

Je voudrais faire une petite remarque au sujet de ce qui se passe ces derniers jours autour de la question de la pédophilie. On voit bien tous les plans que ça implique, ça implique tout à fait notre question d'aujourd'hui sur *Totem et tabou*. C'est-à-dire, que vraiment, vous voyez que les tabous ont été transgressés, ce qui est bien évident, et que la fonction totémique ne joue plus

dans le fait d'orienter le désir avec son champ d'interdictions.

Qu'est-ce qui se passe ? En même temps, vous voyez le phénomène de médiatisation qui est absolument fou. Je veux dire qu'on en voit partout maintenant, le premier instituteur on va lui sauter dessus et demander s'il n'aurait pas mis la main sur la tête d'un de ses gamins ? Ca devient redoutable, être un enseignant homme aujourd'hui ! Les analystes pour l'instant sont épargnés !

Bon, ça ne saurait tarder ! Qu'est-ce qui se passe là ? Il est intéressant de remarquer quelque chose. D'où s'origine la pédophilie dans la structure ? C'est quand même une question importante ! Ce n'est pas simplement une transgression d'une tradition morale. Ce n'est pas seulement ça, il y autre chose. Le pédophile, comment se définit-il cliniquement ? C'est quelqu'un qui désire un enfant, et comme vous le savez l'objet du désir n'est jamais que lui-même ! Ce sont des gens qui désirent en quelque sorte leur propre personne altérisée sous la forme d'un enfant. Si vous avez lu Gide, qu'est-ce qui émeut Gide au plus profond de ses fibres ? C'est cet enfant qu'il voit là, ce jeune enfant et de préférence un enfant dans une situation assez triste, assez pauvre, comme les petits enfants d'Algérie qu'il a rencontrés quand il a fait son séjour là-bas. C'est ça qui l'émeut profondément. Mais ce n'est jamais que le petit Gide qui a été laissé en plan ! C'est le petit Gide qui a été ému par cet abandon, lorsque le père est mort, il a hérité de cette mère atroce, et c'est cet enfant blessé dès l'origine qu'il va chercher, c'est cet enfant blessé à l'origine qu'il était. On voit bien que ce n'est pas le totémisme qui fonctionne là, tout ce que nous savons du totémisme est aboli, ce qui est en jeu, ce n'est même pas le désir d'un objet, comme on dirait la concupiscence, c'est d'abord un objet d'émotion, c'est-à-dire c'est un objet foncièrement narcissique. Celui que Gide a connu, c'est cet enfant qui est là, cette beauté blessée qu'il a été lui-même, et il a lutté tout ce qu'il a pu pour s'épargner les foudres de la loi. Mais enfin, c'est le modèle parfait. S'il y a cette multiplication de la pédophilie, ce dont je ne doute pas un seul instant, c'est parce que la constitution primitive du sujet aujourd'hui n'est plus ordonné par le totem, mais par le narcissisme et si le sujet est ordonné par son narcissisme, nous aurons de plus en plus de ces événements, et sous d'autres formes encore. Ca ne va que se multiplier.

Élisabeth BLANC : Oui, oui, ce à quoi on assiste actuellement, c'est à la récupération de l'enfant, en tant qu'il serait phallus imaginaire qui ferait lien social. On voit ce qui s'est passé en Belgique, tout un pays complètement désagrégé qui se réunit autour d'un enfant. Donc, l'enfant en tant que phallus imaginaire, actuellement, fait lien social. C'est cette dérive du phallus en tant que signifiant qui devient imaginaire.

Jean-Louis RINALDINI : Avec des différences, car lorsque le GIA en Algérie œuvre pour que les écoles ferment, et pour cela tue des centaines d'enfants qui donc ne pourront plus les fréquenter, on n'est pas dans la même perspective d'imaginarisation.

J.P. HILTENBRAND : Mais bien sûr, mais je crois qu'il est évident que l'homme, au sens général, s'est toujours imaginé que l'enfant c'était son avenir. Donc, plus l'homme aujourd'hui se trouve dans une situation de dérision par rapport à lui-même, plus il a tendance à valoriser cet enfant qui vient de lui. Mais, c'est cette chose absolument folle, qu'on ne comprend pas ! Mais, c'est parce que malheureusement, j'ai un certain nombre, hélas, d'années derrière moi, que je ne comprends pas cette bêtise dans laquelle on entend les choses des rapports entre les parents et les enfants. Les parents aujourd'hui sont au service de leurs enfants ! Il y en a qui vont jusqu'à sacrifier leurs propres intérêts, leurs avenirs professionnels, pour se mettre au service de l'enfant ! Mais qu'est-ce que ça va donner ? J'ai connu, excusez-moi de parler comme un vieux con, mais j'ai connu une époque où l'enfant était obligé de vénérer l'adulte, de le respecter, d'attendre que l'adulte veuille bien lui dire quelque chose, ou lui répondre, et non pas de l'interpeller n'importe comment. Je veux dire que maintenant, c'est l'inverse, il y a des parents qui lâchent leur travail pour s'occuper de leurs enfants. Il y a une vénération, une démission, une désertion au niveau du sujet lui-même, de son propre devenir, de ses propres responsabilités vis à vis de lui-même, et puis une espèce de valorisation de l'enfant, c'est massif à l'endroit de l'enfant, comme si cet enfant allait être, je ne sais pas quoi ! Mais justement ! Un enfant ne vaut que pour autant qu'il est notre métaphore, mais pas notre semblable ! Nos enfants ne nous intéressent que parce qu'ils ne sont pas nos semblables, il nous préoccupent parce que c'est une métaphore que l'on ne comprend pas toujours très bien. Mais à partir du moment où ils sont nos semblables. On les a sculptés pour être nos semblables. Et qu'on consacre toute son existence ou toute sa vie, toute la fin de sa vie, à continuer à sculpter ! C'est incroyable, incroyable ! ! ! Et

j'entends des gens qui viennent me dire : « je me suis fait engueulé par le maître, le professeur principal de la seconde de ma fille ou de mon garçon, parce que je ne consacre pas suffisamment de temps au suivi de ses études ! ». Normalement l'enfant c'est un objet. Eh bien là, il devient S1.

Jacqueline HILTENBRAND : Pour poursuivre la question de Gérard justement, est-ce que nous sommes en mesure de dire que ce sont des S1 ? Est-ce que nous sommes en mesure de prendre position là-dessus ?

J.P. HILTENBRAND : Je vais te répondre tout de suite à cela.

Si ce sont des signifiants maîtres qui dépendent de la science, ils ne créent pas d'autre altérité. Il est certain que l'enfant crée un type d'altérité, donc, il faudrait distinguer encore les signifiants maîtres qui circulent parmi nous et qui sont dépendants, qui sont des renforcements d'un objet partiel. Parce que l'enfant, ce n'est qu'un objet partiel, un objet oral, anal, etc. C'est un objet partiel, donc si le S1 est un renforcement de cet objet partiel, la primauté d'un objet partiel, ça garde quand même un certain type d'altérité, qui est peut-être un type d'altérité pathologique, mais qui est une altérité, alors que les S1, signifiants maîtres qui découlent de la science, eux, ne créent aucune altérité, alors vraiment aucune. Même au contraire.

Gérard AMIEL : Si vous le permettez, pour reprendre justement peut-être encore une fois, sur cette question du masculin/féminin, et pour pousser cette interrogation, je voudrais évoquer ce qui semble s'entendre chez certaines patientes et patients, qui paraissent néanmoins pouvoir poser la notion d'une inscription sexuée, qui fasse d'une certain manière économie du classique passage par la tierceté phallique. Et c'est d'ailleurs ce qui se donne à lire de manière assez exemplaire chez Margarette Little, avec la mise en place pour elle, de ce point d'articulation qui fut tout de même possible, au cours de son analyse avec Winicott. Pourrait-on alors admettre quelque chose de la possibilité d'une inscription homme/femme, malgré cette tendance sociale à la raréfaction phallique, par-devers cette pente qui ne réserve plus nécessairement au phallus, son exclusivité, comme signifiant maître ?

J.P. HILTENBRAND : Vous avez tout à fait raison, mais c'est une situation un peu longue à expliciter. Ce qui est évoqué là, peut-être lu dans le compte rendu fait par Margarette Little de son analyse avec Winicott. Elle s'écrivait dans le registre « prépsychotique », comme on dit. Ce que nous avons travaillé chez nous à Grenoble, montre que c'est sans doute une personne qui avait une difficulté toute particulière avec l'instance phallique, qui n'était pas une difficulté ordinaire. Quand vous lisez cette autobiographie analytique, vous vous en rendez compte très facilement, c'est qu'elle n'était pas rangée, elle n'était pas reconnue du côté de l'instance phallique. Néanmoins, la manière dont Winicott a traité cette cure, qui est assez remarquable dans le style winicottien - je ne dirais pas que c'est un style à promouvoir parmi nous - mais il y a là des éléments qui sont tout à fait intéressants. En particulier, je crois que ce qui est très intéressant, c'est que Winicott justement du fait d'une certaine position maternelle indéniable dans cette cure, lui a permis ce que l'autre analyste femme ne lui avait pas permis précédemment, car cette autre analyse femme voulait à tout prix l'inscrire dans le registre phallique, et elle y a échoué, dramatiquement d'ailleurs.

Winicott lui, qui gardait cette position maternelle avec elle, lui a permis sans doute d'organiser quelque chose pour elle sans passer systématiquement par un retour au totémisme. C'est une expérience analytique qui est sans doute très particulière, qui mérite d'être réfléchie, mais que l'on ne peut élever au rang de principe, bien sûr.

Gérard AMIEL : C'est-à-dire que selon comment un enfant va être contraint ou non, va entrer ou pas dans les obligations symboliques, il pourra ou non assumer le Nom-du-Père. Au fond, ce n'est pas parce qu'un sujet éprouve des difficultés pour assumer le Nom-du-Père, que ce Nom-du-Père automatiquement est absent. C'est une question autour de la possibilité d'assumer le Nom-du-Père.

J.P.HILTENBRAND : Le Nom-du-Père, assumé ou pas assumé, il est là ou il n'est pas là. Il est là sous forme d'interdits et de devoirs. Quand Freud parle de dette symbolique, que Lacan reprend sans cesse dans ses premiers séminaires, c'est le signe du Nom-du-Père.

Quand apparaît la culpabilité, la crainte, l'ennui, etc., c'est le signe du Nom-du-Père. C'est. pas le Nom-du-Père lui-même, c'est son signe ! Vous n'avez pas là, l'intervention du sujet. Le sujet, si ça lui plaît ou si ça ne lui plaît pas, peu importe. Le Nom-du-Père est là, ou il n'est pas là. Le Nom-du-Père ne demande pas l'avis du sujet. Alors évidemment, pour les patients qui ont des difficultés avec les Noms-du-Père, il y a une certaine façon d'accueillir ce Nom-du-Père, une certaine façon de le rejeter,

qui va rendre leurs dynamiques névrotiques plus ou moins difficiles. Il est certain que quelqu'un qui a par exemple été écorché par le paternel, par le père réel, aura certainement plus de difficultés avec cela. Quand c'est une femme, c'est pareil, une femme peut avoir des difficultés du fait que le paternel a été un paternel cruel, par exemple, et non pas peloteur. C'est une chose que l'on oublie là actuellement, je veux dire que l'on ne va que vers le renforcement de la rigidité, de la dureté, de : « prends garde à ne pas toucher », « prends garde à ne pas caresser ». Qu'est-ce que ça va être, quand on sait que l'enseignement des maîtres passe par le transfert ! Qu'est-ce que ça va donner ? C'est absolument effarant. Nous sommes à fleur de psychose tout le temps.

Edmonde SALDUCCI : Nous ne sommes plus tellement dans le S1 phallique.

J.P. HILTENBRAND : Mais on est dans le soupçon ! C'est ce que je disais à propos de la xénophobie. Que ça nous fasse plaisir ou pas plaisir, en voilà un autre symptôme phallique qui vient sous notre nez ! Et puis à côté de lui, la xénophobie qui est liée au soupçon, qui relève de la psychose.

Edmonde SALDUCCI : Ca rejoint ce que disait Jacqueline, on n'est plus dans une altérité, le voisin il m'en veut quoi ! C'est pour cela qu'on frise la psychose sociale. C'est pour ça que ce ne sont pas des S1, ils n'ont pas le caractère organisateur, ça ne fonctionne pas.

J.P. HILTENBRAND : Mais si, ce sont des S1 ! Ce sont d'autres signifiants maîtres qui font - je suis désolé - que ça fonctionne très très bien, il y a des milliers et des milliers de galériens qui fonctionnent au nom de ce signifiant maître, des galériens modernes, voyons si ça ne fonctionne pas ! Je te demande pardon ! Il y en a plein les avions de ces galériens modernes qui fonctionnent au nom de ce signifiant S1, mais encore, ceux-là, ce sont les plus riches, parce qu'il y en a qui travaillent pour le fric et qui n'ont rien. Donc, le S1, c'est quand même quelque chose. Enfin, quand un P.D.G. décide que Vilvorde sera fermé, qu'est ce que c'est que le S1 ? On voit bien que le problème n'est pas les 3000 flamands, c'est le cadet de ses soucis, pourvu que le compte soit juste à la fin de l'année !

Edmonde SALDUCCI : C'est à ça, que ça mène ! Ces S1 ne fonctionnent pas comme ils me plaisent C'est désastreux.

J.P. HILTENBRAND : Ben oui ! Et encore, c'est le capitalisme le plus ouvert, le plus gentil.

Edmonde SALDUCCI : Parce que ton histoire de pédophilie elle est aussi générée par l'histoire du fric, il y a tout un trafic qui se joue dans tout cela.

J.P. HILTENBRAND : Oui, le trafic, ce n'est pas mon registre de compétence. Il y a là quelque chose que je vous prie de noter aussi : je vous ai fait la description du pédophile traditionnel, traditionnel tel que la clinique nous l'a enseigné. Il y a un élément de plus aujourd'hui, mais qui est un élément paranoïaque dans cette pédophile, puisqu'il mène au crime ! Pourquoi est-ce que les types qui baisent des garçons les tuent ? Mais il s'agit d'atteindre l'image du sujet, de néantiser sa propre image, je veux dire que c'est le procès paranoïaque, par définition, que de s'atteindre soi-même, par l'autre. C'est le motif du crime paranoïaque, comme le disait Lacan. Vous voyez qu'il y a là une dimension supplémentaire : ils baisent des garçons, d'accord, c'est une grosse bêtise, mais entre baiser un garçon et tuer, il y a quand même encore un chemin à parcourir, un saut. Notre clinique de l'amour des enfants ne peut plus expliciter ce qui se passe, il faut bien que quelque chose d'autre soit franchi, pour dire qu'il y a là un motif de crime.

De la salle : Est-ce qu'on ne pourrait pas dire au contraire de la paranoïa, qu'il s'agit de perversion puisque dans la perversion, est visé un objet inanimé ?

J.P. HILTENBRAND : L'objet de la perversion est inanimé ? Non, il aime bien [es objets animés le pervers !

Suite de la même question : Que la visée du pervers, sa visée, c'est un objet inanimé, d'atteindre un objet qui soit inanimé.

J.P. HILTENBRAND : Je n'ai pas cette connaissance. Si vous parlez de l'objet qui sustente le désir du pervers, oui, pour une paire de sandales. Encore qu'il y en a certains, ils aiment bien que la paire de sandales soit animée ! Si vous regardez Restif De La Bretonne, il n'aimait pas seulement les chaussures, il aimait les chaussures qui étaient habitées, et qui bougeaient, et c'est ça qui l'émouvait particulièrement : un joli pied dans une chaussure. Il ne faut pas confondre. L'objectivisme nous tombe dessus, dès que nous parlons d'objet. L'objet de la perversion, c'est d'abord l'angoisse de l'autre, et ça, il aime bien quand l'angoisse de l'autre est animée.

Suite de la même question : Lacan, dans « Kant avec Sade », remarque que c'est entendu par le fait de réduire...

J.P. HILTENBRAND : L'objet est automatiquement métaphoro-métonymique. Si vous avez eu l'occasion d'écouter une vraie perversion, vous vous apercevez que cet objet, cette chose

plus exactement dont il vous parle, est une chose qui a des caractéristiques physiques, physicalistes particulières, mais cet objet prend valeur pour autant qu'il est saisi dans le défaut de l'Autre, et que c'est ce défaut de l'Autre qui l'anime, que ce soit la mère, que ce soit le père, ou que ce soit quelqu'un d'autre, la grand mère maternelle ! Il faut que cet objet soit animé par l'Autre ; c'est dans un rapport d'altérité, même si ce rapport d'altérité est voilé dans la perversion, c'est fondamentalement un rapport d'altérité. C'est ce qui fait que le pervers, que tous les pervers que nous connaissons sur la place publique, des gens notables, sont captivés par le social.

Emonde SALDUCCI : Je continue à me poser des questions par rapport à ce S1 fric, le pacte symbolique change, il n'y a plus rien.

J.P. HILTENBRAND : Il n'y a plus de pacte ! Ce sont les lois de l'échange universalisé. C'est un S1, signifiant maître, mais qui n'a plus les propriétés de la fonction phallique. Voilà.

Edmonde SALDUCCI : Mais puisque c'est la fonction phallique qui le met en position maître, tu vois, ça tourne.

J.P. HILTENBRAND : Ah non ! Dire au capitaliste qui manie des sommes colossales à la bourse que c'est son phallus, alors là ! Non ! ! ! C'est fini, là, à ce niveau.

De la salle : L'argent ce n'est pas un signifiant, mais c'est à partir de l'argent que l'on peut accéder à des objets.

Edmonde SALDUCCI : Comment ce n'est pas un signifiant ? J.P. Hiltenbrand est en train de dire qu'il est même en place de signifiant maître, alors ?

Suite de la salle : La possession de cet objet argent permet d'avoir accès à des objets.

J.P. HILTENBRAND : Les grands capitalistes américains vous le diront tous, les objets, ils n'en ont rien à fiche ! Ca ne les intéresse plus. Georges Soros a sorti un livre, c'est magnifique. Le capitaliste sait qu'en pianotant sur l'ordinateur, il va spéculer sur la monnaie albanaise, et qu'il va en sortir 50 millions de dollars en l'espace de 2 - 3 semaines, simplement en pianotant sur son clavier. Que voulez-vous, c'est 10 fois votre existence de travail !

Marc Caumel

TOTEM et TABOU OU L'ESQUISSE DU DISCOURS ANALYTIQUE ?

Si j'ai choisi de faire la lecture de *TOTEM et TABOU*, c'est que ce travail de Freud a une place particulière dans l'oeuvre freudienne.

Il a une place particulière :

I) pour des raisons historiques

1) celle de l'histoire du mouvement analytique.

2) celle de l'Histoire, celle qui est enseignée à l'Ecole.

II) dans la théorie analytique.

III) pour Freud.

I) Pour des raisons historiques

1) l'histoire du mouvement analytique

beaucoup d'entre nous savent que nous sommes en 1912/1913 à un moment charnière du mouvement analytique.

Freud doit résister à une OPA de Jung sur l'IPA

Comme cela arrive souvent dans la vie c'est celui à qui vous avez voué une confiance trop aveugle qui vous trahit.

Il faudra à Freud toute l'opiniâtreté, la ténacité que nous lui connaissons pour que la psychanalyse et son fondateur ne soit enterré au nom d'une idéologie psychanalytique qui fasse du psychanalyste le maître de l'Inconscient.

2) l'histoire :

Nous sommes dans un moment de l'Histoire humaine qui est un moment de bascule. Nous sommes à un an du déclenchement de la guerre 14-18 qui n'a pas été une guerre comme les autres, avec le déclenchement des forces de destruction que nous savons et l'absurde qui lui sied habituellement. C'est un temps de rupture dans les logiques traditionnelles, un temps de rupture avec les savoirs des siècles précédents, en particulier les savoirs militaires.

Il y a d'ailleurs une sorte d'incompréhension qui perdure dans nos mémoires, un traumatisme collectif qui s'est répété 25 ans après, avec une énergie décuplée et qui de nos jours se retrouve dans le social sous la forme d'un traumatisme individuel.

II) Dans la théorie analytique

Nous avons avec Totem et Tabou les éléments d'un début de réponse dans la mesure où Totem et Tabou initie et annonce la seconde topique celle de la pulsion de mort.

III) Pour Freud

Totem et Tabou, T et T comme l'écrivait Freud dans sa correspondance est aussi essentiel pour Freud que l'interprétation des rêves. C'est le même post partum, la même qualité de post partum qu'avec l'interprétation des rêves. Ainsi vous entrevoyez à quoi Freud attribuait le progrès de la psychanalyse vis à vis de laquelle il se comportait comme un analysant : il attribue le progrès de la psychanalyse à la qualité de la dépression éprouvée. Voilà un homme qui dans sa profonde déception par rapport à Jung, amitié qu'il a tout fait pour préserver, accouche de Totem et tabou pour résoudre une question personnelle et une réponse théorique à certaines difficultés rencontrées par la psychanalyse. Ici nul clivage entre théorie et pratique.

Totem et tabou c'est un monument de la psychanalyse, c'est la Bible de la psychanalyse.

Nous essayerons de vous proposer une lecture qui ne soit ni une exégèse ni un évangile psychanalytique selon Freud.

Nous allons tenter une lecture lacanienne de Totem et Tabou et en cela nous suivrons Lacan qui fait remarquer dans un discours qui ne serait pas du semblant que Freud rédige Totem et Tabou pour résoudre certaines de ses propres impasses. nous ajouterons certaines impasses, concernant son désir.

Nous allons donc vous faire une lecture qui tient compte du désir de Freud.

Maintenant que je vous ai situé succinctement mais je crois suffisamment pour les entendre les coordonnées de la question qui court dans Totem et Tabou c'est-à-dire le problème du ça foire, nous allons aborder le texte.

Je considère la préface de Freud, très courte et très rigoureuse, essentielle pour la compréhen-

sion du développement en 4 chapitres que va nous offrir Freud.

Ce que je vise écrit Freud et ce que la psychanalyse vise;

1) - ce n'est pas ce que vise l'étude phénoménologique dont W.Wundt (1832-1920) fut avec Franz Bentano le précurseur. Chez W.Wundt il s'agit d'une phénoménologie dite expérimentale dont un des biais est son caractère anthropomorphique.

- ce n'est pas le symbolisme de Jung qui s'en tient à une vision du monde où le sujet individuel s'efface devant les données collectives : la psychanalyse serait là une sociologie qui aurait trouvé sa raison scientifique...une psychosociologie qui saurait comment faire marcher le monde !

2) ce que je vise c'est à déterminer la fonction du Totem dans sa relation au Tabou

S'il est facile de définir le tabou qui peut s'apparenter d'une façon négative à l'impératif catégorique kantien qui fait de l'acte un acte de volition, de volonté à s'interdire tout ce qui pourrait troubler le jugement, il n'en reste pas moins qu'il y a à se poser la question de ce qui se retrouve sous la forme de traces de totémisme dans ses rapports étroits avec la Tabou en tant qu'Inconscient.

Je découvre "une réalité disparue" écrit Freud.

De quoi s'agit-il, de quoi Freud veut rendre compte qui semble être masqué dans le rapport que nous entretenons habituellement avec le monde.

Qu'est-ce qu'il en est de ces manifestations phobiques de l'enfant qui font par exemple d'un loup, d'un cheval un totem vis à vis duquel il éprouve amour et crainte, animal totem qui semble déterminer certaines limitations et conduites, certains tabous qui lui dictent ce qu'il peut faire et ce qu'il ne peut pas faire.

Quelle est la vérité de ce qui se trouve sous la forme d'un mythe ici infantile, que réalise la conjonction du Totem, Tabou?

C'est sur les traces de cette vérité du mythe que nous allons suivre Freud dans cet écrit qui se veut une interprétation analytique mais que nous allons désigner du terme du discours analytique : il y a une invention d'un mythe et mise en place d'un discours. Nous essayerons d'en faire la démonstration.

Comme vous le savez, toute manifestation de discours comme le montre les médiévistes est un art libéral dont l'usage est celui des formes de la rhétorique. C'est à cet art libéral que s'exerce Freud et nous ne serons pas étonnés que la rhétorique freudienne prenne assise sur 4 termes distincts les uns des autres que nous retrouvons dans le quadripode du texte

1) la peur de l'inceste

2) le Tabou et l'ambivalence des sentiments

3)Animisme, magie et toute puissance des idées

4) le retour infantile du totémisme.

Ces éléments ont des liens entre eux, termes à termes ce qui donne au lecteur du fil à retordre car il se demande quelles sont les différentes connexions dans ce rébus quasi surréaliste où pèle mêle, nous trouvons : des sujets incestueux, des objets sacrés, des pensées folles, un maître sans foi ni loi.

1) les sujets incestueux : les sujets ont la crainte que se réalise l'inceste à partir du moment où ils sont soumis à une loi : la loi de l'exogamie➔ $

2) un certain nombre d'objets ont une fonction particulière dans les relations humaines→ a

3) Il y a un savoir qui anime les sujets, savoir qui leur fait croire qu'ils pensent → S_2

4) les sociétés humaines sont fondées par le meurtre d'un vieil ancêtre, maître sans partage→ S_1

Je ne m'appuierai que très peu sur les références universitaires et ethnologiques de Freud. Elles sont le témoignage d'un état des savoirs du début du siècle. Je vous ferais part des quelques unes des références actuelles que j'ai glané de ci, de là.

Qu'est-ce que la loi de l'exogamie ?

C'est une loi universelle qui s'applique dans toutes les sociétés humaines c'est-à-dire dès qu'un lien s'établit entre des êtres pris dans un système langagier. Lacan les appelle les parlêtres.

Une des manifestations primitives du système langagier c'est le système totémique.

* Primitif :

- ici n'est pas à prendre dans son sens historique.

- Si Freud fait référence à la phylogenèse c'est qu'il essaie de préciser la nature de la trace, d'une trace de quelque chose de perdu qui insiste

sur le mode de la répétition dont l'expression manifeste est le symptôme.

- il ne s'agit pas là d'une référence à l'archaïque ni à l'archétypique
- c'est plutôt la notion d'état antérieur ce qui a le mérite d'introduire le temps qui comme les grammairiens le savent est un temps qui se conjugue dans un espace discontinu : le temps de Totem et Tabou est ici celui du futur antérieur;

* Qu'est-ce qu'un système totémique ?

C'est un groupe de personnes qui se définit à partir d'un animal ou d'un végétal, c'est rarement un objet , qui représente l'ancêtre du groupe, groupe appelé alors tribu, clan.

Il y a des totémismes sociaux comme chez les Australiens ou des totémismes individuels chez les indiens : soit c'est le groupe qui est identifié au Totem soit c'est chaque individu qui est identifié au Totem.

Le système totémique est organisé sous la forme d'un couple binaire de signes : signes de ce qui n'est pas à manger et de ce qui l'est, signe que c'est un homme signe que c'est une femme avec les totems sexuels.

Le système totémique est un système de signes mais c'est un système symbolique. Je parle d'un système symbolique humain pas d'un simple système de codes.

C'est un système symbolique parce qu'il est organisé par la loi de l'exogamie : il est interdit d'avoir des relations sexuelles parmi les membres d'une même tribu Totem.

Ici par cette opération le signe est porté à la valeur absolue négative et c'est l'absence de signe qui va organiser la vie sexuelle, le mariage, les systèmes de parenté; (c'est l'absence du Totem qui détermine les choix de vie).

C'est le pas de signe, pas premier de la négation qui organise la vie sociale du groupe.

La loi de l'exogamie c'est en quelque sorte : pas de ça entre nous.

Il s'agit de l'essence du signifiant à l'état pur et c'est à cet ordre du signifiant qu'auront à se tenir les membres d'un clan au risque de leur vie.

Freud s'interroge : pourquoi le risque est vital et non dicté par des raisons d'ordre pratique ?

Parce que le signifiant garantit un ordre de la Nature dont l'Ancêtre est le gardien. Tout manquement à ce premier ordre du langage fait ombrage à l'ordre de la Nature, ordre garanti par l'ancêtre. Certaines mauvaises grâces de la nature seront ainsi le signifié de l'intempérance : mauvaise chasse, disette et intempéries. Le système totémique produit le signifié de la signification, comme le montre Lévi-Strauss dans le Totémisme aujourd'hui.

Il se développe pour préserver cette première manifestation primitive de l'ordre symbolique dont l'Ancêtre est le représentant de la représentation une phobie de l'inceste. Inceste sera ici reprise dans ses acceptions latines c'est à dire impur : c'est l'impureté du signifiant redevenu signe, signe de la décadence de la fonction de la différenciation;

La loi de l'exogamie c'est la différence instaurée par l'avènement du signifiant qui est l'avènement de la religion primitive et le fondement de l'Altérité.

Déployons le système de la religion primitive du signifiant.

- un Ancêtre qui habite la Nature : c'est le coup de maître de l'Ancêtre→ S_1
- les pratiques ou savoirs du clan seront sous le coup du maître des significations→ S_2
- un élément de la nature est choisi pour représenter ce coup : c'est un objet du vivant qui tire sa puissance de ce qu'il ne l'est pas. Il est produit par le coup de maître de l'Ancêtre→a
- les membres du clan ont l'interdiction d'avoir cet objet $\underline{S_1} \rightarrow \underline{S_2}$

$ a

pour eux. Le parlêtre ici n'a pas à se manifester. $

Ce que je viens d'écrire avec la terminologie lacanienne c'est le discours du Maître en tant que discours contemporain de l'avènement du Signifiant dans le champ de la Nature, c'est (le chant du signe) celui qui organise le lien social des sociétés primitives.

Cette écriture permet de rendre compte de plusieurs points de la clinique de ces sociétés et de leurs sujets pris dans un tel discours

1) c'est la relation d'antécédence du savoir de l'Ancêtre sur les savoirs du système de la collectivité qui dicte la loi $S_1 \rightarrow S_2$

2) la condition de ce discours c'est que la vérité du sujet reste fermé dans son accès à l'objet. $ sous la barre

3) celui qui prend la position du chef est celui qui se trouve être dans une relation directe à l'objet symbole de la puissance et de la tentation.($a \rightarrow S_1$)

Ce risque est explicite pour les sociétés qui confère à l'un d'entre eux la position du chef : s'il se met à incarner le chef il déroge à la loi.

Nous remarquerons qu'en ce point de fragilité du DM a répondu des rites qui ont tenté de renforcer la phobie de l'inceste

- par des sacrifices d'êtres
- par des conditions restrictives faites au chef.

Freud nous fournit plusieurs exemples. Pour ma part, je mentionnerai un de ces rites qui sont dans "l'Énigme du Don" de M. Godelier : le chef d'une tribu était reconnu en fonction de sa capacité à se débarrasser des objets acquis, sa puissance c'était sa puissance dans la perte consentie et cela donnait lieu à de grandes fêtes.

4) $\$ \rightarrow S_2$

l'autre point de circulation et "de fragilité" du DM c'est la relation entre $ et S_2 qui est l'interdit social fait au sujet de savoir. Cet interdit social est aussi ce que nous appelons le tabou. Nous savons que plus une société devient une dictature plus l'interdit de savoir se renforce

Au total nous avons un système symbolique que nous appelons discours qui s'appuie sur l'institution d'un manque qui confère au Totem une fonction.

Cette fonction, qui se supporte de la trace du manque, c'est la définition que nous donnons à l'écriture, cette fonction est double.

- elle a une fonction d'échange sur lequel repose les systèmes de parenté.
- elle a une fonction d'usage des choses qui prennent valeur d'objets et qui sont produites par le DM.

Nous avons là :

1) l'ébauche d'une capacité de jugement chez le parlêtre celle que Freud appelle le jugement d'attribution : ceci est à moi, ceci n'est pas à moi. Ce n'est pas l'avoir ou ne pas l'avoir comme l'écrit Hemingway, c'est l'avoir à condition de ne pas l'avoir c'est ce que nous nommons complexe de castration dont une des vertus fondamentales est de pacifier le Réel de la Nature qui dit non

.

2) l'objet n'est objet qu'à partir de la connotation signifiante du S_1 qui fait passer le sujet par le défilé d'une perte première que la loi de l'exogamie explicite.

Au fur et à mesure que s'est constitué cet écrit entre ce savoir du oui c'est comme ça et le savoirs qui disent non on peut aussi faire comme ça, c'est le rapport du sujet ($) au savoir S_2 qui s'est écrit.

Un de ses savoirs a été la poterie, art qui permet le recel d'objet et qui s'est développé conjointement à l'écriture, en particulier l'écriture de la lettre : le pot était un objet dont les potières étaient jalouses comme nous le décrit si bien Lévi-Strauss.

L'écriture a parachevé sa formation avec l'avènement des lettres de l'alphabet et surtout le premier alphabet consonantique des sémites.

Ici, c'est le mise en place de l'équivocité signifiante qui fait naître le $ en tant qu'elle scelle l'écart entre S_1 et S_2. C'est maintenant le sujet qui dorénavant va avoir à se poser la question de son rapport à l'objet de la tentation : ce n'est plus la peur de l'inceste c'est la crainte de l'inceste, c'est le tabou de l'inceste.

Le monothéisme avec ses écritures sacre cette division du sujet dans son rapport au signifiant. Mais ceci est une autre question.

Ce que nous retiendrons c'est qu'avec cette mise en place du signifiant ce n'est pas sous les pavés la plage mais plutôt <u>sous la plage du signifiant le pavé de l'objet.</u>

Un exemple pour vous rendre sensible cet effet du signifiant avec l'étymologie du signifiant signe : Quand vous signez vous donnez votre blanc seing

Est-ce que le blanc seing est un signifiant ou un objet ?

Est-ce qu'il y a un rapport entre les 2 et s'il y a un rapport entre les 2 est-ce un rapport de conjonction ?

J'écris T et T

Est-ce que T est T ?

Si T = T c'est la TT, avec le VTT vous passez partout ...

Si T≠T je respecte la loi de l'exogamie

Je formule ma question autrement : si la loi de l'exogamie est l'expression première du Signifiant dans le monde est-ce que les Sa produits par cette opération qui sont dorénavant sans rapport avec le signifiant 1 ne vont pas avoir à souffrir de l'absence de la marque première ?

A ce signifiant S_2 il va manquer le coup de la Loi qui fonde en excluant.

C'est ce que l'obsessionnel vient nous dire : cette chaîne signifiante devient pour chacun de

ses signifiants le Désir en tant qu'il est interdit et ce savoir est marqué par l'impossibilité de trancher : c'est peut être oui, c'est peut être non

C'est la question de l'enfant : de la poule ou de l'oeuf qui est le premier ? Si vous préférez qui a reçu le coup ?

Il manque un Tapú c'est l'étymologie du mot Tabou qui signifie marquer fortement que Freud n'avait peut être pas à sa disposition et qui lui, donne les sens du sacré/impur mais aussi dangereux inquiétant.

Il manque désormais un coup c'est pourquoi il y a des tabous.

Un certain nombre de Sa vont ainsi prendre valeur d'objet en tant que ces objets d'échanges deviennent des objets sacrés parce qu'ils sont marqués par le signifiant qui manque à leur savoir sur le coup, sur le bon coup : nous reconnaissons là la mise en place de ce qui s'appelle la stratégie dans le jeu d'échecs.

Les tabous seront particulièrement vifs chaque fois que cet objet estampillé objet de désir sera mis en circulation dans les grands actes de la vie : naissance, mariage, fonctions sexuelles, mort.

Ainsi certains objets d'échange ne doivent pas circuler, ces objets sacrés restent dans les familles, c'est quelquefois la place réservée à une femme et ce sont ces objets sacrés qui assurent la validité des échanges : si ces objets sont transmissibles il ne sont pas échangeables.

La séparation entre ces 2 ordres des signifiants, cette doublure signifiante qui duplique le sujet ($), cette séparation s'avère alors nécessaire et garante du bon fonctionnement du corps.

* Tobie Nathan dans Médecins et Sorciers rapportent un certain nombre de faits cliniques qui ont lieu dans les sociétés africaines et pour lesquels le travail du sorciers me parait une application de cette séparation. Le sorcier fabrique des objets, des objets contre sort, qui ont les propriétés suivantes :

propriétés de l'objet contre sort

1) ce ne sont pas des symboles et ils appartiennent à la catégorie des choses. Nous dirons qu'ils ont le caractère de signifiant.

Si vous demandez à des indiens ou des africains qui font la danse de la pluie s'ils font cela pour qu'il pleuve vous serez ridicule. Ils vous riront au nez. Ce qu'ils font dans ce rite c'est un hommage au Sa pluie.

2) ces objets sont vivants

3) ils sont constitués de la manière suivante

c'est un mélange hétérogène

ils appartiennent à la nature

ils possèdent une enveloppe et un noyau compact

ils sont indémontables

4) ils ont le support d'un écrit (ou d'une parole magique)

ils s'agit donc d'objets non spécularisables, ils ont une fonction sur le vivant et agissent pour que l'objet du sort soit remis en place afin que le malade retrouve un fonctionnement correct.

* Un autre exemple, si vous voulez : c'est celui du traitement des verrues, ces bouts de chair qui poussent : il est demandé au patient, la plupart du temps c'est un jeune patient, il lui est demandé de confectionner un objet constitué de bouts détachables du corps mélangé avec divers éléments de la nature et d'enterrer cet objet à un endroit précis. C'est magique !

Quant à nous, nous ferons les constats suivants

- la mise en place du signifiant dans la subjectivité génère deux ordres du signifiant qui divise le sujet.

Nous rendrons compte alors des difficultés de certains auteurs

- celle de Godelier qui fait cette juste remarque de la doublure mais qui ne la considère que dans sa fonction imaginaire, fonction dont on sait qu'elle annule la dissymétrie.

- celle de F. L'Héritier dans de l'inceste qui nous parle de 2 types d'inceste.

Nous avons donc à distinguer la prohibition de l'inceste et le tabou de l'inceste

Freud montre très bien dans son étude de la névrose obsessionnelle que le culte du tabou de l'inceste qui est donc aussi le culte de la Femme peut s'avérer en fin de compte qu'un culte de la Mère où il refuse la prohibition de l'inceste c'est-à-dire qu'elle ne l'a pas.

C'est ici que nous allons reprendre la question du Tabou en tant qu'il est, faire silence, qu'il est l'interdit de savoir ce qu'il en est de son désir.

Le psychanalyste ne cherche pas à briser les tabous, il inviterait plutôt les personnes qui le souhaitent à « ce que tu peux savoir » que Lacan avait fait écrire sur la couverture de la revue Scilicet.

Le psychanalyste n'est pas non plus un moraliste car à celui qui lui parle du tabou de l'inceste il répondra "occupes-toi de ton désir"

C'est pourquoi Freud termine son travail sur le tabou sur ce constat "la névrose est asociale" p. 88

"Au point de vue générique la nature asociale de la névrose découle de sa tendance originelle à fuir la réalité qui n'offre pas de satisfactions, pour se réfugier dans un monde imaginaire plein de promesses alléchantes.

Dans ce monde réel que le névrosé fuit règne la société humaine, avec toutes les institutions crées par le travail collectif ; en se détournant de cette réalité, le névrosé s'exclut lui-même de la communauté humaine".

Freud lui est tenaillé par le désir de savoir, le désir de savoir ce qui foire.

Je vais vite passé sur le chapitre 3 qui est la mise en forme de la question de Freud sur le sujet du désir Inconscient.

1) la scène où se joue la question du désir est une Autre scène. C'est un monde où le sujet doit arriver à ce qu'il veut : "au début, nous n'avons à faire qu'au désir" P 99. Ce désir est lié au sexuel.

2) ce monde est organisé comme un langage :il est peuplé de métaphores et de métonymies. C'est le royaume de la toute puissance des idées ce que nous pouvons appeler la toute puissance du signifiant.

3) ce monde est habité par des esprits, des démons, des non humains, des âmes, des revenants, des spectres, etc. Ils savent des choses que nous ne savons pas et ils dirigent nos actes.

Ce que Freud tente de résoudre là ce sont les impasses du complexe d'Oedipe tel que les hystériques lui avaient refilé.

C'est à ce nouvel ordonnancement qu'il procède et c'est là qu'il nous propose le mythe de la horde primitive. Il a pris ce qui lui est tombé sous la main, il s 'est trouvé qu'à son époque ce fut Darwin. Lacan lui partira de Spinoza et le résultat ne fut pas exactement le même. Malgré tout, Freud va produire là quelque chose d'exceptionnel. De quoi s'agit-il ?

Freud ici va faire subir un quart de tour au discours hystérique.

Je vous écris le DH

$\underline{\$} \rightarrow \underline{S_1}$ il a fait son effet ce discours

a S_2 il a produit un savoir

Qu'est ce que Freud va faire de ce savoir ?

C'est là son tour de force.

Voilà son mythe :

1) il y avait un type, type grand ourang outang qui avait toutes les femmes. Il jouissait de toutes les femmes. Vous voyez le genre, on se demande comment c'est possible.

2) les fils ont commencé à trouver que ça commençait à bien faire, ils ont décidé de le zigouiller pour en avoir un bout...de cette jouissance

3) comme c'étaient des fils pas bêtes ils ont commencé à palabrer entre eux en se disant qu'il valait mieux ne pas trop vouloir prendre la place du père parce que ça craignait trop.

4) une nouvelle façon de vivre s'est alors mis en place.

Le mythe tel que le défend Lévi-Strauss :

Dans sa lecture de Totem et Tabou Lévi-Strauss fait part de son admiration pour Freud : Freud possède un don au plus haut point : celui de penser à la façon des mythes (p.249)

Il porte sa critique sur ceci : en quoi le code psychosexuel de la psychanalyse amènerait quelque chose de vraiment novateur dans les lectures des mythes ?

Et là de nous citer le mythe des indiens jivaros chez lesquels la clé sexuel fonctionne dans la serrure du mythe.

Le malentendu tient à ce que Lévi-Strauss lit Freud sans pouvoir dans cette lecture considérer que ce qu'il repère dans la faille du système freudien c'est ce qui l'organise. Il en reste à une dialectique du contenant et du contenu. Il ne peut admette l'existence d'un signifiant pas comme les autres signifiants, un signifiant sans signification qui permet de rendre compte de quoi ?

Ce signifiant n'est pas la clef sexuel c'est la clef du sexuel en tant que le sexuel c'est ce qui ne marche pas.

Comment allons nous lire ce mythe ?

1) le grand singe qui est celui qui jouit de toutes les femmes c'est le phallus en tant qu'il est le réel du père : le père R c'est celui qui met cet objet là où il est naturellement c'est-à-dire au lieu de R. C'est le Réel de la nature humaine et c'est ce réel qui ordonne l'existence.$\rightarrow \phi$

2) Les fils accomplissent le meurtre du père c'est-à-dire qu'ils renoncent à cette jouissance c'est à dire au savoir totalitaire de cette

jouissance : S_2 sous la barre et la barre sur le phallus ϕ ϕ→ $
S_2 S_1

3) le meurtre du père divise les fils dans leur rapport au père. Il n'est pas de la même essence que les fils → $

4) chacun des fils pourra ainsi s'approprier ce qu'il en est du désir S_1 en tant que : ce désir il aura à le soutenir.→ S_1. "ce que tu as hérité de tes pères, acquiers le pour le posséder" p 181.

Cette écriture c'est <u>l'esquisse du discours analytique</u>. Freud écrit une possible sortie de la religion : ce n'est plus "au commencement était le verbe" mais "au commencement était l'action"

Quelle est la nature de cet acte ?

Ce n'est plus le savoir Inconscient qui commande.

C'est un acte qui écrit le non rapport sexuel : c'est l'acte de séparation entre S_1et S_2 celui qui conduit le sujet à ne pas céder sur son désir par le respect de la prohibition de l'inceste.

C'est ce désir qui amènera Lacan à poursuivre la mise en place de Freud et qui va nous fournir certains éléments de cette écriture, une écriture qui ne peut pas se passer de l'expérience analytique.

C'est ce désir de Lacan qui interroge le mythe de la horde qui reste encore pris dans les rets de la névrose, ce que Freud atteste dans son analyse fini et infini

Dans le mythe de la horde, le meurtre du père de la horde débouche sur l'idéal fraternel, idéal qui contourne encore sur un point la prohibition de l'inceste.

En effet si les fils convoitent les femmes du père il n'est pas fait mention de la Mère. La Mère est maintenant seule avec les enfants qui vont comme nous le dit Lacan devenir de la graine de héros.

Au ϕ Lacan va substituer le trou où vient se coincer un objet, l'objet a cause de désir. L'objet a est juste là dans sa fonction et c'est ce que Lacan définit comme le semblant (ϕ = ensemble vide).

Voici maintenant l'écriture du DA :

$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1}$

- S_1 séparé de S_2
- prohibition de l'inceste
- impossible
- non rapport sexuel

L'acte est désormais défini uniquement en fonction de la cause du désir.

François Milbert

Dostoïevski et le parricide

Dostoïevski et le parricide... ce titre m'était apparu, il y a de ça quelques six mois, alors que je me trouvais sous l'emprise de Sergueï Pankesheff - « L'homme aux loups » - et l'association avec Dostoïevski s'était alors établie spontanément. Puis, la relecture de Totem et Tabou, le travail de fond sur des publications plus récentes, m'ont amené à bien d'autres élaborations, m'éloignant d'autant de l'intitulé initial.

Ce préambule m'est donc apparu nécessaire afin que vous ne soyez pas trop surpris du long développement que je vais maintenant consacrer au texte freudien, en commençant par m'interroger sur la légitimité même du psychanalyste à venir théoriser dans le champ du social... Le travail de l'analyste ne concerne-t-il pas, de fait, la demande particulière, au un-par-un, de chaque analysant ? Et pourtant, Freud, à partir de l'oeuvre inaugurale, centrale, de Totem et Tabou, ne se départira plus d'un intérêt constant pour l'analyse des liens entre l'individu et la collectivité. Ce texte, publié en 1912, précède, en effet, pour ne citer que les ouvrages essentiels : « Psychologie des foules et analyse du moi », « L'avenir d'une illusion », le « Malaise dans la civilisation » et enfin l'oeuvre ultime du « Moïse et la religion monothéiste ».

Or, ces années 1910-1912, années charnières où Freud va débuter cette réflexion, correspondent à des événements bien particuliers dans son existence. Si l'on retourne au contexte des premiers écrits sur l'hystérie, dans les années 1885-1895, la découverte intuitive de la sexualité infantile amène alors l'isolement de Freud. Personne, pas même Breuer, n'accepte de le suivre, et c'est dans la correspondance avec Fliess, mais surtout dans une phase de repli sur lui-même, d'auto-analyse, que celui-ci va découvrir la psychanalyse. Comme l'indique Didier Anzieu, Freud bâtit une théorie de l'appareil psychique individuel parce qu'il est lui-même dans une situation de solitude, dans une position de repli singulier.

Vient alors le succès, les premiers disciples, la fondation de l'Association Psychanalytique de Vienne, puis de l'IPA (l'Association Psychanalytique Internationale) et Freud est alors confronté à la vie collective, aux luttes de clans, à la compétition pour le pouvoir, aux dissensions inhérentes à la dimension du groupe. Et c'est bien au décours de la rupture avec Jung, le premier fils, le premier président de l'IPA, que Freud rédige Totem et Tabou, sorte de justificatif théorique et personnel à l'exclusion de Jung du mouvement psychanalytique.

Ce texte apparaît donc comme la transcription des expériences que Freud était en train de vivre, d'un moment où la question : « Qu'est-ce que le Père ? » venait le relancer tant dans sa vie personnelle avec les nombreux enfants qu'il a eus de Martha, dans sa pratique avec l'analyse du petit Hans, dans ses lectures avec les « Mémoires » du Président Schreber ou encore dans la crise institutionnelle au sein de l'IPA.

Freud, avec humour, assimilera rapidement la confrérie des premiers analystes à « sa horde primitive ». Il ne croyait pas si bien dire : la confrérie a notablement prospéré et le dépeçage du texte freudien n'en finit pas, ce travail de deuil cannibale auquel nous soumettons régulièrement Freud, notre analysant préféré... Je dirai même qu'une partie du festin, partie que l'on nous annonce comme considérable, est encore à venir, si l'on considère l'ouverture progressive du Fonds Sigmund Freud, à New York, comme n'en étant encore qu'à ses prémices !

Cette fascination pour le social ressort également dans la correspondance avec Ferenczi, ainsi qu'en témoignent ces extraits de lettres rédigées entre 1911 et 1913 : « j'écris en ce moment le Totem et Tabou avec l'impression que ce sera mon plus important, mon meilleur et peut-être mon dernier bon travail [...] je me suis fait, un instant, tout puissant par la pensée, tel le sauvage. C'est à cela qu'il faut travailler si l'on veut aboutir à quelque chose » et enfin : « je ne voulais avoir qu'une petite liaison et me voilà forcé à mon âge d'épouser une nouvelle femme ».

Freud, même informé de la critique des anthropologues contestant une utilisation partiale de ses sources, ne reniera jamais son texte. Totem et Tabou fut d'ailleurs le seul ouvrage de Freud

traduit en hébreu de son vivant, publié à Jérusalem, ce qui lui valut de multiples lettres d'insultes de la part de la communauté juive. L'importance de ce texte permet ainsi à Eugène Enriquez d'écrire dans son livre *De la horde à l'état* : « la compréhension des phénomènes tabous et totémiques constitue la voie royale pour l'exploration du lien social ».

Le caractère ouvert de cette conférence, ce soir, va maintenant m'amener à reprendre quelques définitions essentielles à la compréhension du texte freudien.

Le totémisme, encore observé chez certaines peuplades primitives d'Australie, est une pratique qui divise les tribus en clans, ayant chacun un totem : un animal le plus souvent, parfois une plante, voire une force naturelle : la pluie, l'eau.. Le totem est l'ancêtre du groupe et possède un caractère protecteur. Il se transmet héréditairement, le plus fréquemment en lignée maternelle. Il véhicule donc la loi de l'exogamie : les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir de relations sexuelles, par conséquent ne peuvent pas se marier entre eux.

Il y a ainsi une interdiction, édictée par le corps social, prohibant non seulement l'inceste avec la mère et les soeurs, niais également l'union sexuelle avec n'importe quelle autre femme de son groupe, consanguine car descendant du même totem. La phobie de l'inceste se voit renforcée par la parenté totémique qui vient supplanter encore la parenté du sang. Freud, complétant les travaux d'anthropologues et de sociologues tel Durkheim, affirme le désir d'inceste comme présent dans toutes les sociétés. Lévi-Strauss *dans Les structures élémentaires de la parenté* ajoutera : « la prohibition de l'inceste constitue la ligne de passage entre nature et culture ».

Le tabou est un mot polynésien qui présente deux significations opposées :

celle de sacré et celle d'inquiétant, de dangereux, d'interdit. Le tabou a à voir avec la « terreur sacrée », il se manifeste par des interdictions et des restrictions.

Il s'agit donc d'une série de limitations auxquelles ces peuples primitifs se soumettent ; ils ignorent les raisons de telle ou telle interdiction et l'idée ne leur vient même pas de les rechercher ; ils s'y soumettent comme à des choses naturelles et sont convaincus qu'une violation appellerait sur eux automatiquement le châtiment le plus rigoureux.

Pour Wundt (un travail de référence pour Freud) : « le tabou représente le code non écrit le plus ancien de l'humanité... il trouve son origine dans la crainte de l'action de forces démoniaques ». Il devient la contrainte imposée par la tradition et la coutume, puis par la loi : le système pénal de l'humanité, dans ses formes les plus primitives, se rattache au tabou.

Le tabou est donc un interdit très ancien, imposé du dehors, par une autorité, et dirigé contre les désirs les plus intenses de l'homme. Les prohibitions tabous les plus importantes constituent aussi les deux lois fondamentales du totémisme : on ne doit ni tuer, ni manger l'animal totem et on doit éviter les rapports sexuels avec les individus du sexe opposé appartenant au même totem. Ces lois interdisent en fait les tabous fondamentaux du parricide, du cannibalisme et de l'inceste.

Mais c'est le chapitre sur « le retour infantile du totémisme » qui va faire scandale. Il s'appuie sur la description, donnée par Robertson Smith, du repas totémique : celui-ci débute par le sacrifice, le meurtre de l'animal-totem. Les membres du clan sont vêtus de façon à ressembler au totem, dont ils imitent les sons et les mouvements. Ils savent qu'ils accomplissent une action qui est interdite à chacun individuellement, mais qui est justifiée dès l'instant où tous y prennent part, lorsque c'est la tribu qui assume la responsabilité. C'est l'aspect collectif qui décharge l'individu.

L'action accomplie, l'animal tué est pleuré et regretté. Ces plaintes permettent de soustraire le groupe à la responsabilité du meurtre accompli. Les membres du clan se sanctifient par l'absorption du totem et renforcent alors l'unité qui existe entre eux ainsi que leur identification avec le totem. Puis c'est la fête avec le déchaînement des instincts.

A partir du matériel clinique de l'analyse du petit Hans, dans sa compréhension de la phobie des animaux chez les enfants, Freud va alors introduire le père à la place de l'animal totémique.

Il va ensuite nous présenter une hypothèse qu'il qualifie lui-même de « fantaisiste » mais qu'il présente en ces termes : « A supposer même que (cette hypothèse) se révèle finalement comme invraisemblable, je n'en estime pas moins qu'elle aura contribué, dans une certaine mesure, à nous rapprocher d'une réalité disparue, et si difficile à reconstituer. »

Freud fait d'abord référence aux travaux de Darwin : des habitudes de vie des singes supérieurs, Darwin a conclu que l'homme, lui aussi, a vécu primitivement en petites hordes où un père

violent et jaloux gardait pour lui toutes les femelles et chassait les fils. Les jeunes mâles, ainsi éliminés, et errant d'endroits en endroits, lorsqu'ils auront enfin réussi à trouver une femme, se feront à leur tour un devoir d'empêcher les unions consanguines trop étroites entre membres d'une seule et même famille. Freud note : « cet état primitif de la société n'a jamais été observé », malgré cela, il va aller encore plus loin : « un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde primitive ».

« L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle. Or, par l'acte de l'absorption, ils réalisent leur identification avec lui, s'appropriant chacun une partie de sa force. Le repas totémique .., serait la reproduction.., de cet acte mémorable et criminel ».

Pour Enriquez, il s'agit de l'avènement d'une pensée radicalement pessimiste qui fait naître l'humanité d'un crime commis en commun. *Totem et tabou* ouvre la voie à la spéculation philosophique, à l'exploration de ce qui résiste dans l'analyse, de ce qui empêche radicalement le bonheur de l'humanité : la présence persistante du désir de meurtre, de Thanatos, anticipant donc sur l'hypothèse de la pulsion de mort.

Mais qu'advient-il de la horde après le meurtre du père ? Dans une note, Freud fait référence aux travaux d'Atkinson qui considère qu'une lutte fratricide entraîne la désagrégation de la horde, mais il ne reprend pas à son compte ce postulat. Il décrit, après le meurtre, une intense culpabilité, résultat de l'ambivalence éprouvée à l'égard du père, si bien que le mort devient plus puissant qu'il ne l'avait jamais été de son vivant. Cette culpabilisation a engendré les deux tabous fondamentaux du totémisme : l'interdiction de la mise à mort du totem, substitut paternel, et le renoncement aux rapports sexuels avec les femmes arrachées au père, ce qui permet aux frères de rester unis.

A la défense de tuer le totem, de nature religieuse, va s'ajouter l'interdiction du fratricide, de nature sociale, qui, plus tard, deviendra l'interdit « tu ne tueras point ». La horde paternelle a été remplacée par le clan fraternel, fondé sur les liens du sang. La société repose désormais sur une faute commune, sur un crime collectif ; la religion sur le sentiment de culpabilité et sur le repentir ; la morale sur les nécessités de cette société et sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité.

Enriquez s'élève contre la façon dont Freud estompe la lutte fratricide pour le pouvoir : le meurtre du père institue la possibilité constante du meurtre. Les frères, comme le père, deviennent « ce qui est bon à tuer ». Le premier crime n'est que le prélude à la série ininterrompue de meurtres qui semble le corollaire normal de l'existence humaine en société. La civilisation non seulement commence avec le crime, mais ne se maintient que par lui.

Totem et tabou va également suggérer à Eugène Enriquez toute une réflexion sur le pouvoir : « Pour accepter le partage du pouvoir ou pour ressentir des préférences pour un fils, il est nécessaire que le père se perçoive en tant que père, ce qui présuppose que la civilisation est déjà née et que des rapports de parenté se sont établis et ont été reconnus. Or, le temps primordial ne connaît que des rapports de force... C'est en inventant le premier rapport de solidarité, en reconnaissant l'autre en tant qu'autre et en tant que semblable, que ces êtres peuvent vivre comme frères. C'est en préparant leur complot qu'ils se découvrent frères ». L'établissement d'un groupe résulte d'un projet commun, qui ne peut être qu'une conspiration contre un autre, effet de la haine partagée.

Il y aurait donc trois temps :

- le temps du complot, qui préside à la cohésion du groupe, à la naissance des frères.
- le temps du meurtre, moment fugitif, sans doute moins fondamental qu'il n'y parait.
- le temps du festin, où en mangeant la même chair, les frères se reconnaissent à égalité, unis par un même sang.

Ce repas assure la prééminence définitive du père, son idéalisation permanente. La notion du père impliquant celle de fils, nous avons l'apparition de la notion de filiation. Ainsi, « si c'est la haine qui transforme des êtres soumis en frères, c'est son assassinat qui constitue le chef de la horde en père. Il n'y a donc de père, que si celui qui peut-être ainsi investi non seulement possède les femmes, mais encore et surtout, est l'objet d'un désir de mort. Le père n'existe qu'en tant qu'être mythique. Il n'y a jamais de père réel, le père est donc toujours un père mort. Sans la référence paternelle, aucune culture n'est concevable.

Il y a ainsi passage d'un monde de rapports de force à un monde de rapports d'alliance et de solidarité (même si ceux-ci restent fragiles), d'un état de nature à un état de droit, où la loi est incarnée par celui-là même qui représentait, vivant, l'arbitraire le plus total. L'importance, le carac-

tère fondateur du meurtre originel à l'aube de la culture, sont encore soulignés par le fait que certains auteurs, tel Pierre Kaufman, n'y rattachent rien moins que l'apparition du langage : « Le thème du meurtre du chef de la horde se trouve désormais, du fait de l'assimilation de la toute-puissance des pensées à l'investissement narcissique du langage naissant, promu lui-même au registre de la constitution du langage. Et l'hypothèse du meurtre originaire peut alors être formulée en ces termes : l'entrée de l'humanité dans le langage a pour contrepartie l'émergence d'une culpabilité collective et l'inscription de l'interdit. »

Cependant, Freud va s'interroger sur le « roc de l'événement » : le meurtre du père de la horde primitive s'est il réellement déroulé ? Nous devons ainsi nous rappeler que dans la névrose, Freud a dû renoncer à sa théorie de la séduction, le sentiment de culpabilité existe, alors que la réalité matérielle n'est, le plus souvent, pas retrouvée, seule la réalité psychique est présente. De même, est-il nécessaire d'affirmer la réalité du déroulement de ce « crime horrible » « qui blesse nos sentiments » (pour reprendre les expressions freudiennes) ? Les simples pulsions hostiles, les désirs imaginaires de tuer et de dévorer le père ne suffiraient-ils pas ?

C'est dans ce sens que va aller la réflexion de Claude Lévi-Strauss :

« Comme tous les mythes, celui que Totem et Tabou présente avec une si grande force dramatique comporte deux interprétations. Le désir de la mère ou de la soeur, le meurtre du père et le repentir des fils, ne correspondent sans doute à aucun fait, ou ensemble de faits, occupant dans l'histoire une place donnée. Mais ils traduisent, peut-être sous une forme symbolique, un rêve à la fois durable et ancien. Et le prestige de ce rêve, son pouvoir de modeler, à leur insu, les pensées des hommes, proviennent précisément du fait que les actes qu'ils évoquent n'ont jamais été commis parce que la culture s'y est toujours et partout opposée. Les satisfactions symboliques dans lesquelles s'épanche, selon Freud, le regret de l'inceste, ne constituent donc pas la commémoration d'un événement. Elles sont autre chose et plus que cela : l'expression permanente d'un désir de désordre ou plutôt de contre-ordre. »

Eugène Enriquez répond à Lévi-Strauss : d'une part, il n'est pas de rêve qui ne se raccroche à un acte, d'autre part, si personne n'avait jamais tué le père, si personne n'avait cédé à la tentation, on ne pourrait comprendre pourquoi des lois et des règles aussi strictes auraient été promulguées. En faisant du meurtre du chef un simple rêve, Lévi-Strauss gomme la lutte effective pour le pouvoir, le combat pour la prise de parole.

Freud conclut, quant à lui, en reprenant les vers du Faust de Goethe : « au commencement était l'action ».

Nous allons maintenant aborder cet article de Freud « Dostoïevski et le parricide » à l'origine de ma communication de ce soir. Il s'agit d'une brève publication de 1928, que vous pourrez trouver dans le tome II de « Résultats, Idées, Problèmes » et dont Vladimir Marinov propose la traduction plus exacte de « Dostoïevski et la mise à mort du père ». Ce texte a été élaboré, à contrecoeur, par Freud, pour servir de préface au volume « Les sources des frères Karamazov » faisant partie d'une publication en allemand des Oeuvres Complètes de Dostoïevski.

Nous savons, par les recherches de Didier Anzieu, que vers 1902-1905, Freud avait déjà lu au moins deux des textes majeurs de Dostoïevski « Crime et Châtiment » et « Les frères Karamazov ». L'article de Freud est teinté d'une forte ambivalence à l'égard de Dostoïevski. Si d'une part Freud loue les talents de l'écrivain qu'il place « non loin derrière Shakespeare », il mène, d'autre part, une attaque en règle, virulente, à l'encontre de Dostoïevski le moraliste et le pêcheur, jusqu'au verdict affirmant que « l'avenir culturel de l'humanité lui devra peu de chose » !

Sur la fin, le texte de Freud va même jusqu'à déraper, devenant une analyse serrée et enthousiaste d'une nouvelle de Stefan Zweig *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* . Cette attitude plutôt cavalière voire méprisante, dans un article censé être consacré à Dostoïevski, laisse entrevoir un certain malaise de Freud à l'égard du romancier russe. Pour V. Marinov, la connaissance freudienne des Karamazov n'a pas été sans influencer, d'une manière plus ou moins consciente, la construction de la « tragédie préhistorique » de Freud, l'attitude de celui-ci venant instaurer une sorte de dénégation vis à vis de cette filiation.

C'est dans la correspondance entre Freud et Stefan Zweig que l'on trouve la première trace des élaborations de la pensée freudienne concernant Dostoïevski, « ce russe embrouillé » comme il l'appelle alors. En effet, en réponse à l'envoi par Zweig de son livre « Trois Maîtres » sur Balzac, Dickens et Dostoïevski, Freud lui écrit le 19 octobre 1920 une lettre, dans laquelle il est question essentiellement du travail sur Dostoïevski. Ce courrier est fort intéressant et j'avais manqué

en citer un extrait en exergue de mon intervention sur l'Homme aux Loups.

Après avoir remis en cause la réalité organique de l'épilepsie de Dostoïevski, attribuée par Freud aux manifestations d'une hystérie, d'une hystéro- épilepsie, il déclare : « l'ambivalence des sentiments est aussi un héritage de la vie psychique des primitifs, mais bien mieux conservé et plus près de devenir conscient dans le peuple russe que partout ailleurs, ainsi que j'ai pu le montrer, il n'y a que peu d'années de cela, dans l'histoire détaillée de la maladie d'un patient qui était parfaitement russe... Même les Russes non névrotiques sont nettement ambivalents, tout comme les personnages de Dostoïevski dans presque tous ses romans »...

Un peu plus loin, Freud poursuit : « ... les Frères Karamazov traitent justement du problème le plus personnel de Dostoïevski, le meurtre du père, et prennent pour base le principe psychanalytique de l'équivalence de l'acte et de l'intention inconsciente ».

Dans l'article de 1928, Freud accrédite également « le bouleversant événement de sa dix-huitième année, l'assassinat de son père ». Or, deux événements de la vie de Dostoïevski sont particulièrement opaques et sujets à controverses pour ses biographes : le premier concerne le possible attentat sexuel commis par Dostoïevski sur une fillette et dont la confession de Stavroguine dans « Les possédés » serait la réminiscence et l'aveu ; l'autre événement porte sur les circonstances du décès du père de Dostoïevski. Pour Dominique Arban, le père de Dostoïevski, médecin à Moscou, serait retourné vivre à Darovoe, leur maison de campagne, après le décès de sa femme. Là, s'adonnant à l'alcool, délirant des nuits entières en discutant avec le fantôme de son épouse, il aurait abusé de plusieurs femmes de la domesticité, entraînant la vengeance de ses serfs. Lors d'une sortie en calèche, on aurait retrouvé son corps, le crâne fracassé, émasculé.

A l'inverse, Jacques Catteau, dans sa remarquable étude « La création littéraire chez Dostoïevski » privilégie la théorie d'une mort naturelle, survenue lors d'une attaque d'apoplexie, et qualifie de mythe la légende allègrement colportée sur le meurtre du père de Dostoïevski.

Nous sommes donc, là encore, confrontés à ce questionnement : le meurtre du père a-t-il été une réalité ou un fantasme ? Pour le formuler de façon plus théorique, ce meurtre concerne-t-il les catégories du Réel ou de l'Imaginaire ? La réponse serait que cette interrogation ne présente en fait aucune espèce d'importance et l'apport de Lacan est ici essentiel lorsqu'il déclare qu' « il n'est de Phallus que du père mort depuis toujours ». Le meurtre du père, cette hypothèse « fantastique » vient donc préluder à la naissance du père symbolique, le Un « hors castration » générateur de l'universelle confrontation du masculin à cette castration et à la jouissance phallique. Je survolerai ici les mathèmes de la sexuation, introduits par Lacan, et dont la formulation mathématique se voulait asymptotique d'une vérité sur la différence des sexes, indicible par le langage.

Ainsi Freud situe un crime premier comme fondateur de la Loi. Cette pensée exclut la tenta-

Homme	Femme
$\exists x \ \overline{\Phi x}$	$\overline{\exists x} \ \overline{\Phi x}$
$\forall x \ \Phi x$	$\overline{\forall x} \ \Phi x$

tion de céder à « l'idéologie de l'originel » car ce père mort n'est en rien imaginable.

Freud serait à concevoir comme un penseur du non-originaire de l'origine, cette destruction trouvant son achèvement dans le « Moïse » avec l'hypothèse suivant laquelle Moïse était un égyptien ! Ainsi la psychanalyse nous délie d'une pensée mythique concernant l'origine. A cette idée nous pouvons encore rattacher le déroulement même de la cure tendant à défaire, à travers le transfert, toutes les positions d'autorité successives jusqu'à celle de l'analyste lui-même.

Quelle serait l'actualité de Totem et Tabou, de la poursuite de cette rencontre, à laquelle Freud nous invite, avec les ethnologues, anthropologues, sociologues, linguistes... Le récent ouvrage collectif dirigé par Jacques Hassoun et Maurice Godelier « Meurtre du père. Sacrifice de la sexualité » constitue, à ce titre, une continuation exemplaire. La bipolarité même de l'intitulé est d'ailleurs représentative d'emblée de la difficulté des auteurs à parvenir à un véritable consensus.

L'interrogation de Godelier est la suivante : qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que l'être humain fasse le sacrifice de sa sexualité, pour qu'il intervienne consciemment sur son désir, ce désir naturel d'inceste, pour qu'il instaure cet interdit qui n'a alors plus cessé d'exister pour arriver jusqu'à nous en s'intégrant à l'essence même de l'homme ?

L'idée essentielle de Freud était que la société avait son origine dans une manière proprement humaine de gérer collectivement et individuellement la sexualité, afin d'exclure le recours à la force, à la violence dans l'obtention de la satisfaction du désir.

En effet, l'alternative à laquelle l'humain s'est retrouvé confronté a été la suivante : soit se marier à l'extérieur, soit être tué à l'extérieur ; l'exogamie était donc le seul moyen, par le biais des inter-mariages, d'empêcher la haine, les luttes destructrices entre les clans.

Cette pensée a été celle, également, de Lévi-Strauss affirmant qu'il persistait à croire que la prohibition de l'inceste s'expliquait entièrement par des causes sociologiques. Pour Godelier, c'est l'évolution d'une sexualité naturelle, restreinte à la reproduction, dans le passage vers une sexualité généralisée, polymorphe, cérébralisée, mue par un désir égoïste, une sexualité n'ayant aucun sens social en elle-même, qui à contraint l'homme au sacrifice, l'obligeant à devenir le co-auteur, avec la nature, de son propre destin. A partir de là, l'homme n'a plus seulement continué à vivre en société, il a commencé à produire de la société pour vivre.

D'un point de vue sociologique, la prohibition de l'inceste nécessite l'émergence de la notion de famille, des rapports de parenté. L'exogamie oblige l'individu, comme la société, à déterminer et à mémoriser ce qui est soi et identique à soi et ce qui ne l'est pas, garder en mémoire les hommes et les femmes dont chacun provient, constituant l'axe de la filiation et de la descendance, tout en identifiant les individus et les groupes avec lesquels on pourra et on devra désormais s'allier, constituant l'axe de l'alliance. Or, il ne peut y avoir de terminologie de parenté sans l'apparition du langage articulé, sans la possibilité d'une évolution suffisante du cerveau humain, pour que celui-ci puisse concevoir l'abstraction de concepts tels que ceux du père, ou de l'arrière grand-mère, concepts indispensables au repérage dans l'axe de la filiation. Il y a donc une nécessité co-extensive à l'apparition du langage et du social, comme Lacan l'a formulé : « c'est le discours qui fait lien social ». L'actualité de ce texte concerne aussi le questionnement sur un éventuel déclin de la fonction paternelle, ternie en vogue, en voie de médiatisation galopante, évoqué comme il l'a été à plusieurs reprises, lors de la toute dernière émission de Jean-Marie Cavada, « La marche du siècle » consacrée aux pouvoirs des « Psy ».

Or, cette interrogation, elle est présente aux origines mêmes de la psychanalyse, comme l'illustre ce débat à la Société Psychanalytique de Vienne, à partir des travaux de l'ethnologue Malinovski, rapportant l'existence de peuplades n'établissant aucun lien entre l'acte sexuel et la survenue d'un enfant, où un rôle masculin éducatif essentiel est conféré à un oncle maternel, cette situation remettant alors en cause rien moins que l'universalité du complexe d'Oedipe... Ernest Jones intervient alors « hé bien le père, c'est l'oncle », et là dessus Freud est catégorique : « non, le père c'est celui qui possède la mère » !

Récemment, j'ai eu à écouter un homme, effondré, désespéré devant l'imminence de son divorce. Il me posait cette question concernant ses deux garçons, qui ont 2 et 6 ans : « si elle se remarie, qui va être leur père ? » Que devient-elle cette fonction paternelle dans ces situations de séparation ?

De même, on pourrait s'inquiéter de la tendance actuelle au père - copain. En effet, pour qu'il y ait du « père », il faut que le fils puisse dire « je ne veux pas », s'opposer au désir de son géniteur, alors seulement, après que le fils ait pu dire non, le géniteur peut être appelé père.

L'inverse ayant tout autant d'importance, avec la nécessité de poser des interdits, la permissivité des pères n'instaurant plus de frustration suffisante, laissant les adolescents se confronter à leur narcissisme défaillant.

Je vais maintenant évoquer le cas d'un analysant de 30 ans, dont le père, peu après sa naissance, a disparu, abandonnant sa femme et ses quatre enfants. Mon patient, le dernier de la fratrie, n'a donc jamais connu son père, le rencontrant en une unique occasion, vers 25 ans, croisant, au fond d'un bar, l'épave d'un vieillard alcoolique.

Son enfance se déroule, confronté à cette omniprésence maternelle, l'amenant à se structurer sur un mode pervers, à travers le déni de la castration féminine, la femme ne pouvant qu'être pourvue d'un pénis, ce qui ressort dans les multiples avatars de sa quête sexuelle soit il occupe le plus souvent une position passive, aussi bien en s'adressant à des travestis auxquels il pratique des fellations, ou encore à des prostituées - maîtresses par lesquelles il se fera sodomiser. Pour lui, la jouissance féminine est non seulement dangereuse, mais elle permet à la femme, victorieuse, de lui subtiliser toute son énergie, phénomène qu'il inverse dans le fait d'être, lui, sodomisé, se remplissant alors de toute la force dont il suppose frustrée sa partenaire.

J'ajouterai que cette problématique perverse attrait très bien pu ne jamais l'amener à consulter, s'il ne s'y était rajouté toute une symptomatologie abandonnique d'allure mélancoliforme, plongeant cycliquement le patient dans une souffrance morale intense.

Ce travail analytique a également été rythmé par l'alternance des phases d'emploi, toujours précaires, et de chômage, traversées par le patient. Si la vérité subjective de l'analysant se trouve à l'entrecroisement du symptôme et de ce dont il a hérité en terme de structure de parenté, d'histoire, de culture, la confrontation actuelle du sujet désirant avec la réalité sociale (notamment les déchirures dans le monde du travail) devient une dimension incontournable du suivi de bon nombre de patients.

Pour conclure, je vais revenir sur le point faible de la démonstration freudienne qui n'est pas tant le moment du meurtre du père que le problème de ce qui se passe après le meurtre, lorsque les fils vont se retrouver livrés à eux-mêmes. Comme l'indique Daniel Koren : « le pacte n'est pas suffisant... il a des vertus pacifiantes, certes, mais un pacte ne fait pas, à lui tout seul, du lien social ».

Par quel moyen le pacte devient-il opérant ? Freud nous indique que les fils deviennent des « croyants » du père-totem, c'est l'identification à la figure du père qui va les unir, c'est le processus d'idéalisation qui va permettre le passage essentiel de la horde à la foule. Dans la « Psychologie des masses » Freud précise encore combien « les individus composant une foule ont besoin de savoir que le chef les aime d'un amour juste et égal »... Il s'agirait là de la condition inconsciente indispensable à la pratique sociale : pour faire lien, il faut faire en sorte de transformer la certitude paranoïaque d'être les uns et les autres des fils persécutés parle père en l'illusion qu'il doit bien y en avoir au moins Un qui nous aime tous de la même manière et du même amour...

Ce processus d'idéalisation peut-il nous assurer, d'une façon définitive, de la cohésion du groupe social ? La réponse de Freud, là dessus, est sans ambiguïté : tout ceci ne préserve en rien la consistance du lien social, car une menace fondamentale reste latente : cette menace, c'est la paranoïa elle-même, vestige du meurtre du père...

Ce phénomène explique combien la cohérence du groupe est dans un rapport direct avec la haine portée sur l'autre, projetée sur l'autre, le différent, l'étranger.

C'est ce message pessimiste qui traverse tout l'ouvrage du « Malaise dans la civilisation ». La pulsion de mort, cette rage meurtrière n'est elle pas constamment à l'oeuvre, observable dans cette répétition, cette destruction permanente du lien social. C'est pourquoi les forces de vie ne l'emporteront jamais complètement... Elles doivent toujours combattre, d'une façon indéfinie, une lutte continue par l'intelligence, le raisonnement, l'union pulsionnelle, le dépassement de l'archaïque...

Daniel Cassini

Georges BATAILLE : Ma mère La femme au loup

J'ai des oneilles pour parler et vous une bouche pour m'entendre. Père Ubu. *Ubu roi.*

Bonsoir, je vais vous présenter le travail que j'ai eu envie de faire autour d'un auteur qui a beaucoup d'importance, qui s'appelle Georges Bataille, et que nous sommes quelques-uns ici à apprécier. Alors voilà :

L'inceste, l'été

Gentille maman, que je meure
Si depuis ces deux mois d'été
Tu ne branles dix fois l'heure
Je fais de même, en vérité

Tu rougis ? Ne sois pas timide !
Essayons ensemble, pour voir...
Je te sens si tiède et humide
Et si prête à me recevoir

Déjà ta bouche fellatrice
Me comble de ravissement !
Encore !...attends que je jouisse..
Ah ! je jouis, chère maman...

Maintenant plus bas, dans ta fente...
C'est beau de t'entendre gémir.
Mets la main : il faut que tu sentes
Mon grand sexe entrer et sortir.

Dieux ! Je t'enfile, je te fouille,
Tes jambes ceinturent mes reins ;
Tu jouis sans arrêt, tu mouilles !...
Je t'adore, belle putain !

O Merveille ! Je sodomise
Cette beauté qui m'a conçue
Né de ta vulve, femme exquise
Je vais expirer dans ton cul

Outrage aux bonnes moeurs, aux bonnes mères ? Avec ce poème, ce langage de l'impossible, Gilbert Levy s'affirme le moins incestueux des Français. Ainsi, Philippe Joyaux affirmant, au moment de la mort de Pier-Paolo Pasolini, assassiné sur une plage d'Ostie, par un de ces ragazzi qu'il aimait tant, qu'avec la disparition de Pasolini disparaissait le moins homosexuel de tous les italiens.

A l'image de son auteur, tout de componction et d'élégance feutrée, un texte de Georges Bataille est sobrement intitulé « Ma Mère ». Ce texte assez court, une centaine de pages, publié à titre posthume en 1966 chez Jean-Jacques Pauvert, devait être la suite de « Madame Edwarda ». Écrit à Orléans, dans les années 54-55, avec : « Charlotte d'Ingerville » et « Sainte », qui sont strictement la poursuite de Ma Mère, par les mêmes moyens, ce récit devait s'inscrire dans un ensemble appelé « Divinus Deus ».

Il est intéressant de mesurer l'écart vertigineux existant entre Ma Mère, ce roman tardif, et le premier texte jamais publié par Georges Bataille « Notre-Dame de Rheims ». Ce bref essai, écrit pendant l'été 1918 est un hymne pieux dominé de bout en bout par une imago maternelle apaisante :

- « Et Notre-Dame la Vierge, sous sa haute couronne, au portail, était si royale et si maternelle, qu'il fallait bien que tout son peuple de fidèles devînt joyeux comme des enfants, et comme des frères. Et toute la pierre était baignée de bonté maternelle et divine.

- Elle gardait juste assez figure de vie pour désoler du regret de la gloire de jadis, et de la consolation qu'elle donnait alors en mère du Seigneur, car elle avait été vraiment Mère du Christ, Marie elle-même, dont la charité vivait parmi nous...

-Et vous bâtirez l'Eglise divine dans votre coeur, afin que brille toujours en vous la lumière qui mène à Dieu. vous serez les fils heureux de Notre-Dame, et je ne saurai voir de jeunesse plus splendide. »

Toute l'oeuvre de Bataille, cet ensemble composite de pratiques signifiantes hétérogènes, s'est construite contre ce premier texte, dont plus jamais son auteur ne reparlera. Plus jamais. Plus que de construction, on pourrait avancer le terme de destruction, d'acharnement à ruiner, à araser Notre-Dame de Rheims, la bienheureuse. Au tout

début de ces quelques pages dédiées « à des jeunes gens de Haute-Auvergne » (Bataille est auvergnat) il est écrit ceci :

- « Je la voyais comme la plus haute et merveilleuse consolation que Dieu laissât parmi nous, et je pensais que tant qu'elle durerait, fut-elle en ruine, il nous resterait une mère pour qui mourir. »

A la dernière page de « Ma Mère », celle-ci demande à son fils : « Mets ta bouche dans la mienne. Maintenant sois heureux à l'instant, comme si je n'étais pas ruinée, comme si je n'étais pas détruite. »

Rédigé à la première personne, ce roman (que décemment Christian Bobin n'aurait pas pu signer, lui qui déclare : « Lorsque j'écris sur les mères dans mes livres, et je n'écris presque que sur elles... ») ne présente pas une fin achevée, telle qu'en refermant l'ouvrage après l'avoir lu plus ou moins avidement l'on puisse se dire, conforté : « C'était ainsi, c'était donc ça, Ma Mère ! » Un intitulé de Bataille ne s'appelle-t-il pas, volontairement, lui : « Système inachevé du non-savoir » ?

Cet inachèvement participe à l'économie du texte. De la même manière que les points de suspension, dans « Madame Edwarda », ouvraient sur un impossible, au coeur de la narration. Celui où le langage défaille, affronté à un réel excédant toute symbolisation, mais néanmoins pointé.

- « Que serions-nous sans le langage ? questionne Bataille. Il nous a faits ce que nous sommes, seul il révèle, à la limite, le moment souverain où il n'a plus cours. Et à la fin celui qui parle avoue son impuissance. »

Ma mère n'est pas l'histoire d'un inceste entre une mère et un fils, ou alors pas seulement, ou alors de surcroît. L'inceste est ce levier formidable qu'utilise Bataille pour tenter de soulever la dalle de l'impossible. Et d'accéder à la souveraineté. En tout cas, il s'agit d'un livre-culte, au sens de culte rendu à la mère, à la mère grande.

Le roman raconte comment le narrateur fut à la mort de son père initié par sa mère, Hélène - qu'il considérait jusque-là comme un ange de pureté - à la débauche, débauche répétée tout du long de la narration. Le terme flottant du roman (certains passages, d'une terrible obscénité, ont été rétablis dans l'édition chez Gallimard des oeuvres complètes tome IV) semble nous conduire tête baissée vers une réalisation possible de l'inceste, pour mieux s'en dégager à la toute dernière extrémité, et se conclure par le suicide de la mère dépravée, annoncé bien avant au lecteur, dans la fiction.

Plus que de faire - dans cette exploration tâtonnante de Ma Mère - oeuvre, toujours hasardeuse, de psychanalyse appliquée, ce dernier terme, ce dernier mot est lui-même à crever de rire dès lors qu'on voudrait l'associer à Georges Bataille - il s'agira plutôt ici d'appliquer ce roman à la théorie psychanalytique, et montrer tant bien que mal comment l'écriture de Georges Bataille, son « algèbre de représentations » (je reprends le terme employé à la fin de mon intervention « The house of the rising sun ») ses mathèmes d'écrivain, son montage fictionnel, sont lestés d'un enseignement, d'un savoir qui intéresse les analystes en ce que précisément, tel que le formule Lacan dans un séminaire en date du 18 mars 1975, dans R.S.I, contrairement à ce semblait établi jusque-là, l'Imaginaire est la place d'où toute vérité s'énonce.

Ma mère - Pierre

Pierre est le premier mot prononcé du texte. Pierre. Pierre Angelici, Pierre angélique, est également le pseudonyme qu'avait pris Georges bataille lors de la publication de « Madame Edwarda ». Le pseudonyme qu'il aurait sans doute choisi pour publier « Ma Mère » si la mort ne l'en avait empêché. Le prénom du pseudonyme aurait alors coïncidé avec le prénom du jeune héros de l'histoire. Les deux n'auraient fait qu'un. Derrière, hiératique, rieur, se serait tenu Bataille, masqué du loup noir de ce prénom.

« Pierre, le mot était dit à voix basse, avec une douceur insistante » est un appel de la mère du narrateur, Hélène. Cet appel, Pierre, dont nous ne connaîtrons jamais que le prénom, l'entend dans un rêve ; « Je compris à la longue que, dormant, j'avais entendu mon nom prononcé dans mon rêve, et que le sentiment qu'il me laissait demeurerait insaisissable pour moi ».

D'entrée de jeu, la dimension du désir de l'Autre maternel intervient dans le récit, désir auquel va être implacablement soumis le narrateur, tout au long de cette initiation. Appel de la mère, appel de sirène tout aussi bien ; appel d'un féminin hors la loi ? Celle-ci, la loi, se manifeste dans le roman une vingtaine de lignes environ après cet appel inaugural, et constitue le début daté de la découverte progressive de sa mère par Pierre :

- « En 1906, j'avais 17 ans lorsque mon père mourut. »

Ce Pierre, et sur ce Pierre, Hélène, sa mère, entend bâtir l'église de sa jouissance. La méta-

phore religieuse n'est pas fortuite, j'ai parlé plus haut de culte. « Sainte », le texte appendice de « Divinus Deus », met en scène une femme dont Teresa, pensionnaire dans un institut de massage de la rue Poissonnière, dit ceci :

- « Madame a d'abord été religieuse. Elle est pieuse mais le couvent l'a renvoyée. Elle dit qu'elle aime Dieu, mais ce qu'elle aime avant tout, c'est la noce. »

Ce Pierre donc, dans sa dimension invoquante, impérative, a le caractère de notre vieil ami le Surmoi, qui pousse le sujet vers une jouissance ravageuse, inexorable, qui ordonne de jouir sans limites, dans une logique abyssale, articulant inceste, jouissance, et pulsion de mort comme tendance vers la chose, ce mythe du manque absolu du manque.

- « Alors une menace de mort suspendue sur moi donnait à ma mère qui parlait cette extrême douceur :

- « Je veux, dit Hélène, te faire entrer dans ce monde de mort et de corruption où déjà tu sens bien que je suis enfermée. Je savais que tu l'aimerais. Je voudrais que maintenant tu délires avec moi, je voudrais t'entraîner dans ma mort. »

Le titre de ce roman familial - ce qui est le cas de le dire - de par l'homonymie à laquelle il renvoie, donne peut-être à entendre ce que tout « mammaire »(du latin mamma : sein maternel) peut avoir de dimension comblante, envahissante, et par la même, et par la mère, de terriblement angoissant pour le sujet, confronté à cet objet primordial dès lors qu'il ne manque pas. Parlons-en, de l'angoisse. Comme dans de nombreux récits, fictions ou textes théoriques de Bataille, elle est constamment présente, vacillation d'amplitude de plus en plus prononcée devant le désir de l'Autre, invitation à vivre l'impossible, le réel, The jouissance.

« Nous nous amusâmes, elle et moi, jusqu'à l'angoisse », dit Pierre, en parlant d'Hansi, l'une de ses maîtresses. Angoisse exquise pourrait-on diagnostiquer là, comme on parle d'une douleur exquise en médecine.

- « Je songeais à la honte où ma mère se complaisait, j'y songeais dans l'angoisse. Et même sans doute était-ce une folle angoisse, mais de l'angoisse je savais maintenant que mon délice allait éclore. »

Le passage le plus exemplaire relatif à l'angoisse est à cet égard celui où, à la toute fin du roman, Pierre aperçoit sa mère et une de ses complices, Réa. Toutes deux jouent, malignement, à diviser un peu plus l'identité du sujet qui leur fait face, et la leur également. La schize chez l'autre, chez le partenaire, est recherchée, creusée au maximum, afin de la combler, dès qu'elle surgit. Le port d'un masque, d'un loup, contribue un peu plus à égarer Pierre, qui ne sait plus ce qu'il est comme objet pour l'Autre. Entre désir et jouissance, l'angoisse présentifie la béance du réel, la proximité de la jouissance. La structure de l'angoisse est, dans ce passage, parfaitement cadrée.

- « Mais au fond du couloir, et sous un faible jour, je vis deux femmes (..) qui semblaient se déshabiller. Peut-être s'habiller.(..) Si elles ne parlaient pas, c'était dans l'espoir d'augmenter s'il était possible mon angoisse. Et l'angoisse qu'elles me demandaient (je souligne) était à l'unisson avec la leur ».

Comme dans tout le livre, la dimension d'intersubjectivité est absolument essentielle...

- « Elle était à l'instant devant moi, semblable à moi, dans l'étreinte de l'angoisse... »

Nous sommes là, non au royaume des troubles amours enfantines, mais dans celui des troubles MAMOURS d'Hélène.

Outre l'angoisse, deux autres termes majeurs dans le système inachevé du non-savoir de Bataille truffent littéralement le récit : le rire et l'ivresse. Comme moments souverains s'opposant au monde servile, au monde subordonné.

« Ma philosophie est une philosophie du rire », écrit Bataille.

« Ma mère nous en donne mille et un exemples : le rire y est un élément constitutif de l'expérience des sujets, rire comme fêlure, brisure de l'être, déflagration, saut du possible dans l'impossible et de l'impossible dans le possible ». Le rire, ce roman, il convient.

« - Tu sais, Pierre, je suis amoureuse de ta mère. Mais tu la détruis, tu l'empêches de rire. Et ta mère ne peut vivre qu'en riant.

- Réa, dit-elle, tu avais raison. Maintenant, par pitié, fais-moi rire !

- Je pensais, quand elle fut partie, qu'elle avait une beauté, qu'elle avait un rire diabolique.

- Je ne pus retenir mon rire de fuser.

- Ma mère se pencha vers Réa. Le même rire puéril nous chatouilla si excessivement que nos ventres s'agitèrent, tordus, au milieu des autres.

- Nous étions fous, nos rires redoublèrent de l'hésitation que nous sentîmes : le restaurant en-

tier se mit à rire, fou d'en ignorer la raison, mais à rire au point d'en souffrir et d'en être furieux.

- Le dernier, malheureux, je riais encore

- Elle rit, mais ce rire équivoque ressemblait à celui que, la veille, dans le restaurant elle eut en me parlant de la mort, c'était le rire au bord des larmes.

- Ce qu'elle ouvrait à moi était le temple du fou rire, en même temps qu'elle servait d'emblème, ou de discours funèbre, à la chasse d'eau

- Je ris car elle riait, mais je restais soufflé

- Là-dessus elle rit, sans retenue

- J'avais le double sentiment de rire aux anges, et d'être à l'agonie

- J'entrais chez ma mère en riant

- Je voudrais m'amuser, rire avec vous comme si j'avais votre âge

- Ma mère riait. Elle riait de ce rire canaille qui m'écoeure, qui me glace.

- Ta mère elle-même l'a rappelé. Nous avons ri.

- Réa riant de nos lèvres barbouillées

- Quand elle se leva d'une posture incommode, Réa riait

- Quand je sentis ses mains couvrant mes yeux, elle se laissa prendre de ce fou rire

- Tu avais dit, Maman, que nous devions rire ensemble, comme des enfants. N'as-tu pas mis un costume pour rire ? Je veux rire avec toi, pour t'adorer.

- Nous nous amusâmes sous la table, dit Réa. Pour rire.

- Pourquoi pas, dit ma mère. Il est vrai qu'aujourd'hui je suis d'humeur à rire.

- Rions, cria réa. Maintenant, faisons le rire.

- Dans le coupé commença le grand désordre. Les fous rires éclataient, Réa se déchaînait.

- Nous filions, nous riions.

- Nous avons reconnu en riant le détour qui nous permit d'aller plus loin, et d'atteindre l'inaccessible.

- Je grimaçais de ne plus rire - et de ne plus jouir - de l'humeur plaisante de Loulou.

- J'aime les femmes de Hansi, j'aime aussi que Dieu les maudisse, je ris dans ma nausée de cette malédiction qui les divinise si profondément.

- De quoi rire ici-bas, sinon de Dieu ?

- Là-dessus elle rit franchement, et m'embrassa.

- Rieuse, espiègle, elle saisit mes poignets.

- Elle abandonna sa bravade : elle éclata de rire.

- Je veux rire avec toi. Si je ne suis pas vicieuse, je suis polissonne, et j'adore rire.

- Les deux filles éclatèrent de rire.

- Mais ce bonheur que je te dois me dépasse : je rirai dans tes bras du rire de la reconnaissance.

- Mais elle ajouta en riant, d'une voix que l'angoisse changeait

- Mon regard allait d'un rire qui était l'exaspération d'une férocité au sourire ravi de Loulou, où je lisais l'effroi et l'extase de la douleur

- Tu le sais j'aimais rire, et peut-être n'ai-je pas fini ? Jamais tu ne sauras, jusqu'au dernier instant si je riais de toi. »

Cette dernière citation se trouve dix lignes à peine avant la fin de Ma Mère.

Ce rire inépuisable, incontinent, rebondit en cascade jusque dans « Charlotte d'Ingerville » et « Sainte », j'en donnerai pour finir trois exemples seulement, saisissants entre tous :

- « Je suis nue, laisse-moi rire et m'agenouiller, je m'en vais te déculotter, éperdument.

- Vous voyez, répondis-je, qu'elle va mourir. Elle aurait voulu rire une dernière fois, mais elle a trop bu.

- Laissez-nous.

- J'ai voulu rigoler, dit-elle, mais je meurs.

- Il me sembla que le derrière riait. Je le lui dis.

- Je crois que vous pleurez, lui dis-je. mais vous l'avez fait rire. »

Tout ça en une centaine de pages.

Dans le Chant premier de Maldoror, Lautréamont écrit à l'intention du lecteur que « les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre. » L'ivresse, elle, imbibe les personnages de Ma Mère qui, lorsqu'ils ne rient pas, boivent, pour rire de plus belle. On peut dire à ce titre que Georges Bataille a réalisé avec ce petit roman sale, un grand IVRE, référence transversale ici qui pourrait être faite au premier roman de René Daumal (Daumal comme Bataille partisans du Grand Jeu, et ça je le crois vraiment) « La grande Beuverie », qui commence ainsi : « Il était tard lorsque nous bûmes. »

Comme « Ma Mère », « La Grande beuverie » est une quête d'absolu traversée d'éclats de rire ; absolu en creux, nauséeux, chez Bataille. A-bsolu à entendre de la même manière que a-théologique dont on sait l'importance que ce terme recèle pour l'auteur de la Somme du même nom. « Dieu n'est rien s'il n'est pas dépassement de Dieu dans tous les sens ».

- « Il me sembla qu'elle avait bu
- Je n'avais jamais aperçu jusque-là qu'elle buvait
- Je devais vite comprendre qu'elle buvait chaque jour de la même façon
- Si j'ai bu cette nuit sans finir, c'était pour m'aider et peut-être aussi pour t'aider
- J'étais ivre, et pourtant je compris que ma mère, qui l'était quand j'entrais, n'avait plus la force de se tenir
- Tu vois mon Pierre, je suis ivre, tous les jours c'est ainsi, dis-lui, Réa
- Pierre, dit Réa, j'ai trop bu
- Oui, mon Pierre, quelle complicité. Buvons à cette complicité.
- Nous avions hâte de boire, d'enchaîner dans la folle ivresse, qui seule serait à la mesure de nos esprits.
- J'ai déjà bu, mais je veux boire encore. Est-il une mère plus merveilleuse, plus divine ?
- N'ayez pas peur ! Faites-moi rire ! A boire ! Encore !
- Pierre, dit-elle, j'ai trop bu, je suis folle.
- Mais les verres sur la table sont vides, c'est dommage, dit ma mère
- J'attrape la bouteille, dit Réa
- Mangeons, maintenant, dit Réa, dégageant ses mains. Mais buvons d'abord.
- Du champagne, Pierre, donne-moi du champagne. Je veux boire et je ne m'arrêterai plus, que je roule sous la table. Verse, Pierrot, je veux un verre plein, le mien, le tien, buvons toujours, je ne bois plus à ta santé, mais à mon caprice.
- Je voudrais boire avant de m'endormir, me dit Hansi
- Cela m'a donné soif, dit-elle
- Nous voulons boire, dit-elle, nous avons terriblement soif. Oui, Loulou, nous n'en pouvons plus.
- Je veux boire dans tes mains, dit Hansi à Loulou
- Je bois encore un autre verre, dit-elle. Je ne veux pas être ivre après vous. Puis Madame boira dans mes mains, si Monsieur permet.
- Hansi ouvrait les jambes outrageusement : elle buvait avidement
- Déjà la deuxième bouteille était vide
- Je finirai par vomir aujourd'hui : j'ai trop bu, et je serai soulagée
- Tu dois me pardonner : je suis abominable, et j'ai bu
- Je n'avais pu que, dans l'ivresse de la boisson, ou dans ma frénésie solitaire, ne plus me souvenir de ma mère, mais de son amie
- Je mis dans les mains des verres que j'emplis. Le champagne les débordait.
- Je me sens dépassée, me dit-elle à voix basse, mais je bois pour pisser - dans la bouche de Loulou.
- Tu as peut-être soif, dis-je à Hansi
- Oui, dit-elle, je boirai, et tu boiras
- Oui d'abord, j'ai besoin de bien du courage, et surtout plus j'aurai bu, et plus je pisserai. »

Deux exemples tirés là encore de « Charlotte d'Ingerville » montrent la contagion se produisant entre ces deux textes, comme d'ailleurs entre l'ensemble de ceux composant « Divinus Deus ».

- « Mais tu dois bien savoir que ta mère et moi étions ivres sans avoir bu.
- Elle ne tenta nullement de s'amuser avec moi avant d'être certaine que je partageais son état d'ivresse. »

Cette ivresse-là, qui ne doit rien à la boisson, et qu'évoque Charlotte d'Ingerville, nous place au coeur du dispositif fictionnel déployé par Georges bataille : nous sommes là au niveau d'une tentative pratiquement sans équivalent d'écrire la jouissance féminine. L'auteur de Ma Mère - ici se poserait la question de savoir qui est l'hôteur de qui ? J'oserai d'ailleurs avancer dès à présent que Georges bataille est ma mère - a ménagé dans son récit la place d'une jouissance Autre, ressentie par une femme, Hélène en l'occurrence, et que l'on trouve très exceptionnellement exposée aussi directement, aussi crûment dans une fiction, parfois seulement dans le récit que font les grands mystiques de leurs expériences hors du commun, avec une finalité certes toute différente que celle que vise Bataille, et où n'entre aucune transcendance louche, quand bien même le nom de Dieu revient fréquemment sous sa plume.

- « Il y avait en elle, pour moi, un amour semblable à celui qu'aux dires des mystiques Dieu réserve à la créature. Un amour appelant à la violence, jamais ne laissant la place au repos. »

Avant de connaître le malheureux père de Pierre, qui va l'engrosser, cet homme, Hélène l'a poursuivi, cet homme a violé Hélène, depuis elle n'a plus jamais fait l'amour avec lui. Hélène, jeune fille indomptée de 13 ans, vivait, telle une sauvageonne dans les bois. Voilà la jouissance qui lui est prêtée, l'idée de cette jouissance au-delà des mots, de la logique signifiante, et que les mots, toujours peinent à dire, pour chacun.

« - Je veux de toi le plaisir innommable que tu m'offres, en le nommant, murmure par exemple Pierre, à sa maîtresse Réa. »

Hélène, pour sa part, confie à son fils :

- « Je courais seule dans les bois, j'étais folle, j'allais à cheval, je défaisais la selle, et j'ôtais mes vêtements.

- J'étais nue, je croyais qu'avec mon cheval nous étions les bêtes des bois.

- J'étais dans un état que je mourrai sans retrouver

- Je jouissais pendant des heures, vautrée dans la pourriture des feuilles

- Je crois n'avoir jamais aimé que dans les bois

- Je n'aimais pas les bois, je n'aimais rien

- Je ne m'aimais pas moi, mais j'aimais sans mesure

- Rien n'était pur, rien n'était plus divin, que ma volupté dans les bois. »

Ce thème d'une jouissance folle est tellement central qu'il est longuement repris dans Charlotte d'Ingerville, où Charlotte, que les garçons du village appellent « panier pourri », raconte à son cousin Pierre ce qu'elle faisait avec sa mère, devenue adulte, dans les bois d'Estoiles. Dans « Charlotte d'Ingerville », Hélène s'appelle Madeleine.

-« Charlotte, me dit Madeleine très bas, ces bois m'ont toujours rendue folle.

- Ce que j'aime, me dit-elle, dans les bois, c'est de trembler, dans les bois j'aime être nue, nue comme une bête.

Elle se tut, se déshabilla et me dit :

- Ne me parle plus !

Une sorte de tremblement s'était emparé d'elle, comme si elle était tout à coup à l'unisson des bêtes des bois.

- Ainsi nue et bottée, frissonnante, elle pissa. J'étais prise d'une contagion de folie. Son visage n'était plus humain.

- Elle entrait dans une crise qui la transfigurait. Je crois qu'elle était dans l'état où l'on dit que les Ménades dévoraient leurs enfants.

- Je voulus longtemps lui crier que je n'avais jamais pensé qu'un bonheur aussi grand soit possible.

- Songe à la joie d'une fille nue qui s'ouvre sur la mousse à l'amour de la forêt

- Je revois Madeleine debout, ne me voyant plus, tordue par des frissons dont il faut que tu saches qu'ils étaient religieux.

- Elle donnait le sentiment d'être folle.

- Je vis qu'elle marchait en pissant et qu'elle était d'un bout à l'autre parcourue de frissons semblables à ceux d'un cheval de sang ; mais bien plus, comme saisie de contagion, j'enlevais aussi mes vêtements, et je sentis comme un cheval ma nudité dans la forêt.

- Comme si je n'étais plus qu'un ruisseau tremblant, de tout le désordre des eaux, de tout les frémissements des eaux. »

Ces femmes, Hélène, Madeleine, Charlotte, Sainte - il y en a bien d'autres dans l'oeuvre de Bataille - sont des clones de la divine putain Madame Edwarda, qui ouvre majestueusement le bal de la Jouissance sans rémission que propose Divinus Deus. Madame Edwarda (dont je crains qu'il ne soit guère possible de la rencontrer sur les trottoirs de l'avenue de la Californie, souvenez-vous du fameux : « Je crains qu'il ne vienne ») est cette matrice pulsionnelle et fantasmatique du récit bataillen.

- « La jouissance d'Edwarda, fontaine d'eau vive, coulant en elle à fendre le coeur, se prolongeait de manière insolite : le flot de volupté n'arrêtait pas de glorifier son être, de faire sa nudité plus nue, son impudeur plus honteuse. Toutes ces femmes, pour reprendre un mot de Bataille lui-même, sont en crue, elles outrepassent les limites, les berges phalliques, la Jouissance, elles la montent à cru. Nous sommes, et c'est bouleversant, dans le registre supposé, d'une jouissance supplémentaire, sans objet, Jouissance de type mystique, folle, énigmatique, exténuante, ruisselante, pure dépense dont on peut difficilement dire quelque chose sans la trahir, ni la ravaler dans le monde clos du CONNU. Bataille s'avance pour essayer de représenter ce sur quoi, dans l'inconscient de tout homme, porte l'interdit oedipien : le corps d'une femme, le corps de la mère en train de jouir.

- « La mère, se dit Pierre, qui vient de se masturber devant des photos obscènes, est tenue de faire ce qui donne aux enfants ces terribles soubresauts. »

Les descriptions répétées que donne Bataille de la jouissance d'Hélène, et à laquelle (vers laquelle) elle -il - revient toujours, précèdent chronologiquement l'apparition de ce personnage qui, dans le récit, a la tâche difficile (défaillante - mais jusqu'à quel point ?) d'incarner le rôle du père de Pierre. A cette évocation romancée de la jouissance d'une femme - qui n'a d'inconscient qu'au titre d'être mère - il faudrait rapporter, et analyser également l'enjeu des quelques lignes

qui, à plusieurs reprises, ponctuent le récit de Ma Mère, à la manière d'incises, et qui marquent ce franchissement de l'imaginaire religieux qu'a tenté Bataille, cette traversée de la position phallique. Comme dans Madame Edwarda, Georges Bataille fait advenir le signifiant Dieu.

- « Il est vain de faire une part à l'ironie, quand je dis de Madame Edwarda qu'elle est Dieu.

- Je suis fou !

- Mais non, tu dois regarder...

- Regarde !

Sa voix rauque s'adoucit, elle se fit presque enfantine pour me dire avec lassitude, avec le sourire infini de l'abandon :

- Comme j'ai joui ! »

Ce signifiant Dieu, nous savons depuis Lacan (mais déjà avec Bataille justement : qui des deux compères a sorti le scoop le premier ?) que l'une des faces de Dieu est précisément d'être supportée par la jouissance féminine, jouissance réelle, sans faille.

« La femme » (les lecteurs de Lacan réciteront avec moi) « n'étant pas toute prise dans la fonction phallique, se promeut (cet après-midi en lisant le texte, il m'est venu le mot « se promet », j'ai trouvé ça très joli) la femme se promeut de l'infinitude, le côté homme, lui, d'une logique du fini. Dieu, la femme rendue toute, libérée de la castration... » ose Lacan dans « Encore », ose Bataille dans « Ma Mère. »

- « Dieu est l'horreur en moi de ce qui fut, de ce qui est, de ce qui sera, etc. »

- « Cette solitude, c'est Dieu, etc. »

- « La terreur est divine, etc. »

Affirmer ainsi que l'une des faces de Dieu est d'être supportée par la jouissance féminine - donc traverser cet imaginaire religieux, qui fait obstacle - ne peut se soutenir, dans ce récit tout au moins, qu'à bien préciser qu'il s'agit d'une des faces de Dieu, et pas de la face de Dieu, au risque de produire sinon une obturation de ce que ce signifiant comporte, pour Bataille, d'accès à un non-savoir radical, qui échappe à tout ordonnancement et maîtrise du réel. Mais, en énonçant ceci, ne retrouve-t-on pas, ne retombe-t-on pas, sur (si vous me permettez) l'exor-bitante Jouissance féminine, celle qui sort des bornes, qui dépasse la juste mesure. Dans tous les cas, vous l'aurez compris, c'est la logique qui l'a dans le cul. Mais, Joyce par exemple ne dit-il pas dans le Chapitre V du « Portrait » à propos du catholicisme qu'il s'agit là d'une absurdité logique et cohérente ?

Triplicité joycienne
Trinité chrétienne
Triple registre lacanien

Oh ! my libidinous God ! s'exclame Joyce.
Oh ! my divinus Deus ! Bataille.

Contrebalançant comme il le peut le continent Hélène, c'est en tant que père mort, que père symbolique, que le père de Pierre apparaît dans le récit, juste après le rêve. Rappelons-nous ceci :

- « En 1906, j'avais 17 ans, lorsque mon père mourut. »

Ce dernier est présenté classiquement, oedipiennement, comme un empêcheur de tourner en rond.

- « Ma mère m'aimait. Entre elle et moi, je croyais à l'identité des pensées et des sentiments, que seule troublait la présence de l'intrus. Je le détestais si pleinement qu'en toutes choses je pris le contre-pied de ses jugements. »

Sa disparition est accueillie par Pierre avec une « pieuse jubilation » ! Ce père dont nous ne saurons même pas le prénom est constamment ridiculisé, dévalorisé, bafoué dans le discours d'Hélène qui s'acharne impitoyablement sur le malheureux, relayé en cela par son fils :

- « Mon père, cette paillasse ivre-morte ».

Hélène pour sa part révèle ceci :

- « Je battais ton père, je le battais devant les autres, jamais je ne me lassais de l'humilier, je l'habillais en pitre. »

Dans Ma Mère, le père de Pierre est certes soumis à rude épreuve, nous ne résisterons pas à la facilité de dire qu'il est en Pitreux état, mais, Pitreux ou pas, il est néanmoins ce père réel et symbolique qui fait de son fils Pierre un sujet de la loi, sujet de la parole soumis aux lois du langage. Et ce, quand bien même Hélène déclarerait gentiment :

- « Ce n'est pas le moment de parler de ta loque de père : était-ce un homme ? »

Pour Hélène, la bougresse, les hommes auxquels il lui est arrivé de se donner sont des « gommeux », et comme tel le père de Pierre est gommé, effacé tout au long de cet exercice de démolition. Hélène voudrait, en vain, nier le père de Pierre depuis l'origine.

- « C'est alors que je suis né, dit Pierre

- C'est alors, mais pour moi, ton vaurien de père n'est pour rien, presque pour rien, dans l'histoire ! »

Plus loin, Hélène renchérit :

- « Pierre, tu n'es pas son fils, mais le fruit de l'angoisse que j'avais dans les bois. Tu viens de la terreur que j'éprouvais quand j'étais nue comme les bêtes et que je jouissais de trembler. »

- « Pierre, je jouissais pendant des heures, vautrée dans la pourriture des feuilles. Tu naissais de cette jouissance. »

- « Pierre, le mot était dit à voix basse, avec une douceur insistante. »

En évoquant, au début de mon intervention, l'appel de sirène associé à une interrogation sur un féminin hors-la-loi, j'induisais de fait qu'il y aurait avec Hélène l'exposition d'une mère psychotisante. Hélène de deux, ou Hélène de trois ? La lecture du texte montre que l'on se situe plutôt dans une sorte d'entre-deux entre la psychose et la perversion, qui sont d'ailleurs dans une proximité structurale. A cet égard, il y a bien une virtualité psychotique d'Hélène. Le roman manifeste, en un crescendo jamais faiblissant, une séduction constante d'une mère vis-à-vis de son fils, trouble complicité libidinale de tous les instants, associée à un interdit inconséquent qui est signifié à Pierre dans le faire-semblant :

- « Je te demanderai de me témoigner de ce respect aussi entièrement que par le passé. Tu dois rester le fils soumis de celle dont tu connais l'indignité.

- « Maman, m'écriai-je avec feu, rien de ce que tu peux faire ne changera le respect que j'ai pour toi. Je te le dis en tremblant, mais tu l'as compris, je te le dis de toute ma force.

- « Je pouvais d'autant moins m'indigner que jamais, en effet, je ne cessai d'adorer ma mère, et de la vénérer comme une sainte. »

Pierre de fait n'est pas aliéné à une loi maternelle qui ne serait pas référée à la loi du père, il est pris dans une alternative sans issue, entre une mère menaçante et interdictrice et une mère séductrice, encourageant son fils à la faire jouir, et qui, quoique la reconnaissant, tel le vampire la croix, tourne constamment en dérision la signification structurale de la loi du père. A ce titre, plus qu'une mère hors-la-loi, plus qu'une mère-dans-les-bois (et même si Pierre affirme : « Je savais qu'elle était devant moi comme une Ménade, qu'elle était folle, au sens propre du mot) Hélène est le prototype d'une mère phallique, qui engage son puceau de fils sur la voie de la transgression, et de la seule voie soutenable pour elle, celle de la jouissance, qu'il faut rechercher, recueillir, coûte que coûte, quel qu'en soit le prix à payer. Quand bien même le père de Pierre ne fait pas le poids, face à une telle « elle-haine », quand bien même celle-ci fait si peu de cas de sa parole et de son autorité, le nom du père est néanmoins advenu comme élément de substitution au désir de la mère, il y a eu Behajung primordiale, la forclusion a été neutralisée au bénéfice du processus de refoulement originaire. Et Bataille se situe dans cette proximité, d'après moi.

Pour cette mère souveraine, toute puissante, qu'est Hélène il n'y a pas d'homme qui vaille, il n'y a pas d'homme qui lui aille. Elle cherche pas tous les moyens à « relever le plat, et à y fourrer son fils. » Vivant exclusivement pour la jouissance, la mère de Pierre tente de suppléer à l'inexistence du rapport sexuel en se lançant à corps perdu dans la débauche, avec ses maîtresses, Réa, Hansi, et Loulou, ou avec son « gommeux » de mari, qu'elle entraîne, malgré lui, dans ses orgies.

- « Souvent je revenais avec deux filles, dont l'une faisait l'amour avec ton père, l'autre avec moi. Parfois, les filles amenaient des hommes, et je m'en servais. »

Il y a, vous le savez peut-être, à défaut je l'espère pour vous de le vivre, deux victimes expiatoires majeures dans les couples, la femme de l'alcoolique, et le mari de l'hystérique. N'oublions pas d'y ajouter désormais « le mari d'Hélène ». Dans ce récit de toute beauté, même si certains éléments semblent un peu dater, un peu vieillots mais qu'importe, l'enjeu n'est pas là, Hélène a la stature infrangible d'une héroïne sadienne, ou d'une Erzebeth Bathory, la comtesse sanglante du sombre et beau livre de Valentine Penrose, qui, « allant aux ultimes limites, s'était égarée loin au-delà du niveau ordinaire des humains, mais non au-dessous ». Hélène aurait pu faire sienne la devise d'Erzebeth : « Encore, encore plus, encore plus fort ».

A Hansi, la jeune femme qui va faire découvrir, un court instant, l'amour à Pierre (ce qu'Hélène reprochera d'ailleurs à son fils : « Ton erreur est de préférer le plaisir à la perversité ») la mère déclare (on croirait lire un passage de « Juliette » de Sade) « qu'elle aurait voulu l'entraîner dans une orgie si impardonnable que la mort seule y eût mis fin. »

Ailleurs Hélène dit : « C'est pourquoi je demande mon plaisir aux femmes, dont je peux me servir dans l'indifférence.

Le caractère répété des débauches dont il est fait écho dans Ma Mère, n'est-il pas une façon désespérée de démontrer furieusement qu'il y aurait du rapport sexuel qui cesserait de ne pas s'écrire ? Dans une note incluse avant la fin du roman, dans l'Édition 10/18, les éditeurs indiquent ceci : « Les trois personnages, Pierre, Hansi et Loulou, glissent dans une orgie paroxystique, et Georges Bataille semble hésiter constamment entre le vocabulaire descriptif le plus cru, et les périphrases dont il usait depuis les premiers feuillets du manuscrit. »

Au public averti que vous êtes, je dirai simplement que la consultation du texte de Ma Mère chez Gallimard nous ramène, façon de parler, dans le registre joycien du Libidinous Gode ! très concrètement matérialisé, certes, chez Bataille. « Elle posa le pied droit sur une chaise, et Loulou, agissant avec une adorable maîtrise, lui enfonça l'énorme instrument dans le con. »

Il s'agit donc de représenter le rapport sexuel, de le mettre en scène, à défaut de pouvoir l'écrire en toute logique. Là où l'amour courtois avait, par exemple, feint d'y mettre obstacle, la débauche, elle, insiste lourdement, en une débauche d'effets spéciaux, précisément. Avec les orgies auxquelles se livrent Hélène et ses complices, on se retrouve dans le même domaine que celui de la pornographie ; pornographie sous forme de photos que Pierre va découvrir à l'initiative d'Hélène, dans la bibliothèque paternelle. Hélène voulant par là, une nouvelle fois, atteindre la pudeur de son fils, obtenir son angoisse, l'initier à sa conception de l'amour :

- « Je fis alors une découverte singulière. Je trouvais des piles de photographies, je vis rapidement qu'il s'agissait d'incroyables obscénités. »

De la débauche, et de sa dimension scopique : la pornographie, on pourrait dire qu'elles sont une tentative, toute de noblesse ma foi, de donner à croire, de donner à voir, qu'il pourrait y avoir du rapport sexuel inscriptible en multipliant à l'envi les postures, les personnages, les situations. « Mais enfin, voyez par vous-mêmes, constatez ! »

En ce sens la pornographie, petite soeur vicieuse de la débauche, est la manifestation la plus religieuse du culte que le sujet parlant rend à la croyance bien établie sous nos horizons, selon laquelle il serait possible d'établir l'UN de la relation du rapport sexuel.

Dans une revue pornographique trouvée abandonnée dans une rue d'une petite ville italienne, il y a une dizaine d'années de cela, une série de photos de culte déclinent le catéchisme sexuel d'un homme et de deux femmes - notamment - en train de faire ce qui est en leur Impouvoir, afin de démontrer aux fidèles, au lecteur, au voyeur, qu'il est possible de conjuguer parfaitement à tous les temps et à tous les modes la jouissance et le corps, alors que, bernique ! la jouissance sexuelle est phallique, c'est-à-dire strictement dans la dépendance de la logique du signifiant. Un texte accompagne les photos, c'est important, écrit sans doute par le tâcheron de service, qui a bien compris ce que réclame la clientèle de la Revue, de la Maison. La conclusion en est franchement désopilante, malgré elle, bien sûr :

« In somma, un accordo sessuale mai visto » !

« En somme, un accord sexuel jamais vu ! »

est-il affirmé avec le plus grand sérieux et pour vanter des prouesses qui ne le cèdent en rien à ce classique partouzard autrement représenté où, j'emploie volontairement un langage qui dénude, une femme, une queue dans la bouche, branle dans chaque main une bite, tout en se faisant simultanément baiser et enculer. Seules les oneilles de la dame, de la martyre, demeurent libres, car traditionnellement réservées à l'intromission du Saint-Esprit, ou à ces fameux petits bouts de bois qu'y introduit, ouf ! l'humour salvateur d'un Alfred Jarry. Alors que la chair de l'homme ça se parle, nous sommes ici au niveau de la boucherie : la chair de la femme, ça se jouit, ça se bouche. Appelons ça, en souvenir de Freud, le cauchemar de la belle ils la bouchèrent.

La perversion, l'ennui. L'ennui, je m'adresse là aux psychanalystes, c'est que de cela, le pervers n'en a cure. C'est comme si dans sa recherche effrénée de la jouissance et de l'UN-POSSIBLE, il obéissait aux ordres d'un supérieur honni qui, pour être tenu au courant des activités de ses troupes, exigeait férocement : « Faites moi un rapport. »

« Que l'impossible reste oublié derrière ce qui se dit, dans ce qui se montre ». Avec Bataille, qui traverse cette scène érotique en la regardant en face, nous sommes dans un registre opposé à celui de Joyce par exemple, où la sexualité est traitée avec une constante ironisation, qui en assure la mise à distance, et le dégagement, la déprise, l'anti-idolâtrie, l'anti-fétichisation. Joyce qui, selon le mot de Lacan, est « allé tout droit au mieux de ce qu'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin. »

Je voudrais, avant d'entrer dans le vif du sujet, dans le vif de Ma Mère, vous réciter à haute voix

cette prière que marmottent inlassablement à leur INSU des myriades de dévots de par le monde, ici même :

« Notre mère, qui êtes au 7ème ciel
Que votre phallus soit sanctifié
Que votre jouissance arrive... »

A cet exercice épuisant de piété intégriste que nous pourrions baptiser de jeu : « d'à qui mère père », nous ne saurions trop recommander, dans un premier temps (il en est d'autres, pour qui a la patience, éloge de la lenteur ici) de pousser son analyse, de préférer celui nettement plus doté, contrairement aux apparences, d'à qui père gagne. La méditation sur ce vers de Dante, Paradis, Chant 33e :

« Vergina madre figlia del suo figlio »
Vierge mère fille de son fils

étant également susceptible de convenir aux esprits les plus bouchés qui trouveront peut-être enfin là, avec cet énigmatique mathème l'occasion de faire leur trou normant (avec un t évidemment).

A la mort du père, Hélène, qui entend soutenir la loi à sa façon, peut enfin mettre en jeu son fils, le jouer comme un atout maître, quand c'est elle, qui en est une, d'a-tout.

- « Ton père, m'expliqua-t-elle un jour, me retenait dans la bonne voie ».

Pierre désormais n'est plus protégé de la voracité du désir féminin, de son emprise morbide : « Bien sûr que je sentais non seulement que ma mère m'avait à sa merci, mais que je désirais l'abîme où elle m'entraînait de si loin. »

Hélène, « ma mère » est pour Pierre l'objet de son désir. Au « Pierre » susurré au début du livre correspond un « maman ! »

Pierre nous confie ceci : « Dès l'abord j'avais ressenti ce renversement intime, brûlant et involontaire qui me désespéra quand ma mère deminue se jeta dans mes bras. »

« Objet de son désir », Pierre l'est pour sa sainte mère, avec une dissymétrie notable toutefois : la mère, en tant qu'Autre, est le lieu d'un savoir, alors que pour Hélène, Pierre « en tant que fruit de ses entrailles, rien ne lui fut plus étranger que de voir en moi un homme qu'elle aurait aimé ».

Pierre est un auxiliaire, que sa mère veut zélé ; le désir d'Hélène n'affirme pas le manque mais le nie, au profit exclusif d'une volonté de jouissance. La dimension équivoque des propos de la mère de Pierre brouille tout le récit :

- « Mais tu es un si bel homme qu'on te prendra pour mon amant

- A demain soir, mon bel amant. »

« Le déjeuner fini, sur le sofa, nous nous retrouvâmes enlacés... » A la différence de l'équivocité analytique, qui ouvre le sujet à un espace de liberté et de vérité, l'équivocité du récit est biaisée, elle ne cesse de se refermer chaque fois un peu plus implacablement sur le héros de l'histoire. La possibilité d'une union charnelle entre Pierre et Hélène hante la narration, trame le récit dont elle est le filigrane :

- « Je la pris dans mes bras, nous avions peur et nous pleurions. Nous nous couvrions de baisers. Sa chemise aux épaules avait glissé, si bien que, dans mes bras, je serrais son corps à demi nu. »

Cette possibilité de réaliser l'inceste « in vivo » n'est jamais autant affirmée que lorsqu'elle se présente déniée :

« Jamais un instant je ne m'imaginai, dans la violente passion que ma mère m'inspirait, qu'elle pût, même dans le temps de l'égarement, devenir ma maîtresse.

« Ceci n'est pas une pipe ! »

L'équivoque de la situation, soigneusement cultivée par Hélène, met Pierre au défi, comme on dit de quelqu'un qu'il est mis au supplice. Le calvaire désirant de Pierre semble atténué par l'écart, on pourrait dire le VOILE, qu'Hélène établit un moment devant son fils, en lui faisant connaître Réa, puis Hancy, chacun de ces personnages féminins incarnant l'un le désir, l'autre l'amour, ces accommodements humanisants de la jouissance. A travers Réa et Hancy, Hélène vise toujours l'impossible rapport sexuel, elle pénètre ses maîtresses via Pierre, elle s'unit à Pierre par l'intermédiaire de ses complices subjuguées. Pierre est identifié au phallus maternel en tant qu'imaginaire. « Ah serre les dents mon fils, tu ressembles à ta pine, à cette pine ruisselante de rage qui crispe mon désir comme un poignet », sont les dernières lignes de Ma Mère.

L'écart créé entre Pierre et Hélène va peu à peu se réduire, s'amenuiser, qu'il s'agisse de ses dérivations métonymiques que sont Réa ou Hancy, équivalents déplacés d'Hélène, ou du voyage qu'Hélène va faire en Egypte avec Réa, avant de revenir pour le grand final :

- « J'aperçus l'une et l'autre, en robes rouges et riantes, ma mère et son amie.

- Réa m'attirait sans doute mais en elle je désirais moins les facilités du plaisir que l'objet associé aux « désordres de ma mère. »

- « Je ne doutais plus maintenant de mon erreur et me disposais, si, comme la veille je l'avais fait, j'embrassais, je touchais Réa, à ne plus voir en elle que l'accès, par un détour, à ce qui, dans ma mère, était inaccessible pour moi. »

A la dernière page, comment le lecteur ne pourrait-il pas prendre acte de ce qu'écrit le narrateur ?

- « Embrasse-moi, dit-elle, pour ne plus penser.

- Enfonce ici tes doigts, et ce que tout à l'heure tu y plongeras, laisse-moi le tenir dans la main. »

Ou encore :

- « Ma mère retira devant moi sa chemise et son pantalon, elle se coucha nue. J'étais nu, et près d'elle, je m'allongeai. »

Enfin :

- « Mais si plus tard tu te souviens de l'étreinte qui bientôt va t'unir à moi. »

Pourtant, 50 pages plus tôt environ, Pierre nous avait indiqué prématurément l'issue fatale de l'histoire, qui semble contredire totalement ce qui précède :

- « Pourrai-je attendre plus longtemps pour en donner le dénouement ? Le jour même où ma mère comprit qu'elle devrait à la fin céder, jeter à la sueur des draps ce qui m'avait dressé (je souligne) vers elle, ce qui l'avait dressée (je souligne) vers moi, elle cessa d'hésiter et se tua »

Hélène et Pierre sont dans une réciprocité spéculaire, et apparaît ici la dimension de l'identification imaginaire à l'autre, identification duelle, mortifère, auxquelles il s'agit de restituer ce « mammaire » comme plus-de-jouir qui s'en viendrait compléter l'autre.

- « Pourrai-je dire de cet amour qu'il fut incestueux ?, questionne le narrateur de Ma Mère, en même temps qu'il annonce le dénouement où se profile peut-être à nouveau l'aspiration vers une jouissance de l'être, vers une jouissance létale, vers Das Ding ?

- « La folle sensualité où nous glissions n'était-elle pas impersonnelle et semblable à celle, si violente, de ma mère au moment où elle vivait dans les bois ?

- « Un homme jamais n'occupa sa pensée, jamais ne pénétra que pour l'assouvir, dans le désert où elle brûlait, où elle aurait voulu qu'avec elle, la silencieuse beauté des êtres, anonyme et indifférente, se détruisît salement. »

Là encore, Charlotte d'Ingerville, la nièce d'Hélène, nous apporte de précieux renseignements, dès lors que nous souhaiterions conclure, ou, tels les membres d'un jury, disposer enfin de preuves tangibles, de la consommation, de la consumation, de la mère par et dans le fils, du fils par et dans la mère.

Après la disparition d'Hélène, Pierre se rend à Ingerville où vécut sa mère dans sa jeunesse. Là-bas il va rencontrer sa cousine Charlotte. Le jeune homme s'arrête dans l'église vide. Pensant s'accuser de ses péchés à un prêtre, Pierre écrit ceci : « Je pouvais m'accuser des péchés de ma solitude (masturbation sans doute) et de mes amusements avec Réa, Hancy, et Loulou, mais m'accuser d'avoir fait l'amour avec ma mère, c'était l'accuser. Je voulais bien que cela fût un crime, mais en accuser ma mère à mes yeux ne pouvait que le rendre plus grand.

- « Je me dis qu'un crime aussi monstrueux n'était pas moins divin que cette église.

- « Ce crime, je savais qu'à l'instant ma mère à nouveau le commettrait, si elle vivait, et qu'elle sombrerait aussitôt dans ses horreurs. »

Cette étonnante valse-hésitation qui ne se conclut pas - vont-ils le faire, ils l'ont fait, ils ne l'ont pas fait, l'ont-ils fait ? - ne trouve pas de terme fixe.

« Si nous avions traduit ce tremblement de notre démence dans la misère d'un accouplement (..) Pour les lentilles d'un possible gourmand, nous aurions perdu la pureté de notre impossible », est-il avoué dans Ma Mère, juste après la révélation de sa mort par Pierre.

Dans Charlotte d'Ingerville, au contraire, il est écrit ceci :

« Mais soudain je lui demandai : si j'avais, moi, péché dans le lit de ma propre mère, et si j'allais me confesser... »

A ce stade, il est intéressant pour les personnes non-coutumières de l'oeuvre de Bataille, de rapporter l'intégralité d'un texte appelé « Le cadavre maternel », et où Bataille déclare se mettre en cause personnellement :

« Je me trouvais la nuit couché dans l'appartement de ma mère morte : le cadavre reposait dans une chambre voisine. Je dormais mal, et me rappelai que deux ans auparavant, je m'étais livré à une longue orgie pendant l'absence de ma mère, précisément dans cette chambre, et sur le lit qui servait maintenant de support au cadavre. Cette orgie dans le lit avait eu lieu par hasard la nuit anniversaire de ma naissance. Les postures obscènes de mes complices et

mes mouvements extasiés au milieu d'eux étaient interposés entre l'accouchement qui m'avait donné la vie, et la morte, pour laquelle j'éprouvais alors un amour désespéré, qui s'était exprimé à plusieurs reprises par de terribles sanglots puérils. La volupté extrême de mes souvenirs me poussa à me rendre dans cette chambre orgiaque pour m'y branler amoureusement, en regardant le cadavre. Mais j'étais à peine entré que la pâleur et l'immobilité de la morte, à la lueur des bougies, me glacèrent de stupeur, et je dus m'en aller jusque dans la cuisine pour m'y branler. »

De tout ce mic-mac moche nous pouvons donc, il me semble, affirmer, en un clin d'oeil respectueux à Octave Mannoni, que pour Pierre, Pierre Angelici, Georges Bataille, peu importe finalement, il y a chez Bataille une complète dissémination, la mère, cet infracassable noyau du désir masculin, demeure interdite, mais tout de même !...

A propos de la mort d'Hélène, un lapsus calami, lapsus de l'écrivain Georges bataille, apparaît dans le roman pour qui prend le temps de lire et de relire attentivement ce texte tumultueux.

- « Je puis me dire que j'ai tué mon père : peut-être mourut-elle d'avoir cédé à la tendresse du baiser sur la bouche que je lui donnai. »

Ce père est « elle », cette « elle » qui meurt n'est-elle pas l'équivalent de ce père de l'exception vers lequel tend le père-vers ?

Alors même que la toute fin de Ma Mère avait fait le lit de l'inceste, nous précipitant dans une proximité quasi irrémédiable d'avec la réussite d'un rapport mère-fils, un simple baiser sur la bouche a donc suffi à entraîner la disparition d'Hélène, cette femme sauvage qui, la nuit, au Caire, dans les recoins sales des rues, s'était faite « putain blanche » et, dixit Loulou, « branlait les hommes, les léchait, puis se faisait mettre ».

Mammaire, cette mère, qui choisit de se donner la mort en absorbant du poison, « objet a » qui chute dans le réel, traversé du fantasme faute d'appui symbolique suffisant (Hélène dit qu'elle a été élevée par deux vieilles tantes à moitié folles) tentative d'infinitude barrée non plus par la fonction phallique mais par la mort, cet au-delà du phallus.

Ainsi agissant Hélène se libère de la division signifiante intolérable dont elle ne pâtit plus, elle se fait sujet absolu, elle se barre du récit, du récit, elle se barre.

« La mort (écrit de façon étonnante le poète Roger Arnault Rivière, lui aussi suicidé) n'est au fond que le gouffre vierge où notre verge de vie a soudain licence de pénétrer. »

« Ce que je veux, me dit ma mère, c'est, dussé-je en mourir, de céder à tous (en italique dans le texte) mes désirs. »

A vouloir céder à tous ses désirs, c'est-à-dire à ne pas vouloir céder d'un pouce, d'un phallus, sur sa jouissance, Hélène cède sur son désir, se tue. Quel poison, cette mamère !

Une héroïne aussi exceptionnelle qu'Hélène, aurait pu avoir fait sienne, avoir fait chienne, le jeu de mot n'est pas fortuit, bien des proclamations de Laure Peignot, la maîtresse de Bataille durant plus de quatre ans, et l'une de ses passions amoureuses les plus exigeantes, les plus déchirantes ; les écrits de Laure sont le témoignage de l'expérience intérieure d'une femme s'étant elle aussi dépensée sans compter pour mourir de tuberculose à 35 ans, à la veille de la guerre. Ainsi :

- « Je me suis dispersée aux quatre vents avec la certitude orgueilleuse de me retrouver au zénith, et puis je suis tombée, vide, perdue, mutilée des quatre membres. »

On a beaucoup argué de l'opposition entre Bataille et Breton ; finalement qu'ont-ils fait l'un et l'autre si ce n'est être à la hauteur de cette inscription toute simple figurant sur la tombe de l'auteur de Nadja : « Je cherche l'or du temps ».

Un dernier point nous a semblé mériter d'être succinctement abordé : le terme de « savoir » revient constamment dans le récit, tant dans la bouche d'Hélène que dans celle de Pierre.

- « Je ne veux de ton amour que si tu sais que je suis répugnant, et que tu m'aimes en le sachant

- Tu ne sauras jamais de quelle horreur je suis capable

- J'aimerais que tu le saches, j'aime ma fange

- Tu sais depuis l'autre jour jusqu'où va ma faiblesse

- Tu sais peut-être maintenant que le désir nous réduit à l'inconsistance. Mais tu ne sais pas encore ce que je sais.

- Je veux que tu le saches, je suis la pire des mères (maniant l'art du contrepet, Hélène aurait pu dire je suis la mire des pères)

- Je sais ce que je veux, dit-elle avec malice, je sais ce que je veux, répéta-t-elle

- Maman, dis-je, égaré, je veux savoir ce que tu veux, je veux le savoir, et je veux l'aimer. »

Là où la sublimation sépare savoir et jouissance, Bataille les conjoint. Hélène est dépositaire d'un savoir exorbitant sur la jouissance, d'un secret, d'une gnose. Ainsi de ces sectes hérétiques, indiennes, chrétiennes ou autres, qui recherchent furieusement la chute, les abus du

sexe et de la chair pour atteindre à la libération. Pierre voudrait savoir ce que c'est, sa mère, ce que c'est cette femme, il voudrait disposer comme Hélène (qui n'a sur ce savoir qu'une maîtrise toute imaginaire) d'un savoir sur la jouissance de l'autre qui n'existe pas, qui renvoie à un au-delà du phallus, ce à quoi s'emploie vainement, interminablement, le pervers, qui tente de compléter - dérisoirement - mais avec le plus grand sérieux, ce qui est simplement inconsistant. Épuisante et fatale erreur de logique, que l'on pourrait exprimer en s'amusant à détourner la thèse principale de la Part Maudite, qui est, vous le savez peut-être, un des textes majeurs de l'oeuvre de Bataille, sa dimension économique.

« D'une façon générale, il apparaît qu'humainement la somme d'énergie produite est toujours supérieure à la somme nécessaire à la production. »

Ainsi, différemment, nous pourrions avancer :

« D'une façon générale, il apparaît qu'humainement parlant, le savoir produit sur la jouissance est toujours inférieur au savoir attendu sur la jouissance. »

Dans Ma Mère, Bataille a fait exister La femme, il l'a faite toute, en ôtant la barre sur le La de La femme. Hélène veut vivre sans délai, jusqu'au bout, dans l'exaspération, dans l'exacerbation de ses forces, dans la non-économie, dans l'augmentation des tensions, comme possibilité d'accès à une souveraineté illimitée, où le savoir sur la jouissance permettrait de basculer dans le non-savoir (non-savoir de la mort réelle hélas, à laquelle doit se résoudre Hélène, en toute dernière extrémité.

En faisant jouer Freud et Lacan ensemble, nous pouvons reprendre, d'après moi, à notre profit, le célèbre mot d'esprit analysé par Freud, et dans lequel Hirsh-Hyacinthe se targue de la qualité de ses relations avec le richissime baron de Rothschild.

« Il me traitait de façon tout à fait familionnaire » deviendrait dans la bouche de Pierre :

« Ma mère, l'hommellène, me traitait de façon toute femmillionnaire.

Ainsi, le roman intitulé « Ma Mère » devrait-il s'appeler plus justement « S(A)mère », ou, dans l'optique d'une adaptation télévisée, boudée inexplicablement par les annonceurs : « Hélène et le garçon ».

L'écriture de Bataille n'est pas un refuge, encore moins une consolation. Dans ce texte que j'ai envie (en subvertissant indûment les codes) de qualifier de fractal, comme dans le reste de son oeuvre, elle est bien plutôt un lieu d'affrontement sans merci et sans repos, une façon d'exposer le sujet à la perte, aux limites, à la destitution subjective. Juste après la mort d'Hélène, Réa, sa maîtresse, sa favorite, comme l'on dit d'un souverain qu'il a des favorites, entre au Carmel, pour y trouver un abri réparateur, là où Hélène s'est consumée dans une dépense absolue.

« Heureuse Réa, devant laquelle s'ouvrit le refuge auquel ce récit ne mène pas, dont il détourne » dit Pierre. L'auteur de Ma Mère nous indique dans sa fiction qu'il y a, du côté des femmes, une jouissance supplémentaire (Hélène dans les Bois) jouissance inconnaissable sur laquelle il y aurait un savoir, dont il s'agirait d'assurer la capture, le domptage. Et qui s'engloutirait dans le non-savoir. Dans le même temps, avec le refus de la castration maternelle, il y a un désaveu de cette jouissance Autre qui n'en prend que plus de relief, creusant un peu plus encore l'hétérogénéité incurable des jouissances. Il y a une supposée jouissance, Autre, mais quand même ! (Maintenir et abolir, telle est la gageure). Comme Hélène, l'écriture est Hubris, violence, outrage, qui outrepasse, outre-rage, outre-tombe. En faisant s'empoisonner Ma Mère, en lui donnant la mort à cette femme, Bataille semble accepter cette chute, ce non-savoir définitif auquel introduit la mort, et dont l'angoisse qui y est associée signale souvent dans une cure sa proximité avec l'angoisse de castration. Par son suicide qu'elle évite à Pierre, Hélène atteint une dimension d'amour, elle donne dans le réel sa castration à son fils qui n'en voulait pas. L'hommellène ne traite plus son enfant de façon toute familionnaire, puisqu'il s'agissait alors, en mère prodigue, de lui donner ce qu'elle avait, à profusion.

« Je voudrais, me disait le mot qu'en prenant un poison elle me laissa, que tu m'aimes jusque dans la mort. De mon côté, je t'aime à l'instant, dans la mort. »

Jusque dans la mort, nous retrouvons l'identification duelle à l'autre, l'intersubjectivité imaginaire entre Hélène et Pierre. Au début du roman, lors de l'épisode des photos obscènes déjà évoquées, et qu'Hélène s'était arrangée pour que Pierre découvre, ce dernier avait, dixit, décidé de se tuer. « Beaucoup plus tard ma mère reconnut qu'elle avait eu peur, qu'elle eut le sentiment d'avoir été trop loin, elle était néanmoins d'accord avec elle-même, et, s'imaginant un suicide, elle se trompait, mais que pouvait-elle, à ce moment, sinon se dire qu'elle avait peur du désir monstrueux qui l'avait conduite à l'idée de ce rangement ? »

Une question peut-être ici posée : « De telles mères sont-elles mortelles ? Ne sont-elles pas increvables ? A l'image de Rocambole qui enchanta bien des adolescences, la mienne en tout cas, et qui fait toujours retour, plus il est mort, plus il ressuscite celui-là, on pourrait en effet se poser la question. De mauvaises langues prétendent qu'Hélène, masquée d'un loup, la veille de sa mort, a refait sa vie, et s'appelle désormais Sainte.

- « Un loup de velours noir la masquait. Mais je connaissais son visage et son corps : ce qui aurait pu l'éloigner de moi achevait de la rapprocher. »

Tel le fétiche, Hélène revient toujours à la même place.

Une photo, qui n'a rien d'obscène elle rassurez-vous, montre le jeune docteur Lacan en compagnie des protagonistes de la pièce de Pablo Picasso « Le désir attrapé par la queue ». Un simple renversement permet évidemment d'entendre « La queue attrapée par le désir ». Picasso, sur cette question, en savait un bout, ce qu'on ne lui a jamais pardonné, d'ailleurs, d'où l'accusation d'un comique achevé d'avoir fait des tableaux sans queue ni tête. Tu parles ! A sa manière, avec les armes d'Eros qui sont les siennes, Bataille fourbit ce qu'il en est de personnages de fiction attrapés par la jouissance. La couple-ment. A cette façon singulière de nommer le secret de la psychanalyse, à savoir qu'il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible, de quoi en rester bouche-baise, Messieurs les fiers bandeurs, Bataille se sera attaqué lui aussi, en employant l'excès, la démesure, la démonstration par le contraire, la débauche comme fin, et l'inceste (termine fisso d'éterno consiglio, terme fixe d'un éternel dessein »,Dante) comme vertige, comme moyen de « rendre au corps sa jouissance. »

Précisément là où le bas blesse, il livre, bataille !... constamment sur le fils du rasoir. D'un échec de structure, il fait la réussite d'une oeuvre. Mais ne devient pas Bataille qui veut, se désole le Président Schreber.

En acceptant de faire chuter Hélène, cette Hélène qui a, selon le narrateur de Ma Mère « toujours dans mon esprit la place que marque mon livre », Bataille ouvre un avenir à Pierre, au lieu de ce « gouffre vierge » où se jette à sa place et à corps perdu Hélène, où se jettera également Charlotte d'Ingerville qui meurt à paris, près de Pierre son amant, dans l'appartement d'Hélène - Madeleine, inoccupé depuis des mois.

« La morte invitait la mourante : elle l'invitait dans la poussière accumulée ».

Par son sacrifice Hélène permet que Pierre surplombe le récit, puisse l'écrire : « Après 50 années, je me souviens peut-être, mais seulement d'en avoir été frappé sur-le-champ, à 20 ans. »

En vous parlant ce soir de Ma Mère - la mienne peuchère n'ayant pas eu vocation à la sainteté ne put me transmettre, au lieu des délices monotones du pervers, que l'accès à une sous-marque, les mornes jouissives ruminations de l'obsessionnel, et par là même, bien plus tard, les joies éprouvantes de la cure. Je suis conscient d'avoir eu affaire à un récit qui mettait en jeu mes points aveugles, dépassait de loin mes possibilités, celles de l'auditoire.

Avec l'oeuvre protéiforme, inclassable, scandaleuse, véritablement scandaleuse de Bataille, l'on a affaire à forte partie. Vouloir sortir indemne de pareille lecture, c'est vouloir se donner le frisson de l'orage, sans encourir ni l'éclair ni la foudre, le vide de la chose. Semblable en cela à la psychanalyse, l'écriture de Georges Bataille est inadmissible, sans garantie. Toutes deux se soutiennent de ce mot de Mallarmé : « Il peut avancer parce qu'il va dans le mystère ». Celui qui, par extraordinaire, entend s'y aventurer, est invité à chaque instant à y tenter sa chance, comme on tente le diable, notre part maudite, qui nous dépense bien plus que nous ne la dépensons. Au détour d'une page ouverte telle les cuisses affolantes d'une fille, au détour d'une séance, plus rigoureusement, car il n'est rien d'ineffable au prix d'un long acharnement - enfin presque ! puisque tout ne peut pas se dire, peut-être aura-t-il l'occasion notre aventurier, dès lors qu'il aura laissé derrière lui le possible à ceux qui l'aiment, de vérifier expérimentalement, d'en passer par cette affirmation de Bataille, ou de Lacan, dont je ferai ma conclusion non occlusive. De Bataille ou de Lacan au fait, cette affirmation ? Que nous entendons, mais qui ne nous entend pas ?

Me référant aux cercles Eulériens, je trancherai paradoxalement en disant : de Bataille ET de Lacan, tant, entre ces deux-là, entre l'écrivain de Ma Mère, qui parle si bien de ce qu'il aime si fort, et le théoricien du réel, il aura existé une parenté inavouable, une proximité abyssale.

L'impossible est le fond de l'être

This is the end, my only friend, the end.

It hurts to set you free, but you'll never follow me.

(The Dours)

Je vous remercie pour votre attention.

Roland Chemama

Pourquoi nous référons nous à Totem et tabou ?

Je suis heureux de revenir à Nice participer à votre cycle de travail sur *Totem et Tabou*, après avoir contribué, il y a deux ans à votre réflexion clinique, et ensuite, l'an dernier, à ce qui avait été organisé autour de l'Homme aux loups. *Totem et Tabou*, en effet, peut nous introduire à divers thèmes du plus grand intérêt, qui ont d'ailleurs déjà été largement abordés dans les conférences antérieures. C'est même au fond ma seule crainte en commençant cette conférence. Vous avez déjà pu entendre plusieurs exposés autour de cet ouvrage de Freud, et comme nous ne nous sommes pas réparti un programme préétabli, il y a nécessairement des idées, des thèmes, des références, qui ont du être repris d'une fois sur l'autre.

Comme j'interviens à la fin de ce cycle, il y aura peut-être un sentiment de répétition, qui n'est jamais très agréable. Mais enfin je me dis que si je suis conduit à reprendre tel ou tel thème essentiel que vous auriez déjà abordé cela donnera peut être une occasion pour reprendre la discussion que vous avez pu avoir, et tenter de la pousser un peu plus loin.

Je ne vais pas vous résumer les différentes parties de cet ouvrage, je prendrai plutôt pour acquit que vous le connaissez bien. Je crois savoir que d'une manière tout à fait juste on a mis l'accent, dans ce cycle de conférences, sur la question du père. C'est sans doute en effet ce qui, dans le livre de Freud a conservé la plus grande force. Freud évoque d'une manière saisissante un ancêtre primitif qui se serait réservé la jouissance de toutes les femmes. Un jour les fils se seraient révolté, auraient tué le père, et l'auraient mangé. Mais loin de pouvoir jouir désormais des femmes convoitées ils auraient été saisis d'un intense sentiment de culpabilité. Ce que le père empêchait, ils se l'interdisent désormais eux mêmes, en édictant des règles exogamiques. Quand aux sentiments ressentis envers le père, sentiments ambivalents de haine mais aussi d'amour et d'admiration, ils se reportent sur le totem, c'est à dire le plus souvent sur un animal qui devient pour eux sacré. Ce totem est intouchable. dans les circonstances ordinaires. Mais il peut être tué et consommé lors de fêtes qui réunissent l'ensemble du clan, des fêtes qui commémorent ainsi la victoire sur le père. On voit selon Freud comment les deux principaux tabous du totémisme, interdiction de mettre à mort le totem, substitut du père, et interdiction des rapports sexuels avec les femmes du clan se confondent avec les désirs refoulés du complexe d'Œdipe.

Comment prendre cette construction ? Il me semble que l'on a déjà évoqué, ici, l'idée qu'il s'agit avant tout d'un mythe. Un mythe peut s'étudier en termes structuraux. Dans ce cas là on met en valeur les éléments qui le composent, la façon dont ils sont articulés, les similitudes et les différences qu'il présente par rapport à des mythes voisins, etc. Mais le plus important sans doute, c'est qu'un mythe a toujours, pour celui qui s'y réfère, cette valeur qui est de constituer une tentative de réponse aux questions cruciales qu'il se pose, questions par exemple de la vie et de la mort, ou encore question de l'origine du groupe humain dont il fait partie, etc.

Qu'est ce que cela implique ? Eh bien si je dis par exemple que l'Œdipe constitue du point de vue de la psychanalyse un mythe éclairant, cela veut dire qu'il s'agit d'une interprétation. Disons qu'il y a pour chacun de nous des interdits fondamentaux, notamment 1a prohibition de l'inceste. Mais quant au fait de les attribuer au père, c'est déjà une interprétation. Cette interprétation n'est pas arbitraire en ceci que c'est déjà l'interprétation que dans nos sociétés nous nous donnons couramment. Mais la psychanalyse ici donne une forme historisée à ce qu'elle peut aborder par ailleurs en termes plus structuraux.

Je dis une forme historisée. Ce que cela veut dire, d'abord, c'est que ce qui fait question pour chacun se présente dans le mythe sous forme d'un récit, d'une histoire. Mais la dimension historique est présente d'une autre façon encore. C'est qu'assez souvent le mythe va être lu de façons différentes aux différents moments de l'histoire. J'en viens par là à la question que je souhaiterais poser. Que faisons nous aujourd'hui, à partir de Lacan, du mythe du père de la horde primitive ? Que pouvons nous en faire pour répondre aux questions qui sont les nôtres ? On peut d'ailleurs estimer que prendre les choses

ainsi cela pourrait même donner un nouvel éclairage sur ce qui était en question pour Freud. En effet pour nous le temps de l'histoire est aussi le temps de l'après-coup, de la rétroaction, et c'est souvent ce qui vient après qui donne sens à ce qui vient avant.

Partons donc de Lacan. On sait que chez lui l'interrogation sur la question du père prend d'emblée une place essentielle. C'est déjà manifeste dans son article de 1938 sur *La famille*. Lacan y reprend, d'une façon originale, la question du complexe d'Œdipe. Son analyse est passionnante à bien des égards, mais d'abord en tant qu'elle semble bien avoir comme visée de rendre compte de la pathologie spécifique du sujet moderne. Lacan évoque en effet, dans son texte, ce qu'il appelle « la grande névrose contemporaine ». Celle-ci tarit, dit il, l'élan instinctif, mais aussi 1a dialectique des identifications. Elle voue le sujet à l'impuissance et à l'utopie. C'est que l'énergie du sujet et en particulier l'évidence de sa vie sexuelle dépend de l'image du père. C'est contre la contrainte du père, mais aussi en suivant son exemple, un exemple que Lacan dit « singulièrement transgressif » que le sujet s'avance sur la voie de son propre acte. Or Lacan nous montre que l'imago du père, dans la structure sociale qui est la nôtre, est profondément dégradée. Le père, dit-il, est toujours un père discordant par rapport à sa fonction, un père carrent, un père humilié. Il ne peut plus dès lors jouer son rôle interdicteur et en même temps transgressif. Le sujet ne peut plus s'y opposer tout en s'y identifiant. Dès lors, si l'on suit Lacan, le sujet ne peut éviter de s'engager que dans cette voie ici désignée comme celle de la névrose moderne, cette voie de l'impuissance et de l'utopie.

Cette question de la névrose moderne est à mon sens tout à fait essentielle pour nous. Toutefois avant d'aller plus loin là dessus il me semble qu'on peut souligner la façon dont Lacan renouvelle ici la façon de lire Freud. Comment, avant Lacan, un lecteur de Freud, pour peu qu'il soit un peu pressé, pour peu qu'il se laisse prendre aux premières évidences, pouvait il comprendre la théorie psychanalytique du désir ? Disons, en simplifiant, qu'il pouvait concevoir que le désir originel de l'enfant se portait d'abord sur le parent du sexe opposé et qu'il se trouvait ensuite interdit et donc refoulé. Certes les choses apparaissent plus complexes pour la fille mais dans l'ensemble l'interdit pouvait apparaître comme ce qui venait limiter le désir, ce qui le condamnait désormais à ne plus pouvoir faire retour que dans les formations de l'inconscient, les rêves, les lapsus, etc. ou encore dans les symptômes. Ici les choses sont assez différentes. L'interdit n est plus ce qui vient limiter du dehors le désir. L'image forte d'un père interdicteur mais aussi jouisseur (« transgressif ») est d'emblée requise pour que le désir puisse se soutenir. Autrement il y a répétons le encore une fois, impuissance et utopie, il y a ce qui fait la névrose spécifique de l'homme moderne.

Alors je vous dirai à présent que c'est au fond ce thème qui pour ma part m'intéresse le plus. Qu'est ce que c'est que cette impuissance dont nous parle Lacan ? Où en sommes nous aujourd'hui par rapport à cette impuissance ? Et de quelle façon ce qui est en jeu pour nous à ce niveau là peut-il nous faire reprendre autrement la question du père ?

En quoi y a-t-il, chez le sujet moderne, impuissance ? Il me semble qu'il suffit de commencer à pratiquer l'analyse, de nos jours, pour s'apercevoir que la plupart des demandes qui nous sont faites ne font pas état de symptômes très spécifiés, dont le sujet voudrait se débarrasser, qu'il s'agisse d'obsessions ou de symptômes hystériques. Le sujet fait plutôt état d'une incapacité à agir, il ne peut pas s'orienter dans l'existence, il ne peut pas s'engager, au point que même le fait d'entamer une analyse n'est pas évident pour lui. Disons qu'il souffre d'une sorte d'inhibition généralisée.

Je voudrais d'ailleurs préciser un peu ce que j'entends par cette inhibition généralisée, parce qu'il me semble qu'ici je déplace un peu le sens que Freud donnait à cette notion d'inhibition.

Freud en effet disait qu'une fonction pouvait se trouver inhibée lorsque sa signification sexuelle s'accroît. Lorsque l'écriture prend la signification symbolique du coït ou lorsque la marche est devenue le substitut du piétinement sur le corps de la terre mère, écriture et marche sont abandonnées parce qu'elles reviendraient à exécuter l'acte sexuel interdit. Autrement dit, pour Freud, l'inhibition est la conséquence d'une sexualisation. Certes elle témoigne du rejet de cette sexualisation. Mais en même temps elle constitue le signe de l'existence de cette sexualisation, elle en constitue la trace, tout comme la dénégation trahit le désir dénié. Eh bien il me semble, à partir de quelques unes des cures que je peux conduire, qu'il y a une autre dimension de l'inhibition, qui est beaucoup plus radicale. Ce n'est pas que le sujet évite telle action particulière qui aurait pris métaphoriquement un sens sexuel. C'est que le sujet évite de s'engager dans

toute action, de façon à ne même pas rencontrer ce type de questions.

Toute action, bien sûr, n'a pas un sens sexuel. Mais toute action est susceptible d'en prendre un, parce que toute action peut métaphoriser le désir et la position sexuée du sujet, toute action peut mettre en jeu ce que nous appelons la jouissance phallique. La jouissance phallique va bien au-delà de l'exercice effectif de la sexualité. Elle suppose du côté du sujet un certain type d'engagement, un repérage un tant soi peu précis de sa position sexuée, et d'abord de la différence des sexes, etc. Or c'est bien cela qui est perturbé aujourd'hui. Je ne peux bien sûr vous le démontrer en quelques minutes. Mais après tout vous en avez vous-même une petite idée. Vous savez bien que nous vivons dans un monde de consensus qui vient niveler les principales différences symboliques par rapport auxquelles le sujet pourrait venir se repérer. Vous savez bien qu'il n'est pas très bien vu de venir insister sur ce qu'impliquent, ou ce que devraient impliquer les différences de génération. Vous savez bien qu'il est plus mal vu encore d'insister sur ce qu'il en est de la différence des sexes, de nous interroger sur les conséquences subjectives de certains modèles contemporains de l'unisexualité. Pour peu qu'on fasse allusion à ces questions, et pour peu bien sûr qu'on fasse partie des individus de sexe masculin, on risque toujours d'être accusé de vouloir rétablir on ne sait quel pouvoir machiste. Et puis vous savez aussi qu'aux U.S.A tout cela va encore beaucoup plus loin (c'est ce que l'on appelle la political correctness) et qu'il n'est pas impossible que sur ce plan là comme sur beaucoup d'autres les U.S.A aient seulement quelques longueurs d'avance sur nous. La question dés lors se pose. Comment le sujet peut-il se repérer dans une telle configuration ? Peut-il trouver un tant soit peu sa voie sans trop d'inhibition ? Pour ma part je ne le pense pas. Je pense au contraire que cette dimension de l'inhibition ne peut aujourd'hui aller qu'en s'accentuant.

Je voudrais faire encore quelques remarques sur le plan de la clinique.

Première remarque. J'oppose ici une inhibition qui conserve encore la trace du sexuel qu'elle dénie, et une autre qui permet au sujet d'éviter d'affronter la question du sexuel ou de la jouissance phallique. D'une certaine

façon je pense pouvoir m'appuyer, dans cette démarche sur une description assez commune de certains mécanismes névrotiques, et notamment sur l'analyse classique de la phobie. Un sujet peut avoir une phobie d'animaux. Cet animal vaut pour lui comme signifiant, c'est à dire qu'il est pris dans des chaînes associatives assez complexes. Il peut ainsi renvoyer à une mère dévoratrice, mais aussi à un père dont le sujet voudrait s'effrayer, dans une peur qui le protégerait de l'angoisse suscitée par le désir de la mère. Et puis on peut aussi repérer, bien souvent que l'animal de la phobie c'est aussi le signifiant phallique lui-même, en tant que signifiant d'un désir angoissant. Mais nous savons que le sujet peut éviter l'angoisse en restreignant , son champ d'activité, en évitant par exemple de sortir dans la rue où il pourrait rencontrer l'animal dont il a la phobie. Eh bien si on prend les choses à partir de la restriction, d'une restriction aussi grande que possible on aura l'idée d'une sorte de phobie généralisée, on aura l'idée d'une structure dans laquelle les questions auxquelles renverrait le signifiant phobique ne sont même pas articulables. Dans l'usage que j'essaie d'en faire les termes d'inhibition généralisée et de phobie généralisée sont à peu près équivalents.

Deuxième remarque. Il me semble que le désir fait plus évidemment retour dans une configuration où il est interdit que dans une configuration où il se trouve seulement évité, par exemple en fonction d'une idéalisation imaginaire de certains comportements . Je m'explique. Vous savez que les comportements alimentaires peuvent parfaitement métaphoriser la question sexuelle. On pourrait là dessus suivre d'assez près *Totem et tabou*. Il est interdit de manger la chair de l'animal tabou, qui représente le père. Mais à certaines occasions les membres du clan consomment en commun cette chair, ils s'approprient la puissance du père et on peut penser que l'alternance réglée de l'interdit et de la levée de l'interdit donne une valeur très forte à cette consommation. Or il n'est pas impossible que ce qui se passe là éclaire a contrario la façon dont les choses se présentent pour nous. Dans plusieurs des cures que j'ai eu l'occasion de conduire j'ai été étonné d'apprendre, au bout de quelques années que l'analysante qui me parlait (c'était généralement une analysante, une femme) ne consommait jamais de viande. Libre à elle, certes. Mais ce qui est frappant c'est la façon dont le sujet peut se le représenter, ce qui explique qu'il n'en parle que très tard.

Le discours contemporain fournit tout un choix de justifications idéologiques où chacun peut couler son imaginaire propre. Ce n'est pas que la viande soit interdite. C'est que telle forme de régime qui ne l'inclut pas va être dit plus sain (même avant l'histoire de la vache folle. Dès lors

on se trouve ici dans une configuration qu'il est important de spécifier. Cette configuration je l'opposerai par exemple à ce qui se passe dans des cas assez différents, ces cas d'anorexie où pour telle jeune fille la viande a pu prendre, d'une façon assez clairement repérable un sens sexuel. Ici tout se passe comme si on était en deçà de ce type d'élaboration, tout se passe comme si l'idéologisation, l'imaginarisation de cette question contribuaient à empêcher qu'elle se pose de façon assez nette.

Dernière remarque. Vous saisissez à quel point j'en suis. Sans trop avoir avancé pour l'instant sur cette question du père je vous ai rappelé ce thème que Lacan développe dés 1938, qu'il formule alors comme déclin de l'imago paternelle et qu'il reprendra sous différentes formes ensuite. Je vous ai rappelé aussi que pour lui c'est ce déclin qui peut éclairer la névrose moderne. J'ai tenté d'esquisser la façon dont tout cela pourrait effectivement nous servir à éclairer ce qui est à l'origine de nos inhibitions. Peut être toutefois vous étonnez-vous de l'importance que je donne, en ce qui concerne le sujet moderne, à cette dimension de l'inhibition. J'ai conscience que bien des analystes, et parfois ceux dont je me sens le plus proche, prennent les choses assez différemment. Mais voyons cela d'un peu plus près.

Pour beaucoup d'analystes celui qui témoigne aujourd'hui de la façon la plus vive des impasses du sujet moderne, c'est le toxicomane. Cela paraît bien éloigné de ce dont je vous parle. Pourtant en y prêtant un peu d'attention on verra qu'il n'en est rien.

Que pouvons nous dire, en effet, à propos de la position subjective du toxicomane ? Charles Melman faisait remarquer qu'avec le toxicomane, la jouissance sexuelle, pour la première fois dans l'histoire, voyait contester sa valeur primordiale. La jouissance sexuelle pose toujours la question de l'altérité, même dans l'homosexualité, elle laisse toujours place à la dimension d'un objet hors d'atteinte, par là elle engage le sujet dans la voix du langage, dans celle du signifiant, voie obligée pour la recherche de sa satisfaction. La jouissance du toxicomane, en revanche, semble bien tenir toute entière dans la possibilité de calmer, avec un objet chimiquement défini, un objet techniquement accessible, tout malaise et toute insatisfaction. Il y a dans la toxicomanie la mise en place d'un rapport direct à l'objet, très représentative d'ailleurs des idéaux de notre société. Et cela n'est bien sur pas sans conséquences par rapport au rapport du sujet au langage. Ce qui nous fait parler en effet, je viens d'une certaine façon de le rappeler, c'est que l'objet est hors d'atteinte, parce qu'il est perdu. C'est cela qui donne tout son prix à ce qui est le plus proprement humain, le langage, c'est à dire cette possibilité qui nous est offerte de dire notre désir dans la métaphore ou la métonymie au lie de l'écraser au niveau d'une satisfaction directe. En ce sens le toxicomane - en tant que toxicomane - est hors langage. Ou alors on pourrait dire qu'il en reste à ce qui est élémentaire dans le langage, l'opposition du 1 et du 0. Il y a (un produit) ou il n'y a pas. Vous y reconnaissez bien sûr le fonctionnement binaire de la machine moderne. Mais qu'est ce qui m'intéresse pour l'heure ? C'est qu'en tant qu'il a abandonné ou relégué la jouissance sexuelle le toxicomane n'est pas si éloigné de ce sujet inhibé dont je parlais il y a un instant. Au fond, je me représente les choses de la façon suivante. Le sujet moderne est un sujet pour qui l'acte, l'engagement, l'affirmation même d'un désir devient hautement problématique. C'est peut-être contre cela que s'élève le toxicomane qui dénonce volontiers l'apathie de ceux qui l'entourent. Mais en même temps, sans qu'il s'en rende compte ce qu'il met en place témoigne tout autant d'un rapport difficile au désir lui même.

Est-ce que j'ai perdu de vue, en nous parlant de tout cela, ce texte de *Totem et tabou* qui constitue le thème de votre travail cette année. À mon sens pas du tout. En effet il me semble que les références que nous faisons à cet ouvrage de Freud peuvent tout à fait se penser comme des tentatives faites pour résoudre des questions telles que celle-ci, c'est à dire pour formaliser la question des rapports du sujet à la jouissance et au désir. Mieux encore, il me semble que ce qui chez Lacan peut se transformer d'un séminaire à l'autre quant à cette question de *Totem et tabou* éclaire particulièrement bien notre question. Le fait même qu'il y ait transformation, et bien sûr la nature de la transformation elle-même peuvent éclairer la nature de notre problème.

Prenons par exemple le *Séminaire IV* de Lacan, ce séminaire qui a pour titre *La relation d'objet*. Prenons en particulier ce passage du chapitre XII qu'on vous a indiqué, ou qu'on vous a rappelé, dès le début de l'année. Comment intervient, dans ce chapitre, la référence à *Totem et tabou* ? Lacan s'interroge très explicitement, vers la fin de cette leçon, sur ce qui constitue le « signe même de la position virile ». (vous voyez que nous ne sommes pas très loin de nos questions sur ce qui permet au sujet d'assumer son désir, sur ce qui lui évite de tomber dans

l'impuissance). Il dit que l'assomption de ce signe de la position virile « suppose la castration à son départ ». Cela c'est bien connu, cela veut dire que nous ne pouvons nous soutenir dans notre désir que si nous avons accepté, au départ, un certain renoncement, un certain sacrifice. Le sujet renonce à être ce que sa mère pourrait. désirer, et seulement ainsi il peut accéder à son propre désir. Mais comment penser cette castration ? C'est un interdit, une opération symbolique. Mais à qui référer cette opération symbolique ? Eh bien si l'on va un peu vite, on peut avoir l'impression qu'elle est à référer à un père lui même symbolique, et que c'est pour en rendre compte que Lacan parle de *Totem et tabou*. Lacan, d'une certaine façon, pose cette question : qui est-ce qui pourrait répondre absolument à la position du père ? Est-ce un de ces pères que nous rencontrons dans la réalité ? Lacan affirme que non. Le Père, avec ce caractère absolu, nous ne pouvons nous le représenter, nous ne pouvons même le penser. Quel père, dans la réalité, pourrait prétendre s'y égaler ? Il n'est nulle part, il n'intervient nulle part. C'est à partir de là que Lacan nous oriente vers l'idée qu'il s'agira plutôt d'un père symbolique, et c'est en ce point qu'il évoque *Totem et tabou*. *Totem et tabou* est fait pour nous dire que le vrai père est avant l'entrée dans l'histoire et que c'est le père mort. Autrement dit le sens du mythe est clair. Si ce père est tué c'est pour nous montrer que la fonction symbolique du père ne tient pas à l'existence du père dans la réalité. Le père fonctionne d'autant mieux comme père qu'il n'est plus là dans la réalité, ce qui indique bien qu'il est d'une autre nature, ce qui indique bien qu'il vaut comme signifiant. Lacan rappelle que tuer vient du latin tutare qui veut dire conserver. Mais encore une fois il s'agit de le conserver sous la forme de signifiant. Nous appelons père ce qui se conserve comme signifiant de la loi, signifiant de l'interdit, signifiant de la castration. Pouvons nous cependant en rester là ? À vrai dire déjà dans le *Séminaire IV* il y a des formulations qui ne vont pas tout à fait dans ce sens là, mais pour le saisir il est sans doute meilleur de partir d'un séminaire plus tardif. Je pense ici en particulier, *au Séminaire XVII*, *L'envers de la psychanalyse*.

Que nous dit en effet Lacan dans le *Séminaire XVII* ? Il nous dit que le père de *Totem et tabou*, le père mort, eh bien c'est la jouissance. Cela nous pouvons le concevoir. Freud déjà faisait de ce père celui qui jouissait de toutes les femmes. Mais ce père n'a pas existé, ajoute-t-il, un père de ce type, on n'en a jamais vu nulle part. C'est impossible. Cela ne veut pas dire cependant que la référence à ce père n'a pas de portée. Car l'impossible, pour nous, c'est le réel lui même. Pas la réalité, le réel, en tant que c'est contre lui que l'on se cogne. Un père qui jouit de toutes les femmes, ça n'a pas d'existence dans la réalité. Mais dans la structure ça n'en a pas moins une fonction. Sans doute le fait que ce soit une fonction qui insiste comme telle dans l'inconscient constitue ce qui nous permet de continuer à désirer.

Est-ce que tout cela vous semble difficile à concevoir ? C'est là que l'on peut peut-être revenir au *Séminaire IV*. Disons que si le *Séminaire XVII* nous fait saisir ce qui est déjà présent dans le *Séminaire IV*, ce qui y est peu apparent mais important, en revanche c'est le *Séminaire IV* qui peut aider à donner sens au *Séminaire XVII*.

En effet, dans le *Séminaire IV*, juste avant. de parler de père symbolique, Lacan a parlé du père comme « ce qui est le réel dans le symbolique ». Cela il ne le développe pas mais nous percevons bien que c'est l'indice d'une question. Mais laquelle ?

Eh bien c'est en ce point que nous pourrions nous référer à la façon dont intervient, dans l'ensemble du séminaire, la notion de père réel. Les occurrences les plus claires ce sont celles qui concernent le petit Hans. C'est à propos du petit Hans que Lacan nous indique que la castration est une opération symbolique, mais que l'agent de cette castration, c'est le père réel. Or à cette époque là Lacan dit les choses de façon peut-être plus incomplète, mais aussi sans doute plus simple, ce qui nous permet de mieux nous y retrouver. Qu'est-ce que ce père réel ? C'est celui qui possède l'atout maître, le pénis réel. Disons que c'est celui qui jouit réellement de la mère. Si ce n'est pas ce père là qui intervient, la fonction de la castration, et donc du désir, reste mal assurée.

Qu'est ce que cela veut dire ? Parce que Lacan a insisté sur la fonction de l'interdit pour le désir humain, sur la fonction du Nom-du-Père comme instance de la loi, nous pensons parfois qu'il suffit d'imposer à l'enfant les interdits fondamentaux pour qu'il puisse un jour s'y retrouver dans son propre désir. Mais en la matière tout n'est pas équivalent. Quand on envoie se coucher le petit garnement il enregistre assez facilement ce qui sous-tend cette injonction. Il peut s'agir seulement de lui ménager un temps de repos suffisant, et ce n'est pas négligeable. Mais l'important est qu'il perçoive que, en ce point, c'est la question du désir de sa mère qui se trouve ouverte, et au delà la question d'un père qui serait lui aussi

désirant, ou encore la question du phallus comme symbole de ce désir.

Tout cela va me conduire à quelques remarques, qui nous permettront de nous acheminer vers notre conclusion.

Une remarque tout d'abord sur notre lecture de *Totem et tabou*. Je pense que vous avez perçu à quel point cette lecture est paradoxale. Freud se référait à ce mythe pour rendre compte de l'interdit de l'inceste, mais aussi pour rendre compte d'autres prohibitions comme celle qui consiste à éviter de manger la chair de l'animal totémique, etc. Il s'agit d'ailleurs pour lui, dans l'ensemble de l'ouvrage, d'expliquer la multiplicité des tabous qui pèsent sur les membres d'un clan, tabous relatifs à la mère, à la soeur, à la belle-mère, etc. Mais ici nous mettons l'accent, non sur la jouissance en tant qu'interdite, mais sur la jouissance du père réel, en tant qu'elle autorise le désir. Cela, nous pouvons l'illustrer de deux des formules de la sexuation, celles que Lacan écrit côté mâle. : $\forall x\ \Phi x$ qui veut dire que tout homme est soumis à la castration, mais aussi : $\exists x\ \bar{\Phi} x$, qui veut dire qu'il y en a au moins un qui n'y est pas soumis. Or c'est précisément parce que nous postulons l'existence de celui là (le père de la horde primitive), que la castration des autres (nous tous) n'équivaut pas à une impuissance.

Deuxième remarque. Ce que j'essaie de vous dire, au fond, c'est que si le texte de Freud a pour nous une grande valeur, c'est qu'il nous permet de mettre l'accent sur la question du père réel, et sans doute aussi sur celle du phallus. Or mettre l'accent là dessus, c'est important, mais cela ne va pas sans difficulté pour le sujet, et peut-être surtout pour le sujet moderne. En quel sens ? Je vous ai dit qu'il était sans doute essentiel pour le sujet que quelque chose d'un père désirant lui soit signifié. Le problème, c'est qu'en même temps, de nos jours, ce qui peut signifier la présence d'un père désirant n'est pas très bien toléré.

Le père désirant, en effet, ce n'est pas forcément le nouveau père dont on parlait il y a quelques années, celui qui partageait avec sa compagne de façon relativement indifférenciée, les contraintes de la vie matérielle. Il peut bien sûr y participer. Mais comment l'enfant pourrait-il croire un instant que la mère peut être intéressée le moins du monde par un auxiliaire de puériculture. Toute notre idéologie du partage des tâches matérielles, toute notre idéologie tendant à l'homogénéisation des places tend à défaire la fonction du père réel, c'est à dire la perpétuation d'un père qui ne céderait pas sur sa jouissance, qui y irait carrément quant à ce qu'il peut désirer.

Il faut dire que si cette idéologie a une prise sur le sujet, c'est qu'elle vient renforcer l'embarras devant lequel il se trouve. C'est que quand un père se montre désirant, on ne peut pas trop faire le détail. Il désire la mère, certes. Mais le sujet lui même ne risque-t-il pas de devenir l'objet, et on dira facilement la victime, de ce désir ?

Sans doute reconnaissez vous là un très vieux thème de la psychanalyse, celui du traumatisme, de la séduction de l'enfant par un membre de sa famille, éventuellement par son propre père. Bien sûr beaucoup de femmes viennent encore nous dire que leur père à un moment ou à un autre a eu un geste déplacé, parfois simplement un regard un peu trop appuyé, et que cela a été absolument insupportable. Ces femmes, j'avoue que j'ai parfois envie de leur dire qu'il y a sans doute plus insupportable. Je pense à ce que l'on entend à présent de plus en plus. Que le père, chaque fois qu'il était question devant ses filles, de questions sexuelles, ou même plus simplement de questions relatives à la féminité, au corps, que sais-je encore, eh bien le père se taisait, fuyait, donnait l'image d'un homme qui reculait devant le désir. Cela c'est aujourd'hui assez fréquent, et ça le deviendra d'autant plus que les malheureux pères doivent inconsciemment se débattre contre une accusation toujours possible, celle de pédophilie Eh bien je peux dire la chose suivante. Les femmes qui sont le plus inhibées, tant dans leur vie professionnelle que dans leur vie sexuelle, ce sont souvent des femmes dont le père se montrait ainsi empêtré, ainsi craintif par rapport à son désir.

D'une certaine façon d'ailleurs la question se pose peut-être de façon plus vive en ce qui concerne les hommes ou plutôt en ce qui concerne les garçons, ceux qui doivent se préparer à assumer leur position virile. Car eux aussi, eux surtout, ne peuvent accéder à leur désir que si leur père n'est pas trop défaillant par rapport à la question de la jouissance. Mais un père qui y va carrément sur ce plan, cela peut tout à fait produire, dans l'inconscient, la peur d'être pris eux-mêmes comme objets de cette jouissance, cela peut produire la crainte inconsciente d'être féminisé. C'était, vous le savez, une des questions de l'Homme aux loups, et c'est pour cela qu'il était intéressant de parler de l'Homme aux loups avant d'étudier *Totem et tabou*. Je ne développerai pas trop cependant ce dernier point. Je me contenterai de dire que là aussi, l'expérience montre qu'un

garçon supporte assez bien cette crainte inconsciente de servir d'objet au père. En revanche cette crainte contribue sans doute, sur le plan social, à nous faire rejeter la figure d'un père qui affirmerait son désir.

Voilà. Parviendrons-nous à redonner une place, dans notre existence subjective, dans notre existence sociale, à la jouissance phallique, à une jouissance qui suppose la différence des sexes, à une jouissance qui a certes ses limites, mais qui nous ouvre la voie d'une certaine action, d'une transformation de la réalité ? Je pose la question d'une façon peut-être un peu extrême. Mais il me semble qu'elle commence à se poser vraiment. Et il me semble que nous pouvons trouver dans les textes de Freud et de Lacan, et donc en particulier *dans Totem et tabou*, les éléments qui nous permettent de tenter de l'articuler.